UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1933-1934

N° 119

LA VIE MÉDICALE
DE
FRANÇOIS RABELAIS

« Sapience n'entre point en âme malivole,
et Science sans Conscience
n'est que ruine de l'âme ».

Thèse pour le Doctorat en Médecine

présentée et soutenue publiquement le vendredi 16 mars 1934

PAR

Raymond-Amand-Marius BRUGAILLÈRE

Pharmacien
Lauréat de la Faculté (Médaille d'argent)
Ex-interne en Pharmacie des Hôpitaux de Toulouse
Né à Tulle (Corrèze) le 20 juin 1903

Examinateurs de la Thèse

MM. MAURIAC, Professeur ..... *Président.*
PETGES, Professeur ..... *Juges.*
CREYX, Professeur ..... *Juges.*
PIÉCHAUD, Agrégé ..... *Juges.*

BORDEAUX
Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue

1934

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41543914_0074

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1933-1934

N° 119

LA VIE MÉDICALE
DE
FRANÇOIS RABELAIS

« Sapience n'entre point en âme malivole,
et Science sans Conscience
n'est que ruine de l'âme ».

Thèse pour le Doctorat en Médecine

présentée et soutenue publiquement le vendredi 16 mars 1934

PAR

Raymond-Amand-Marius BRUGAILLÈRE

Pharmacien
Lauréat de la Faculté (Médaille d'argent)
Ex-interne en Pharmacie des Hôpitaux de Toulouse
Né à Tulle (Corrèze) le 20 juin 1903

Examinateurs de la Thèse

MM. MAURIAC, Professeur ..... *Président.*
PETGES, Professeur .....
CREYX, Professeur ..... *Juges.*
PIÉCHAUD, Agrégé.....

BORDEAUX
Imprimerie J. BIÈRE, 18-20-22, rue du Peugue

1934

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS. ..... Doyen

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH
RIVIÈRE, BARTHE, DENIGES, AUCHE, SELLIER, BEILLE, CASSAET

PROFESSEURS

	MM.
Clinique médicale	MAURIAC.
Clinique chirurgicale	DUPÉRIÉ. CHAVANNAZ. BEGOUIN.
Pathologie et thérapeutique générales	CARLES.
Clinique d'accouchements.	ANDÉRODIAS.
Anatomie pathologique et microscopie clinique	SARBAZES.
Anatomie	VILLEMIN.
Anatomie générale et histologie	G. DUBREUIL.
Physiologie	PACHON.
Hygiène	LEURET.
Médecine légale et déontologie	LANDE
Electroradiologie et clin. d'électricité médicale.	RÉCHOU
Chimie	CHEILE.
Botanique et matière médicale	GOLSE.
Pharmacie	DUPOUY.
Zoologie et parasitologie	MANDOUL
Médecine expérimentale	N.
Clinique ophtalmologique.	TEULIERES

	MM
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	ROCHER
Clinique gynécologique	GUYOT.
Clinique médicale des maladies des enfants	CRUCHET
Chimie biologique et médicale	DELAUNAY
Physique médicale et pharmaceutique	SIGALAS.
Médecine coloniale et clinique des maladies exotiques	BONNIN
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	PETGES.
Clin. des mal. des voies urinaires	DUVERGEY
Clinique des maladies nerveuses et mentales	ABADIE
Clinique d'Oto-rhino-laryngologie	PORTMANN.
Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CREYX
Clinique dentaire	CAVALIE.

MICHELEAU (Médecine générale).
MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie). LACOSTE (Histologie).
PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales).
PAPIN (Chirurgie générale). R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE

	MM.
Anatomie	DUBECQ.
Anatomie	DUFOUR.
Physiologie	FABRE.
Médecine générale	AUBERTIN. DAMADE. PIECHAUD. DELMAS-MARSALET. DE GRAILLY. FONTAN.

	MM
Chirurgie générale	CHARRIER. LOUBAT.
Obstétrique	RIVIERE.
Ophtalmologie	BEAUVIEUX
Oto-Rhino-Laryngologie	DESPONS
Dermatologie et syphiligraphie	JOULIA.
Physique médicale	WANGERMEZ
Chimie générale pharmaceutique et toxicologie	VITTE.

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.
Médecine opératoire	PAPIN
Accouchements	RIVIERE.
Pathologie médicale	DELMAS-MARSALET.
Ophtalmologie	CABANNES (en congé)
Puériculture	FAUGERE
Pharmacie chimique	N.
Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes . MM. N...
Cours complémentaire annexe — Prothèse et rééducation professionnelle ..... GOURDON
Cours complémentaire annexe. — Clinique dentaire ..... DELGUEL

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

R UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

ERRATA

p. 11, 23e ligne, *au lieu de* : traîté, *lire* : traité.
p. 14, 18e ligne, *au lieu de* : encouragemant, *lire* : encouragement
p. 77, dernière ligne, *au lieu de* : uveaux, *lire* : nouveaux.
p. 111, note, avant-dernière ligne, *au lieu de* : Barbon, *lire* : Barbou.
p. 144, 43e ligne, *au lieu de* : « Montaigne hydrologue, thérapeute, médecin. », *lire* : « Montaigne malade, médecin, hydrologue. »
p. 144, 45e ligne, *après* : centenaire, *lire* : de Montaigne. 1933

A MON PERE ET A MA MERE

A MA FEMME

MEIS ET AMICIS

BIBLIOTHÈQUE Bordeaux

A M. LE PROFESSEUR PIERRE MAURIAC

Professeur de Clinique médicale
Médecin des Hôpitaux
Chevalier de la Légion d'Honneur
Officier de l'Instruction Publique
Croix de Guerre.

Qui allie à la Science du Savant,
la Simplicité et la Conscience de l'Homme.

EN HOMMAGE DE RESPECTUEUSE ADMIRATION.

A MON JURY DE THESE

Nous tenons à remercier ici M. Pierre-Paul Philippon, Inspecteur de l'Enseignement primaire à Paris, Officier de l'Instruction publique, dont les conseils nous ont toujours été précieux et qui nous a facilité grandement nos recherches bibliographiques.

Qu'il veuille bien croire à notre très affectueuse reconnaissance.

FRANÇOIS RABELAIS

(Portrait du XVIIe siècle(?), d'auteur inconnu, conservé à la Faculté de Médecine de Montpellier

AVANT-PROPOS

Le « *Tout est dit et l'on vient trop tard* » arrive naturellement sous la plume de quiconque se hasarde aujourd'hui à écrire sur Rabelais.

Notre entreprise, à laquelle nous travaillons depuis bientôt deux ans, paraîtra donc bien téméraire, et nous avons eu besoin de toute la bienveillance de M. le professeur Mauriac pour oser nous aventurer à notre tour dans une voie, où, contrairement à l'avis de notre sage Montaigne, il semble bien qu'il n'y ait pas « *place pour un suivant et route par ailleurs* ».

Nous avons cependant persévéré dans notre entreprise parce qu'il nous a semblé que, s'il était en effet à peu près impossible d'apporter de nouvelles contributions à l'Etude de la vie médicale de Rabelais, du moins pouvait-il y avoir quelque intérêt à grouper dans un travail d'ensemble tout ce que l'on sait actuellement de ce grand Médecin.

Nous avons été aidé et encouragé dans nos recherches par Mme Bl.-A. Cabanès, qui a mis une extrême obligeance à nous ouvrir la bibliothèque du Dr Cabanès, dont elle continue l'œuvre avec autant de modestie que de compétence et de foi. Nous la prions de trouver ici l'hommage de notre bien vive reconnaissance.

Les ouvrages sont fort nombreux, qui ont traîté de la science médicale de Rabelais, et certains sont excellents; mais, les meilleurs et les plus complets datent du siècle dernier. Depuis, bien des points demeurés obscurs ont été précisés, de nouveaux documents ont été mis à jour par les pa-

tientes recherches des rabelaisants, et ont fait l'objet d'innombrables Etudes et Commentaires épars dans les Revues, les Articles, les Communications aux Sociétés Savantes.

Notre seule ambition a été de réunir en un faisceau, en les coordonnant, ces diverses connaissances; d'en réaliser en quelque sorte la synthèse, et de présenter notre Grand Confrère sous le jour où l'on peut actuellement l'imaginer avec le plus de vraisemblance.

Montaigne, à qui nous donnions tort tout à l'heure, nous console à présent de notre téméraire entreprise, puisqu'il écrit quelque part[1] qu'il « *aime les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foy, toutes choses sans choix et sans tirage* ».

Nous nous excusons de n'avoir su être *excellent*, et nous contenterons d'avoir été *fort simple*, n'ayant toutefois fait état, dans cet essai, que des documents et des écrits les plus sûrs.

1, *Les Essais*. Livre I, chap. 10.

CHAPITRE PREMIER

LES ANNEES DE MOINAGE, D'ETUDES, ET DE PEREGRINATION

LA VOCATION MÉDICALE DE RABELAIS

Le 22 mai 1537 alors que Montpellier était en fête, les cloches de l'église Saint-Firmin sonnant à toute volée, et les étudiants menant déjà joyeux tapage par les rues de la ville, une main ferme traçait, d'une cursive arrondie, ces lignes, sur le *Registre des Actes* de la célèbre autant qu'ancienne Faculté de Médecine :

« *Ego Franciscus Rabelæsus, diocesis Turonensis, suscepi gradum doctoratus sub D. Antonio Gryphio, in præclara medicinæ facultate, die vigesima secunda mensis maii, anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo septimo.*

F. Rabelaesus[1]. »

Ce n'était pas le début d'une carrière médicale qui s'ouvrait pour le nouveau Docteur; nous pourrions même, sans paradoxe, affirmer que c'en était presque la fin. Cet *Acte triomphal* en effet, qui marque l'entrée dans la carrière du nouveau promu, était alors une sorte de couronnement attribué au *licencié*, qui était déjà médecin; et, en ce qui concerne plus particulièrement Rabelais, celui-ci avait déjà fait ses premières armes médicales depuis longtemps.

Il faut nous reporter près de vingt ans en arrière, aux alentours de 1521.

1 Registre des Actes de l'Université de Montpellier (années 1523-1529). Archives de la Faculté de Médecine de Montpellier, f° 33.

Dans sa cellule du Couvent du Puy Saint-Martin un jeune moine, avide de connaissances, curieux de tout, travaille avec acharnement. Il n'aime pas « soy gouverner au son d'une cloche », et travaille tard, lorsque celle-ci ne l'importune plus, à la lueur d'une chandelle de noix, seul avec ses gros livres qui constituent toute sa fortune.

Tout l'intéresse : le droit, les lettres, les plantes, les animaux, la science des astres et celle du corps humain, mais il se sent un invincible attrait pour les Lettres anciennes, qu'on appelait alors les *Lettres Profanes*. Il connaît déjà les Latins, mais il veut aussi connaître les Grecs. Ce n'était pas chose aisée à l'époque, où, « maîtres et livres étaient rares », ceux-ci devant être importés d'Italie à prix d'or. Aussi, quelques esprits seulement, s'adonnaient en Province à l'étude de la langue grecque, et « le groupe des hellénistes parisiens demeurait restreint à une dizaine de professeurs, magistrats et médecins ».

Il ne devait surtout point compter sur l'encouragemant de ses Supérieurs Franciscains. Cependant Rabelais a la chance de rencontrer chez ces moines ignorants un compagnon, frère Pierre Amy, féru comme lui de belles-lettres ; tous deux étudient donc avec ardeur jusqu'au jour où on leur confisquera, d'ordre de la Sorbonne, momentanément tout au moins, leurs livres grecs. Le 4 mars 1521, après bien des hésitations, il ose écrire à Guillaume Budé. La lettre restera sans réponse, quoique Budé fasse savoir, par Pierre Amy, qu'il l'a bien reçue ; mais plus tard, le grand humaniste daignera prendre la plume lui-même, pour répondre à une seconde lettre, et encourager Rabelais de façon bienveillante à poursuivre ses nouvelles études avec son ami.

Tous deux font partie du petit cénacle de Fontenay-le-Comte qui réunit des légistes, des juristes, hommes généreux, avides de savoir, que possède déjà l'esprit de la Renaissance. On y discute de mille sujets : droit, lettres, théologie, sciences naturelles, philosophie, et souvent c'est aux lumières du jeune moine que l'on fait appel.

Dans la campagne poitevine, comme dans le jardin de Tiraqueau où l'on aime se retrouver, poussent des simples, et la botanique passionne déjà Rabelais. C'est peut-être une des sciences qu'il possèdera le mieux, et toute son œuvre est remplie de noms de plantes, et aussi d'animaux, dont il décrira minutieusement les propriétés thérapeutiques, comestibles, ou autres. Sa connaissance des sciences naturelles le servira plus tard, auprès de Champier, lorsqu'il sera médecin de l'hôpital du Pont-du-Rhône, à Lyon, et auprès de Rondelet, qu'il a aidé peut-être à composer son *Histoire des Poissons*. Les sciences naturelles partagent donc, avec les Lettres et le Droit, les loisirs du jeune franciscain; les naturalistes latins, Pline en particulier, lui sont d'un commerce familier, et c'est dans leurs livres qu'il « apprit en peu de temps tous les passages à ce compétents ».

Mais bientôt, la matière manque. D'ailleurs les livres grecs ont été confisqués, vers la fin de 1523, sur l'ordre de la Faculté de Théologie de Paris; il faut donc trouver ailleurs de quoi satisfaire, suivant la forte expression de Victor Hugo, ce « gouffre de l'esprit ». C'est alors que Rabelais abandonne sans regret ses compagnons franciscains « de moinage », pour passer chez les Bénédictins, grâce à un indult du pape Clément VII, obtenu par l'appui de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais.

C'est une nouvelle vie qui commence pour Rabelais. Il demeure au moins trois ans dans la « maison » de son nouveau protecteur, dont il devient le secrétaire, et qui lui donne toutes facilités pour se livrer à ses études. Il pérégrine avec lui en Poitou, au cours des nombreux déplacements du prélat, et en profite pour herboriser à loisir. D'ailleurs, Geoffroy d'Estissac, lui-même, est épris de botanique ; dans son jardin poussent toutes sortes de plantes indigènes, on s'essaie même à acclimater des espèces exotiques; et c'est au milieu des plates-bandes ou sous les arceaux des treillages que l'on discute droit avec le *procureur* Jean Bouchet, lorsque les devoirs de sa charge laissent enfin à celui-ci le loisir d'accourir de Poitiers à Ligugé.

On retrouve aussi à l'abbaye voisine de Fontenay-le-Comte, chez le « noble abbé Ardillon », plusieurs clercs et laïcs cultivés, pour s'y entretenir de *LettresProfanes* et même des Auteurs italiens.

Il est certain que, dès cette époque, Rabelais commença à s'intéresser aux choses de la médecine — plusieurs passages du *Gargantua* nous le donnent d'ailleurs à entendre; ce ne sera pourtant que sept ans plus tard, le 17 septembre 1530, qu'il se fera inscrire à la Faculté de Montpellier. Pendant ces sept années il va continuer à se perfectionner dans l'étude du grec, d'abord au couvent des bénédictins de Saint-Pierre-de-Maillezais, puis au château de Ligugé, chez l'évêque de Maillezais lui-même, prélat épris de belles-lettres. C'est là qu'il travaille dans la « petite chambre » qu'il occupe au haut d'une tour, lorsqu'il n'accompagne pas son protecteur dans ses randonnées à travers son diocèse. Il profite de ces déplacements pour étudier également le « Droict » à Poitiers, deuxième Université de France, qui jouissait alors d'une grande réputation, et il y fréquente le « monde palatin », quoiqu'il ne subsiste aucun document attestant son immatriculation officielle.

Son humeur voyageuse, qui s'affirme déjà, le conduit bientôt, pour plus de liberté, à abandonner son froc et à revêtir l'habit de prêtre séculier. Il peut ainsi se mêler plus facilement aux habitants des pays qu'il traverse et partout son esprit curieux, avide de savoir, s'informe, enregistre, critique. Tout l'intéresse, aussi bien la cuisine et les crus de l'endroit, que la légende qui court parmi ses habitants; il se mêle familièrement aux marchands et paysans, les jours de foire, écoutant leurs discussions, faisant son régal de leur patois pittoresque et aussi de leurs injures et de leurs farces ; il s'arrête pour saisir un insecte, pour examiner la plante inconnue poussée sur le bord du chemin : tout le captive, dans cette nature qu'il s'applique à saisir sur le vif, et qui est déjà sa maîtresse préférée.

A Bordeaux, il se lie avec le Conseiller au Parlement Briand Vallée — peut-être même partage-t-il déjà avec cet érudit

un amour plus profane que celui des *Lettres Humaines*, et les vins généreux du pays ne sont-ils pas étrangers à l'établissement d'une sympathie qui devait durer entre les deux hommes. En tout cas, Rabelais se souvient qu'il est aussi poète, lorsqu'il s'agit de justifier le culte de son ami pour Bacchus :

Patrum indignantum pueri ut sensere furorem
Accurrunt matrum protinus in gremium;
Nimirum experti matrum dulcoris inesse
Plus gremiis, possit quam furor esse patrum.
Irato Jove, sic, cœlum ut mugire videbis,
Antiquae matris subfugito in gremium;
Antiquae gremium matris vinaria cella est.
Hac nihil attonitis tutius esse potest
Nempe pharos scindunt atque Acroceraunia, turres,
Aerias quercus tela trisulca Jovis.
Dolia non feriunt hypogaeis condita cellis
Et procul a Bremio fulmen abesse solet[1].

Ronsard ne sera pas aussi tendre pour notre médecin après sa mort.

Rabelais gagne ensuite, par la vallée de la Garonne, Agen, où, il entend le fameux médecin italien Jules-César Scaliger[2], qui y tient Ecole et fait autorité — Toulouse, où il admire les minoteries du Bazacle et se lie avec le jurisconsulte Jean de Boyssonné. Enfin la Capitale l'attire. Le voici à Bourges, où, de nouveau, il étudie le droit, profitant de la présence dans cette ville du fameux jurisconsulte André Alciat, venu lui aussi d'Italie et dont l'enseignement était alors suivi par tout ce qui comptait d'intelligence dans la province. C'est enfin à Orléans que le jeune Pantagruel se mêle aux « licen-

1. « En voyant éclater la fureur de son père, l'enfant se jette aussi-» tôt dans le sein de sa mère, sachant bien qu'au cœur d'une mère il peut entrer » plus de douceur que de fureur au cœur d'un père. De même, quand tu verras » frémir le ciel sous Jupiter tonnant, réfugie-toi dans le sein de la vieille mère; la » vieille mère, c'est le cellier. Rien n'est plus sûr pour ceux qui craignent le ton-» nerre, car Jupiter déchire, atteint de ses foudres les phares, les monts acrocé-» rauniens, les tours, les chênes; il ne frappe pas les tonneaux enfermés dans les » caves souterraines et la foudre a coutume de respecter Bacchus. »

2. Rabelais devait se brouiller plus tard avec Scaliger, qui défendait la Médecine Arabe, et était d'un caractère irascible.

ciez en la dicte Université », et se perfectionne dans l'étude du droit civil, avant de prendre la route de Paris.

Nous n'avons pas du séjour de Rabelais à Paris, des pièces officielles en attestant la durée, ou nous renseignant de façon indiscutable sur ses occupations, son logement, ses études et le genre de vie qu'il menait. Mais on rencontre tout au long du *Gargantua* et du *Pantagruel* des allusions si fréquentes aux événements de l'époque, des détails si complets sur les Collèges et les Maîtres, enfin et surtout des descriptions si pittoresques de la montagne Geneviève, des « Escholiers », de leurs farces, « de leurs estudes et esbaudissements » — qu'on ne peut douter que Rabelais ait vécu, durant plusieurs mois, de la vie même de ce *pays latin* qu'il nous dépeint avec une intensité de vie peu commune, et parfois même avec une particulière délectation.

C'est probablement avant son départ de Paris, qu'est créé par François Ier le *Collège des Lecteurs Royaux*. On conçoit l'enthousiasme que souleva l'initiative royale chez tous ces humanistes dont la Sorbonne étouffait les efforts — car celle-ci « maintenant n'est plus l'oracle de Lutèce », et rien ne pourra désormais étouffer l'Humanisme naissant.

Ses amis sont pour la plupart des esprits cultivés, désireux comme lui d'étendre le champ de leurs connaissances et amoureux des « bonnes lettres ». Il tient en particulière estime l'avocat André Tiraqueau, « tant docte, sage et humain », lequel eut beaucoup d'influence sur sa formation intellectuelle; le lieutenant général de Saint-Jean-d'Angély, Amaury Bouchard, à qui il dédiera plus tard son *Testament de Cuspidius*; le bon procureur Jean Bouchet, avec lequel il fit assaut de versification; enfin Briand Vallée du Douhet, « le plus savant, le plus expert et prudent » des jurisconsultes. C'est déjà une des marques les plus frappantes du caractère de Rabelais qui s'affirme, que son amour des petites gens[1], auxquelles il s'est toujours plu à se mêler, allié à la

1. Voici ce qu'il écrit, dans sa *Pantagrueline Prognostication* :

« La plus grande folie du monde est de penser qu'il y ait des astres pour les » roys, papes et gros seigneurs plus tost que pour les pauvres et souffreteux...

recherche des esprits les plus cultivés de son temps. Nombreux furent, en effet, en dehors de ceux que nous venons de nommer, les humanistes qui correspondirent avec lui; en particulier : Guillaume Budé, Lascaris, Erasme, son « père spirituel », pour ne citer que les plus grands. Ce double caractère ira s'accentuant, au fur et à mesure de ses nouvelles études dans les sciences médicales.

Le 17 septembre 1530, Rabelais, qui a quitté Paris, est à Montpellier et s'inscrit sur le *Registre des Matricules* de la Faculté de Médecine.

*
**

Beaucoup se sont demandé pourquoi Rabelais, déjà versé dans d'autres sciences, est venu à la médecine; et l'on ne s'est pas fait faute d'en produire les raisons les plus variées et parfois les plus étonnantes. Dubouchet, dans son livre si intéressant sur le séjour de Rabelais à Montpellier, prétend que c'est par nécessité, et pour gagner sa vie; M. Léon Daudet, qui ne dédaigne pas le paradoxe, nous affirmait il y a quelque temps, lors d'une conférence qu'il donna à Bordeaux pour le quatrième centenaire de *Pantagruel*, que c'était pour arriver à se guérir du vice d'ivrognerie !

Contre la première de ces opinions il convient de remarquer que Rabelais était religieux, et la *Bulle* du Pape Paul III qui l'autorisera plus tard à exercer la médecine, ne le fera qu'à deux conditions : 1° cet exercice sera gratuit; 2° il n'ira pas jusqu'à l'effusion du sang... « *citra adustionem et incisionem, pietatis intuitu ac sine spe lucri vel questus* ». D'ailleurs, même pour un médecin laïc, la médecine dès cette époque, n'avait guère la réputation d'enrichir son homme. La clientèle était difficile, et surtout restreinte — le bas peuple se soignait le plus souvent auprès des empiriques ou des barbiers-chirurgiens, et il faut attendre la Révolution pour

« Tenant donc pour certain que les astres se soucient aussi peu des roys comme « des gueux, et des riches comme des maraulx, je laisseray es autres folz pronos- « tiqueurs à parler des roys et riches, et parleray des gens de bas estat. »

que l'on voie disparaître « cette chirurgie de bas étage » que constituait le corps, solidement organisé, de ceux-ci. Quant aux bourgeois, ils ne paient pas toujours, ou le font en rechignant. Il est piquant, à ce sujet, de relever dans les *Observations* si intéressantes et pittoresques de Barthélemy Cabrol, contemporain de Paré et de Joubert, la « coutume du commandeur des Bourbons de la Guiche, de payer tous les matins le médecin, le chirurgien et l'apothicaire, et de les frustrer du payement lorsqu'ils étaient absents. » Plus significative encore est l'anecdote suivante :

« En pansant une légère blessure à une demoiselle, déjà un peu âgée, mais encore vierge, il fut frappé d'une odeur nauséabonde, telle qu'il lui était presque impossible de finir le pansement. C'était à cause de cette terrible odeur, qu'elle n'avait pas trouvé l'occasion de se marier. Le père promit à Cabrol la moitié de sa fortune s'il pouvait guérir la fille de ce mal agaçant. Le lendemain Cabrol l'examina, et il découvrit la cause de la puanteur : elle urinait par son nombril, par l'urachus, comme si elle se trouvait encore dans le ventre de sa mère. L'examen des organes génitaux fit découvrir une membrane, qui barrait l'ouverture de l'urèthre. Cette membrane incisée, une sonde de plomb introduite dans la vessie, et voilà que, pour la première fois de sa vie, la pauvre enfant urinait par la voie ordinaire ! Quelques jours après, l'ouverture du nombril fut fermée avec le cautère, comme on le faisait pour une descente. La malade guérit et Cabrol eut la déception de ne pas recevoir la moitié du patrimoine promis, et d'être payé seulement avec deux ducats. Il termine ce récit en observant que c'est de cette manière que les gens se moquent des peines et de l'érudition des chirurgiens et des médecins. »

Les médecins de quelque valeur se voyaient donc obligés de rechercher la clientèle des *Grands* ; d'être, comme on disait alors, *de leur domestique*, de s'incorporer à la maison de quelque *Mécène* dont les largesses pussent subvenir à leurs besoins matériels, tout en leur permettant de poursuivre leurs études ; ou bien, ils briguaient une fonction publique ou une charge officielle à la cour, qui leur rapportât de quoi vivre dans une servitude dorée auprès du Roi.

Jean Bruno du Pont de Nied est à la fois médecin stipendié de la ville libre de Metz, et agent politique de François Ier ; Pierre Belon, protégé successif de Guillaume du Prat, du chan-

celier Olivier, du cardinal de Tournon et des Montmorency, meurt *escholier du Roy* Charles IX; Louis Demoulins suit la fortune du duc de Savoie; Rondelet, lui-même, fréquente chez le cardinal de Tournon, qui le prend pour médecin. Encore ce dernier, dont la science est officielle, qui est professeur, puis chancelier, de l'Université de Montpellier, et dont la renommée dépasse les frontières, se voit-il obligé — malgré la publication d'ouvrages scientifiques qui font autorité — de chercher une augmentation de ressources dans le commerce des blés. Il existe, à la Bibliothèque Nationale, un manuscrit renfermant un Acte de Charles IX, intitulé : *Traicte de Bledz*, par lequel celui-ci permettait à « son cher et bien aimé maistre Guillaume Rondelet » ce commerce, afin de « luy donner quelque moyen de se résouldre des pertes qu'il a eues durant les derniers troubles et faire son proffict de son revenu à ce qu'il puisse tant mieulx s'entretenir et continuer sa profession en la dicte Université ». Malgré cela, Rondelet, qui consacra sa vie à l'enseignement de la médecine et des sciences naturelles, mourut pauvre.

Rabelais n'échappa point à cette règle — c'est surtout dans l'orbe de la famille des du Bellay qu'il gravite; et il reçoit souvent des subsides, qu'il n'hésite pas à quémander parfois, et de manière fort pressante, auprès du cardinal Jean du Bellay, et aussi de l'évêque de Maillezais[1].

Ce n'est pas la médecine qui, même à Lyon,où cependant il a une situation stable, suffira à le nourrir, mais bien la publication d'ouvrages plus ou moins burlesques, de « folastries » comme il écrit lui-même. Ce sont « Les horribles et espoventables faictz et prouesses du très renommé Pantagruel », ce sont des *Almanachs* et des *Prognostications*, que le docte médecin de l'hôpital du Pont du Rhône fournira aux libraires Claude Nourry et Sébastien Gryphius, pour en tirer un profit moins

1. « Si mon argent est court, écrit-il en 1535,d'Italie, à Geoffroy d'Estissac, je me recommanderai à vos aulmosnes. »
Voir les termes pressants de sa lettre, écrite de Metz à Jean du Bellay, au chapitre VI.

maigre que celui des quarante livres octroyées annuellement par l'Administration.

C'est donc toute la vie de maître François qui se charge de réfuter cette première hypothèse, car nous le verrons sans cesse à court de ressources, malgré la solide réputation médicale qu'il aura acquise rapidement, et il souffrira toujours de « faulte d'argent », qui est « douleur sans pareille ».

Quant à la seconde hypothèse, touchant son ivrognerie, il est vraiment piquant de voir prêter à un ivrogne, même de l'envergure et de la force de caractère de Rabelais, une résolution aussi héroïque ; et il ne nous semble pas nécessaire d'y insister longuement, tant l'amour de notre Chinonais pour la *Dive bouteille* demeure vivant tout au long de ses œuvres. Ce sont, à chaque instant, des encouragements aux « illustres beuveurs », qui se doivent de boire jusqu'à ce que le liège de leurs pantoufles « enfloit en hault d'un demi-pied » ; ce sont les louanges de Bacchus et de sa « purée septembrale » qui reviennent à tout propos, et, si vraiment Rabelais embrassa la médecine pour résister à son penchant immodéré pour le vin, les mânes d'Hippocrate durent frémir après la mort du grand homme, lorsque le jeune Ronsard chanta son épitaphe :

« Si d'un mort qui pourri repose
Nature engendre quelque chose,
Et si la génération
Se fait de la corruption,
Une vigne prendra naissance
De l'estomac et de la pance
Du bon Rabelais qui boivoit
Tousiours, cependant qu'il vivoit :
La fosse de sa grande gueule
Eust plus beu de vin toute seule,
L'épuisant du nez en deux cous
Qu'un porc ne hume de lait doux,
Qu'Iris de fleuves, ni qu'encore
De vagues le rivage More.
Iamais le soleil ne l'a veu
Tant feut-il matin, qu'il n'eust beu,
Et iamais au soir la nuit noire,
Tant fut tard, ne l'a veu sans boire :

Car altéré, sans nul séjour,
Le gallant boivoit nuict et jour[1]... »

Pour nous, d'ailleurs, nous ne chercherons pas à donner le pourquoi de cette vocation, tant elle nous paraît s'être affirmée naturellement, nous allions dire nécessairement. Il suffit, en effet, de se représenter ce qu'était la Médecine, et qui étaient les Médecins, à l'époque où vivait Rabelais, pour comprendre que celui-ci, Philosophe profond, Humaniste érudit, Philologue accompli, et grand observateur de la nature, ait été attiré invinciblement vers « la parfaite connoissance de l'aultre monde qui est l'homme », et soit devenu ainsi, suivant l'expression de M. Emile Cheyalier, « le savant le plus complet du XVI^e siècle ».

En ce temps-là, en effet, la médecine faisait partie des humanités — les grands médecins étaient, pour la plupart, des philologues et des lettrés — car l'étude des Anciens constituait la base de la formation médicale. C'est dans leurs ouvrages, et aussi dans ceux des Arabes, que l'on cherchait les règles de l'Art de guérir, et le meilleur des leçons faites par les maîtres consistait à expliquer et commenter quelque texte d'Hippocrate, de Galien, ou d'Avicenne. L'esprit critique n'allait guère plus loin que dans l'interprétation des passages pouvant prêter à discussion, et l'on ne songeait certes pas à substituer de nouvelles doctrines aux préceptes transmis par les illustres vieillards de Cos ou de Pergame.

Cependant, les échanges d'idées entre savants de différents pays commencent alors à se faire plus fréquents ; les étudiants eux-mêmes, imprégnés de culture latine, forgés par la même scolastique, voyagent pour s'instruire d'une Université à l'autre, et souvent d'un pays à l'autre. Tel, comme Joseph du Chesne, « *Quercetanus*, commencera ses études à Bordeaux, pour prendre finalement le bonnet à Bâle » — tel autre passera les Alpes pour aller s'inscrire à Pise, à Padoue, à Salamanque

1. *Bocage* de P. de Ronsard.

à Bologne, où le fameux Mundino est un des premiers à disséquer des cadavres humains. L'école italienne brille de tout son éclat : c'est, parmi tant de grands noms, un Nicolas Bertruccio, qui enseigne devant notre grand Guy de Chauliac; c'est un Fabrice d'Acquapendente qui, après Ambroise Paré, insiste à nouveau sur l'utilité de la ligature des vaisseaux; c'est un Aranzi de Bologne qui, en 1552, ouvre un amphithéâtre d'anatomie à Pise.

Symphorien Champier, Guillaume Rondelet, Pierre Bonnet, Pierre Belon, Laurent Joubert, pour ne citer que les plus grands noms parmi les médecins contemporains de Rabelais, sont, comme lui, des érudits, des humanistes, qui recherchent l'occasion d'aller en Italie — ou même jusqu'en Orient comme Belon — pour y parfaire leurs connaissances, et trouver une source nouvelle d'enseignement au sein des Universités italiennes. C'est à Rome que Rondelet se lie d'amitié avec l'illustre Ulysse Aldrovandi, surnommé le Pline moderne et qui était à la fois médecin humaniste, archéologue, théologien et jurisconsulte. Inversement, nombreux sont les médecins étrangers qu'attirent chez nous les Facultés de Paris et de Montpellier. C'est l'ère de l'internationalisme intellectuel qui s'ouvre sous le signe du *Renouveau*, et, d'un bout à l'autre de l'Europe, nombreux sont ceux qui communient dans l'amour des bonnes lettres.

« Ils sont de perpétuels étudiants chez qui rien ne saurait assouvir la *libido scienti*; d'éternels pèlerins en quête d'une patrie intellectuelle et cette patrie, c'est la *Cité Antique*.

Encore convient-il de posséderle rameau d'or qui leur en ouvrira les portes : je veux dire le dialecte. Le médecin se fera philologue pérégrinant, helléniste, orientaliste, hébraïsant. Après avoir écorché le grec en Allemagne, le bâlois Guillaume Cop en reprend l'étude à Paris sous Erasme et Jean Lascaris; puis, entre 1508 et 1514, avec Jérôme Aléandre. En 1530, deux lecteurs royaux pour le grec attireront à Paris, sur les bancs du *Collège Royal* récemment fondé, de nombreux auditeurs.

Nos érudits, dès lors, s'en donnent à cœur joie. Le génie antique, non plus démarqué par les rabâcheurs scolastiques, et frelaté de fatras médiéval, mais restitué dans sa pureté première, resplendit désormais à leurs yeux. Et ne vous étonnez point que leur ivresse d'hu-

manistes les entraîne hors de l'ornière médicale. La médecine déjà n'était qu'une partie de l'encyclopédie scolastique ; mais l'encyclopédie est toute à refaire, et ils la refont. Ils ont, comme disait Pierre de Brach, *plus d'un mestier*[1]. »

Nous n'en finirions pas de citer les noms de ceux qui, médecins, s'adonnent avec passion à la philologie, à la poésie, à la philosophie — et, inversement, des érudits, des philosophes, des juristes qui cultivent avec amour les sciences naturelles et médicales. D'ailleurs « la limite était incertaine entre médecins, philosophes et écrivains ; s'inspirant de la tradition des Anciens, le médecin devait connaître la littérature classique, et la dialectique, *reine des sciences*, au dire de Galien lui-même. *Medicus et grammatici doctor* était un titre souvent appliqué aux médecins. Au surplus les savants de la Renaissance n'étaient-ils pas des encyclopédistes ? »

C'est l'époque où Guillaume Budé corrige les traductions latines de Galien, faites par son ami le médecin anglais Thomas Linacre, et où lui-même nous apparaît dans ses *adversaria* préoccupé de sciences naturelles, de médecine et de botanique. C'est un avocat, André Tiraqueau, qui fait l'éloge de la médecine dans son *De legibus connubialibus*, et c'est encore lui qui, le premier, indique l'existence des *Lettres médicales* de l'italien Manardi à Rabelais ; celui-ci en fera donner une édition lors de son premier séjour à Lyon, édition dont il écrivit la lettre-préface, pour présenter le médecin de Ferrare aux lecteurs français.

C'est Etienne Dolet, qui vante les mérites des grands médecins dans ses *Commentariorum Linguæ Latinæ*, c'est Hubert Sussanée, poète et humaniste, lui aussi d'humeur aventureuse, qui, sur les instances de Rabelais de « payer à l'Etat son tribut et d'augmenter sa gloire par des travaux sur les maladies et leurs traitements », finira par se faire recevoir docteur en médecine, après avoir enseigné les humanités à Poitiers, à Paris, et jusqu'en Italie ; c'est Jean Fernel, médecin, philo-

1. Nous empruntons ce passage à l'excellent article du Dr P. Delaunay sur *L'Evolution Médicale du XVIe au XXe siècle.*

sophe et mathématicien, Jacques Dubois, dit *Sylvius*; c'est Noël du Fail, qui nous parle des médecins parisiens dans ses *Contes et discours d'Eutrapel*, et qui assiste à des dissections anatomiques qu'il décrit avec humour.

Il semble donc infiniment naturel que Rabelais « homme de grans lettres grecques et latines », chez qui l'esprit d'observation et l'amour de la nature s'alliaient à une érudition philologique peu commune, ait ressenti, plus que tout autre, le désir, le besoin même de couronner tout son savoir par la connaissance de cette Médecine qui exerçait un tel attrait sur les meilleurs de ses contemporains.

Dans ce torrent de la Renaissance qui emporte tous ces hommes, le désir de savoir, la confiance dans l'obtention du *Bonheur* et du *Beau* par la *Vérité Antique* sont si grands, que tous se sentent frères d'esprit, s'ils partagent le désir d'épurer et d'enrichir leurs connaissances, et de communier dans l'étude des Anciens.

Jamais encore les relations intellectuelles internationales n'ont eu autant de force et d'actualité — et c'est là un des facteurs qui expliquent le besoin de pérégriner qu'ont tous ces médecins du XVI^e^ siècle.

Rabelais ne fera pas exception lorsqu'il mettra à profit toute occasion qui lui sera offerte de voyager, n'hésitant même pas à abandonner une situation stable, comme celle qu'il avait à Lyon, pour suivre en Italie l'Evêque de Paris. D'ailleurs, voyager sera une nécessité — agréable sans doute bien souvent — puisqu'il faut se trouver un protecteur qui vous assure le vivre et le couvert, et ce n'est pas en se déplaçant continuellement de ville en ville, et parfois de pays en pays, que l'on se constitue une clientèle de rapport. Voici donc une nouvelle raison qui nous porte à rejeter l'hypothèse d'un Rabelais, moine, se faisant médecin pour gagner sa vie, car notre grand confrère connaissait certainement par ses amis les difficultés et les aléas de la profession.

Enfin, on n'a peut-être pas assez fait ressortir combien il fallut à l'illustre Chinonais d'efforts, et surtout de constance, pour arriver à coiffer le bonnet carré, au milieu des vicissitudes de sa vie tourmentée.

Rabelais a passé trente-cinq ans, il est moine, il est sans argent; sa réputation est déjà établie solidement dans le Droit, dans les Lettres, dans les Sciences Naturelles. Cependant il se fait étudiant à nouveau, pour de longues années; il doit quitter Montpellier quelques mois à peine après s'y être inscrit, puis gagner Lyon où, simple bachelier, on lui confie de préférence à plusieurs, plus titrés que lui, la direction du plus grand hôpital de cette ville. Il publie des ouvrages savants chez plusieurs libraires lyonnais qui le « supplient », tantôt de corriger leurs épreuves, tantôt de leur fournir des livres; ses corrections, surtout son *Pantagruel* — dont le succès est énorme et quasi immédiat, au point que plusieurs éditions en sont tirées en quelques mois, et que des imitations en sont livrées bientôt au public — plus tard son *Gargantua*, lui assurent d'autres ressources que son modique traitement de l'hôpital. Il sera en butte aux attaques les plus violentes, et manquera d'être emprisonné plusieurs fois; mais il est aussi protégé des plus grands. Après l'évêque de Maillezais, c'est le cardinal Jean du Bellay, qui le prend dans sa « maison » et l'emmène à diverses reprises en Italie; c'est son frère Guillaume, vice-roi du Piémont, qui l'aura ensuite auprès de lui; ce sera plus tard, enfin, le roi François Ier lui-même, qui le nommera *maistre des requestes*[1].

Cependant, au milieu de ces fortunes diverses, Rabelais songe toujours à la médecine — ses premières œuvres déjà seront remplies de souvenirs de ses connaissances en Sciences Naturelles et de son érudition médicale — et, sept ans après avoir quitté Montpellier, il y revient, depuis Lyon, pour y achever ses études. Il ne tarde pas alors à être nommé *Docteur*, puis ses collègues l'élisent comme *Professeur* à cette Faculté.

N'est-ce pas là le fait de quelqu'un qui met l'amour de son Art bien au-dessus des vulgaires contingences, et peut-on vraiment soutenir que Rabelais devint médecin autrement que parce qu'il le désirait ardemment depuis toujours, autrement que parce qu'il avait dans tout son être la passion et l'intelligence vraie de la plus noble, et souvent de la plus désintéressée des professions.

1. Cette charge était d'ailleurs purement honorifique.

CHAPITRE II

LES PREMIERES ETUDES MEDICALES A MONTPELLIER

LE BACCALAURÉAT
LA CRITIQUE DES TEXTES

Parmi les différentes Universités qui pouvaient le tenter, celle de Montpellier était alors dans toute sa gloire, grâce au renom fameux de sa Faculté de Médecine, qui attirait de nombreux étrangers et brillait de tout son éclat.

Fondée avant le XII[e] siècle, et par conséquent plus ancienne que celle de Paris, la faculté de Montpellier s'était acquis depuis lors une réputation considérable. Sa situation méridionale lui valait déjà un esprit, tout imprégné de culture latine, qui différait sensiblement de celui de la capitale, où l'influence germanique avait pénétré profondément la civilisation celte. En outre, l'influence de l'Espagne toute proche, et de ses médecins arabes et juifs, n'avait pas manqué de s'exercer dans la province Gallo-romaine, dont Montpellier était, avec Toulouse, un des deux grands centres intellectuels. Aussi l'enseignement médical réservait-il à la faculté de Montpellier une large place aux auteurs arabes, représentés surtout par Avicenne, Rhazès, Johannitius, et, jusqu'à l'aurore de la Renaissance, on y expliquait ces auteurs tout autant, et peut-être même davantage, qu'Hippocrate et Galien.

La botanique tenait également une large place dans les études, et les herborisations étaient fréquentes dans la campagne environnante, pendant la belle saison. Une réminiscence de ces studieuses promenades apparaît sous la plume de Rabelais, dans le chapitre consacré à la façon dont le jeune Gargantua utilisait son temps :

« Le temps ainsi employé... tout doulcement s'en retournoient, et, passans par quelques prés ou aultres lieux herbus, visitoient les

arbres et plantes, les conferens avec les livres des anciens qui en ont escript comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen; et en emportoit leurs pleines mains au logis; desquelles avoit la charge un jeune paige nommé Rhizotome, ensemble des marrochons, des pioches, cerfouettes, beches, tranches, et aultres instrumens requis à bien arborizer. »

Enfin, l'enseignement pratique de l'anatomie achevait de consacrer la réputation de la vieille Faculté. Cet enseignement y existait, en effet, depuis 1376, c'est-à-dire bien avant qu'il n'eût été organisé à Paris. Il y était bien réduit, sans doute, puisque le nombre annuel des dissections ne dépassait pas encore six, à l'époque où Rabelais vint étudier, et lui était souvent inférieur. Cependant, c'était une supériorité incontestable que cette orientation des études vers la vérification, sur le cadavre, des données anatomiques consignées dans les livres.

Nous verrons plus loin que François Rabelais contribua largement, pour sa part, à développer ce mode d'enseignement, et qu'il prêcha d'exemple en des circonstances mémorables.

Par ailleurs, la science et le libéralisme des Maîtres, l'organisation intérieure de leurs Conseils, qui laissait place à un représentant des étudiants, et l'affection qu'ils témoignaient à leurs élèves; enfin, « le climat bienfaisant d'un pays où le soleil était aussi généreux que le vin », tout concourait à attirer à Montpellier, des quatre coins de la France, les jeunes gens désireux de s'adonner à la médecine. Il n'était pas jusqu'à sa situation près de la Méditerranée et sur les grandes routes du Midi, qui ne contribuât à créer vers la ville accueillante un courant de voyageurs, de commerçants, d'étudiants, venus non seulement des provinces françaises et des pays voisins, mais jusque d'Allemagne, de Suisse, d'Angleterre et même du Danemark. Enfin, l'Enseignement y jouissait de libertés, et même de privilèges, que l'on ne trouvait pas partout, et la réputation des savants que l'on y rencontrait était considérable.

Il n'est donc pas étonnant que Rabelais, après avoir visité

plus de la moitié de la France, soit venu étudier la médecine à Montpellier. Il avait dû, probablement, obtenir la maîtrise ès-arts durant son séjour à Paris ; peut-être même y commencer déjà officiellement ses études médicales. En tout cas, il n'eut aucune difficulté à s'inscrire sur les registres de la faculté montpelliéraine, qui exigeait alors, pour l'immatriculation des étudiants, la production du diplôme de maître ès-arts, et le serment de ne pas s'adonner aux arts mécaniques. D'ailleurs, les équivalences et les diplômes des autres universités étaient l'objet d'un contrôle sévère, et ceux des universités de peu de réputation, comme celle de Valence par exemple, étaient impitoyablement refusés.

Rabelais devait conserver de son séjour à Montpellier le meilleur des souvenirs, ainsi que l'indiquent plusieurs passages de son œuvre. Il se fit de nombreux amis dans cette ville, où il avait trouvé « fort bons vins de Mirevaulx et joyeuse compaignie », celle-ci lui permettant sans doute d'étudier d'une âme assez légère la médecine, « bien que l'estat soit fascheux par trop et mélancholique, et que les médecins sentent les clystères comme vieux diables. »

C'est qu'à l'époque la vie estudiantine était, quoi qu'on en dise, plus facile et surtout plus joyeuse que de nos jours ; et surtout à Montpellier, où le gai soleil chauffait vite les jeunes cervelles des « escholiers ». Rabelais nous parle bien souvent, dans ses livres, des divertissements auxquels se livrent les étudiants de son époque. C'est d'abord à Toulouse, que Pantagruel « apprint fort bien à danser, et à jouer de l'espée à deux mains, comme est l'usance des escoliers de ladicte université ».

A Orléans :

« les escoliers luy firent grand chere à sa venue ; et en peu de temps apprint avec eux à jouer à la paulme, si bien qu'il en estoit maistre... Car les étudians dudict lieu en font bel exercice, et le menoient aucunesfois es isles pour s'esbatre au jeu du poussavant. Et, au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie, de peur que la veue ne luy diminuast. »

Par contre, à Poitiers, la jeunesse nous apparaît plus studieuse :

« De faict vint à Poictiers pour estudier, et y profita beaucoup : auquel lieu voyant que les escoliers estoient aucunes fois de loisir, et ne sçavoient à quoi passer temps, il en eut compassion. Et un jour print d'un grand rochier qu'on nomme Passelourdin, une grosse roche, ayant environ de douze toises en carré, et d'espaisseur quatorze pans, et la mit sur quatre pilliers au milieu d'un champ, bien à son aise; afin que lesdicts escoliers, quand ilz ne sauroient aultre chose faire, passassent temps à monter sur ladicte pierre, et là banqueter à force flaccons, jambons et pastés, et escrire leurs noms dessus avec un cousteau, et, de présent, l'appelle on la Pierre levée. »

C'est enfin à Paris que le jeune Pantagruel, dont le voyage pourrait bien être celui qu'effectua proprement Rabelais, rencontre Panurge qui va l'initier aux mœurs estudiantines de la Montagne Sainte-Geneviève. C'est alors toute la vie pittoresque, ardente et souvent brouillonne, du Quartier Latin, que nous dépeint Rabelais. Ce sont les bons et aussi, avouons-le, les mauvais tours que son compagnon joue aux bourgeois parisiens, aux graves professeurs de Sorbonne, et aux « haultes dames » de la capitale. Ce sont même les machinations montées contre les « sergens », et les rixes avec le guet, qui sont évoquées par le conteur prestigieux qu'il est, avec une vérité saisissante.

Tout cependant est loin d'être amusements et ripailles dans cette vie des étudiants; nombreuses sont les heures consacrées à l'étude, et les cours des Facultés ne chôment pas. A Montpellier, la cloche de l'école annonce l'ouverture des cours à sept heures du matin en hiver; durant les mois d'été, et même à partir de Pâques, elle a lieu à six heures. Une exactitude rigoureuse est exigée des élèves, et aussi des maîtres, qui ne peuvent s'absenter de la ville pendant les cours du *Grand Ordinaire*, si ce n'est pour le service du roi lui-même. A la faculté de médecine de Paris, les cours des professeurs ont lieu l'après-midi, mais les bacheliers dits « lecteurs du matin », commencent le leur à cinq heures du matin, ou à six heures, suivant la saison.

L'emploi du temps des escholiers de Montpellier était-il aussi rigoureusement ordonné que celui de certains étudiants toulousains, et tel que nous le précise H. de Mesmes, du vivant de Rabelais, dans le passage suivant :

« Nous estions debout à quatre heures, et ayans prié Dieu, alionsà cinq heures aux estudes, nos gros livres soubs les bras, nos escritoires et nos chandeliers à la main. Nous oyions toutes les lectures jusques à dix heures sonées, sans intermission; puys venions disner, après avoir, en haste, conféré demie heure ce qu'avions escrit des lectures. Après disner nous lisions, par forme de jeu, Sophocles ou Aristophanes ou Euripides et quelquefois de Demosthènes, Cicéro, Virgilius ou Horatius. A une heure aux estudes; à cinq au logis, à répéter et voir dans les livres les lieux allégués jusqu'après six. Lors nous soupions, puys lisions en grec ou en latin. »

Sans aller jusque là, Grandgousier lui-même fait « instituer » son fils en de fortes disciplines, par un précepteur sagace : Ponocratès; et c'est un emploi du temps rigoureusement réglé, que Rabelais nous trace pour les études du jeune Gargantua :

« Après, en tel train d'estude le mit qu'il ne perdoit heure quelconques du jour : ains tout son temps consommoit en lettres et honneste sçavoir. S'esveilloit donc Gargantua environ quatres heures du matin. Cependant qu'on le frottoit, luy estoit leue quelque pagine de la divine Escripture, haultement et clairement, avec prononciation competente à la matiere... Puis alloit es lieux secrets, faire excretion des digestions naturelles. Là son precepteur repetoit ce que avoit esté leu, lui exposant les poincts plus obscurs et difficiles... Ce faict, estoit habillé, peigné, testonné, acoustré et parfumé, durant lequel temps on luy repetoit les leçons du jour d'avant. Luy mesmes les disoit par cueur, et y fondoit quelques cas practiques et concernens l'estat humain; lesquelz ilz estendoient aucunes fois jusques deux ou trois heures; mais ordinairement cessoient lors qu'il estoit du tout habillé. Puis, par trois bonnes heures, lui estoit faicte lecture.

» Ce faict, issoient hors... et jouoient à la balle, à la paulme, à la pile trigone... ilz laissoient la partie quand leur plaisoit... et, doulcement se pourmenans, alloient voir si le disner estoit prest. Là attendans, récitoient clairement et eloquentement quelques sentences retenues de la leçon. »

1. *Mémoires* de Henri de Mesmes.

Lorsque le repas qui a été mis à profit pour parler des naturalistes latins, au sujet des divers aliments consommés, est presque terminé, on vérifie les affirmations portées, sur le texte même :

« Iceux propos tenus, faisoient souvent pour plus estre asseurés, apporter les livres susdicts à table. Et si bien et entierement retint en sa mémoire les choses dictes que, pour lors, n'estoit medecin qui en sceust à la moitié tant comme il faisoit... »

On apporte enfin les cartes, mais elles servent plutôt à apprendre l'arithmétique qu'à jouer. On chante ensuite et l'on fait un peu de musique, puis :

« la digestion parachevée, se purgeoit des excrements naturels; [et] se remettoit à son estude principal par trois heures ou davantaige : tant à repeter la lecture matutinale qu'à poursuivre le livre entreprins, que aussi à escripre, bien traire et former les antiques et romaines lettres. »

Ce sont alors les exercices physiques, la chasse et les herborisations, qui terminent une journée aussi bien remplie, avant le repas du soir. Cependant, tandis

« qu'on aprestoit le souper, repetoient quelques passages de ce qu'avoit esté leu... et durant iceluy repas estoit continuée la leçon du disner, tant que bon sembloit : le reste estoit consommé en bons propos, tous lettrés et utiles. Apres graces rendues, s'adonnoient à chanter musicalement, à jouer d'instrumens harmonieux, ou de ces petits passe-temps qu'on faict es chartes, es dés et guobelets : et là demeuroient faisans grand chere, s'esbaudissans aucunesfois jusques à l'heure de dormir. »

Il est permis de supposer qu'à Montpellier Rabelais ne fut tout de même pas aussi strict dans ses études !

C'étaient les coutumes, et parfois les règlements de l'Université eux-mêmes, qui prescrivaient les dates auxquelles on devait se livrer aux réjouissances, celles-ci réunissant souvent à une même table les élèves et leurs maîtres. Il régnait d'ailleurs une certaine liberté entre ceux-ci, et l'usage des cadeaux offerts à ces derniers était parfaitement admis. C'est une circonstance particulièrement piquante que celle

qui nous montre maître François, se rendant en compagnie de ses camarades chez le professeur Falcon, pour lui remettre des perdreaux, et le décider ainsi à faire un cours sur un sujet qui ne lui convenait pas !

Les banquets corporatifs étaient nombreux au cours de l'année scolaire, et nous imaginons volontiers que la présence de Rabelais ne devait pas peu contribuer à en égayer l'ordonnance. On en faisait notamment à la Saint Luc, à la fête des Rois, lors de la réception des candidats aux divers examens, et en particulier au *Doctorat*, et à toute bonne occasion ! C'était tout près de la demeure de maître François que l'on organisait habituellement les fêtes données en public, et il nous parle avec force détails, dans le *Pantagruel*, de cette « morale comédie de celui qui avoit espousé une femme mute... et voulut qu'elle parlast », qu'il composa peut-être lui-même, et où il tint un rôle.

Rien d'étonnant qu'en un tel milieu, qui réunissait l'amour du Savoir et celui de la saine gaieté, l'humeur, naturellement joyeuse, du grand Tourangeau se soit épanouie encore. Il a retrouvé chaque fois avec joie le ciel méditerranéen, au cours de sa vie aventureuse; ce ciel d'un bleu si profond et si lumineux, dont Mistral dira plus tard en le contemplant :

Lou souléu, ami, coungreio
Lou travai e li cansoun[1] !

*
**

C'est le 17 septembre 1530 que notre étudiant s'inscrit sur le *Registre des Matricules*, ainsi qu'en témoignent les lignes écrites de sa propre main : « *Ego Franciscus Rabelæsus, Chinonensis diocesis Turonensis, huc adpuli studiorum medicinæ gratia, delegique mihi in patrem egregium dominum Joannem Scurronum, doctorem, regentemque in hac alma Universitate. Polliceor autem me omnia observaturum*

1. « Le soleil, ami, procrée
Le travail et les chansons. »
(Mistral : *Lis Isclo d'or.*)

quæ in predicta Medicine Facultate statuuntur et observari solent ab iis qui nomen bona fide dedere, juramento, ut moris est, præstito; adscripsique nomen meum manu propria die decima septima mensis septembris anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo.

Rabelæsus[1]. »

Il choisit donc pour parrain d'études Jean Schyrron, qu'il connaissait sans doute depuis son séjour à Agen, et c'est encore celui-ci qui présidera son examen du *Baccalauréat.*

Sa bourse n'est pas mieux garnie, alors, que celle de la plupart des autres étudiants. Ceux-ci, en effet, doivent chercher souvent une occupation qui leur permette de vivre, tout en faisant leurs études. Certains donnent des leçons ou corrigent des travaux, d'autres copient des livres. Ceux qui le peuvent s'attachent à un professeur pour le seconder dans ses recherches; d'autres enfin, qui ne trouvent pas à utiliser leurs connaissances, n'hésitent pas à louer leurs services à un camarade plus fortuné, ou même à balayer les salles d'étude ou faire quelque autre besogne manuelle. Il y en a encore qui vivent, surtout parmi les étrangers dans une famille qui les héberge et prend soin de leur personne, tandis que le propre fils de la famille sera reçu dans les mêmes conditions, à titre de réciprocité, en pays étranger.

Rabelais arrive donc à Montpellier fort peu « argenté », et la malchance veut que, peu de temps avant son arrivée, les droits d'immatriculation, qui étaient primitivement de deux livres, soient élevés à la somme d'un écu d'or. C'est la raison pour laquelle, les règlements de l'Université de Médecine obligeant tout nouvel étudiant à s'inscrire dans les huit jours de son arrivée et à payer les droits, il ne trouve pas le temps de se procurer la somme nécessaire, et ne peut solder

1. « Moi, François Rabelais, Chinonais, me suis rendu ici à l'effet d'étudier la médecine et me suis choisi pour patron d'études l'illustre maître Jean Scurron, docteur et Régent dans cette Université. Je promets d'observer tous les statuts de ladite Faculté de Médecine, lesquels sont d'ordinaire gardés par ceux qui ont de bonne foi donné leur nom et prêté serment suivant l'usage, et, sur ce, ai signé de ma propre main. Ce 17e jour de septembre, l'an de N.-S. 1530. »

d'abord que trois livres. Le procureur des étudiants, qui était à cette époque Guillaume Rondelet, fit alors mention de cette somme, en marge de l'immatriculation de maître François. Cependant, celui-ci ne tarde pas à être agréé comme précepteur dans une famille de Montpellier, qui lui confie l'éducation de son fils : Jean Perdrier. Désormais à l'abri du besoin, notre étudiant va pouvoir se consacrer avec ardeur à ses nouvelles études.

Il est âgé alors d'environ trente-cinq ans, et possède infiniment plus de science qu'on n'en rencontre habituellement chez ses condisciples. Sa réputation, déjà établie, l'avait d'ailleurs précédé, et, sans croire à la légende qui nous le montre argumentant dès les premiers jours de son arrivée, contre l'auteur d'une thèse de botanique : *De plantis et herbis medicinalibus*, et se voyant octroyer sur-le-champ le titre de bachelier — aux applaudissements de l'auditoire — à la suite d'une aussi brillante discussion, on ne peut douter cependant que ses maîtres ne le tinssent en particulière estime.

C'est, en effet, deux mois et demi seulement après la date de son immatriculation, qu'il est promu, bien réellement cette fois, au grade de bachelier.

On a voulu raccourcir encore le temps pendant lequel il suivit les exercices de l'Ecole, et fixer celui-ci à six semaines. On s'est fondé pour cela sur la date du 1er novembre 1530, qui est portée effectivement dans la relation de l'examen, écrite en entier de la main de Rabelais, et libellée comme suit :

« *Ego Franciscus Rabelæsus, diocesis Turonensis, promolus fui ad gradum baccalaureatus, die prima mensis novembris anno Domini millesimo quingentesimo trigesimo, sub reverendo arlium et medicine professore magistro Joanne Scurronio.*

Rabelæsus. »

En réalité il s'agit d'un *lapsus calami* de l'illustre écrivain, ainsi que l'a montré de fort experte façon l'érudit A. Germain,

à l'opinion duquel se range entièrement Dubouchet dans son étude si intéressante et si documentée sur *Rabelais à Montpellier*. Si donc Rabelais a étudié deux mois et demi avant de se voir conférer le *Baccalauréat*, il n'en reste pas moins que l'on fit en sa faveur une exception certainement peu commune, car l'on exigeait des candidats ordinaires trois années d'assiduité aux cours, avant de les admettre à subir cette épreuve. C'est le « noble Scurron » dont Rabelais parlera avec respect dans son œuvre qui présida son examen. Nul doute qu'il eût reconnu déjà en son élève la marque du génie, qu'il convenait de favoriser en lui évitant l'attente de longs mois inutiles, avant de lui permettre d'affirmer sa valeur. Il est probable, d'ailleurs, qu'il avait rencontré Rabelais à l'époque où tous deux fréquentaient, à Agen, la maison de J.-C. Scaliger, et pu apprécier alors sa valeur et l'étendue de ses connaissances. Celui-ci ne trompa pas l'attente de ses maîtres. Le nouveau bachelier devait, en effet, faire durant trois mois, après Pâques, un cours public, sur un sujet tiré au sort chez le chancelier; à Rabelais échurent les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien. Mais, au lieu de se contenter d'utiliser une traduction, en quelque sorte officielle, de ces textes, ainsi qu'il était d'usage, notre helléniste préféra recourir à un vieux manuscrit grec, écrit en lettres ioniques, qu'il possédait, et qui lui servit pour ses leçons. Sur le texte même il expliqua et commenta Hippocrate, biffant, rectifiant, ajoutant de nombreuses gloses, devant un auditoire empressé, avide d'entendre une aussi rare nouveauté.

Notre bachelier occupait à cette occasion la chaire magistrale, en robe et en bonnet carré; il devait parler, non seulement devant les simples étudiants, mais encore les Bacheliers et Licenciés — plusieurs professeurs devaient même assister à tour de rôle à ces *cursus* du *Petit Ordinaire*, et signer la *lettre testimoniale* que le bachelier rapportait au doyen lorsqu'ils étaient terminés, vers la saint Jean.

Nous avons déjà dit plus haut combien on tenait à l'étude scrupuleuse des textes de l'Antiquité pour assurer le progrès

des sciences médicales, mais il faut lire le début de la lettre adressée, en juillet 1532, par Rabelais à « l'illustre et savant M. Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais », pour comprendre à quel point on considérait comme sacro-saint l'enseignement des Anciens :

« Illustre prélat, lorsque l'année dernière, à Montpellier, j'expliquais dans une chaire publique, en présence d'un nombreux auditoire, les *Aphorismes* d'Hippocrate et ensuite l'*Art médical* de Galien, j'avais noté quelques passages où les traducteurs étaient loin de me satisfaire.

» En comparant leur traduction avec l'exemplaire grec que j'avais entre les mains, exemplaire très ancien, écrit en lettres ioniques et très correct, avec les autres éditions qui circulent dans le public, je me suis assuré que ces traducteurs ont omis quantité de passages, qu'ils en ont ajouté d'autres étrangers et bâtards, qu'en certains endroits ils se sont tenus à côté du sens, et que souvent ils n'ont pas traduit mais dénaturé. Si jamais pareille infidélité est répréhensible, c'est surtout dans les ouvrages des médecins qu'elle est condamnable.

» Dans ces livres, en effet, une seule lettre ajoutée ou retranchée, un accent mal tourné ou déplacé, ont livré souvent à la mort des milliers de personnes. N'allez pas croire que je parle ainsi pour critiquer des hommes qui ont rendu service aux lettres : loin de moi toute parole inconvenante. Je pense, au contraire, qu'on doit une grande reconnaissance à leurs travaux, et j'avoue que j'y ai grandement profité. Mais quand ils se sont trompés, il faut, à mon avis, rejeter toute la faute sur les manuscrits qu'ils avaient sous les yeux, qui renfermaient les mêmes erreurs. Aussi Sébastien Griphe, cet imprimeur si correct et si parfait, voyant dernièrement ces petites notes dans mes papiers, et, ayant depuis longtemps l'idée de faire imprimer les ouvrages des anciens médecins — cela avec le soin incomparable qu'il apporte à ses autres publications — m'a supplié de permettre à ces notes de voir le jour, dans l'intérêt des étudiants... »

Cette lettre de Rabelais nous montre que l'initiative de maître François avait été fort prisée dans le monde savant, puisque Sébastien Gryphe, imprimeur et libraire érudit, le « supplie », dès son arrivée à Lyon, de lui permettre d'éditer son ouvrage[1]. Remarquons encore la rareté du fait. Rabelais n'aura pas encore eu d'imitateur en 1537, lorsqu'il commentera de nouveau, à Montpellier, un texte grec : les *Pro-*

1. Cette édition eut d'ailleurs du succès, et Gryphe dut en faire une seconde peu de temps après. Plusieurs autres encore la suivirent.

nostics d'Hippocrate, cette fois en qualité de professeur, et il n'en aura d'ailleurs pas de bien longtemps.

On ne discute donc pas les affirmations des médecins de l'Antiquité, eux seuls ont vu juste, et si leurs préceptes sont parfois en contradiction avec ce que l'on observe, ce n'est pas qu'ils se soient trompés : mais ils décrivaient des phénomènes, des maladies, des plantes ou des animaux, existant sous d'autres cieux que ceux de la triste Europe.

Entre bien des exemples illustrant cette assertion, un qui n'est pas des moins typiques est celui fourni par Barthélemy Cabrol. Celui-ci, chirurgien de valeur, contemporain d'Ambroise Paré — et qui sera nommé par Henri IV à la charge de *dissecteur* ou *anatomiste royal* — publie un « Alphabet Anatomic » qui lui acquiert une grande renommée; il dissèque souvent et fait de nombreuses recherches et vérifications anatomiques ; il reproche à ses contemporains de se méprendre souvent, faute d'observer attentivement, mais lui-même conclut de ses recherches que « l'esprit animal » doit circuler dans les artères. Il ne peut pas en effet circuler dans les nerfs, puisque Hippocrate et Galien ont enseigné que ceux-ci n'ont pas de cavité.

On se retranche donc toujours avec empressement derrière l'autorité des Anciens — il faut toute l'évidence des faits pour que l'on consente à admettre qu'ils ont pu se tromper, encore ne dépose-t-on qu'à contre-cœur des conclusions contraires aux leurs.

La connaissance du grec facilitait d'ailleurs celui qui possédait cette langue, dans l'étude des textes, lui permettant d'aborder directement les auteurs, sans l'intermédiaire de traductions, souvent plus ou moins erronées ou incomplètes.

Aussi voyons-nous Rabelais, comme tous les médecins de l'époque, accorder la première place dans les Etudes Médicales à la bonne interprétation des textes, et ne pas échapper à cette vénération et à cette acceptation des enseignements hippocratiques, galéniques et autres. Il demeure, avant tout, un Médecin Humaniste et estime qu'il convient, pour redonner à la médecine son lustre et son éclat d'antan, de

recourir à l'étude des textes authentiques, de les débarrasser des additions et des interprétations erronées, en particulier de celles qu'y ont apportées les médecins du Moyen-Age et les Arabes.

La vocation du médecin et la vocation de l'helléniste s'exaltent mutuellement, car elles ne sont en un sens que deux aspects d'un même amour du vrai : amour de la vérité humaine physique ou vérité biologique chez l'un, amour du vrai psychologique chez l'autre, dont la tâche immédiate est de restituer le vrai visage des textes. Et ces textes sont ceux des Anciens, qui, les premiers, ont su, d'une part, pénétrer le fond de l'âme humaine, et, d'autre part, faire un effort décisif pour essayer de surprendre le secret de la vie physique.

Le zèle de Rabelais ira même parfois jusqu'à refuser toute autorité, à l'instar de Symphorien Champier, à la Médecine Arabe, qui n'aurait fait que falsifier les écrits primitifs.

C'est qu'en effet, depuis déjà quelques années, se dessine à Montpellier le mouvement général de la Renaissance, qui est un recours direct à l'antiquité et qui tend à redonner à Hippocrate et à Galien la première place dans l'enseignement médical. Les facultés du nord de la France, en particulier celle de Paris, et, parmi les écoles secondaires, celle de Caen, n'avaient jamais accordé une trop large place aux écrits des Arabes et des Juifs, dans la critique et l'interprétation des textes de médecine; nous avons vu, au contraire, que l'enseignement de Montpellier avait été fort influencé par ces doctrines, que l'on accusait maintenant de s'être substituées à celles des Anciens, en les dénaturant plus ou moins, et sans aucun véritable profit. On tendait donc, à Montpellier comme ailleurs, à étudier avec plus de soin les textes primitifs, à en mieux rechercher l'authenticité, en même temps que l'on s'essayait à simplifier la thérapeutique et à la débarrasser des erreurs qu'y avait introduites la polypharmacie des Arabes.

Rabelais, helléniste accompli, ne pouvait que considérer d'un œil favorable un tel revirement dans l'opinion des

maîtres de la docte Faculté, et ceux-ci allaient bientôt trouver en sa personne un de leurs meilleurs soutiens, pour mener le bon combat contre les Arabes, et pour la restauration des écrits des anciens. Avec sa verve coutumière, François Rabelais se jette dans la bataille pour les Humanités, fort de l'autorité et du prestige que lui confèrent la sûreté et l'étendue de ses connaissances philologiques; et il ne se fera pas faute de malmener plus tard, dans ses écrits, les « badauds médecins herselés en l'officine des Arabes », lorsque l'occasion s'en présentera. Il n'aura pourtant pas la satisfaction de voir disparaître complètement l'enseignement de leurs doctrines à la Faculté de Montpellier, où Avicenne ne cessera d'être expliqué tout à fait, que quelques années après sa mort.

Ce n'est pas à dire, cependant, que le respect dû aux anciens grecs et latins aille chez lui jusqu'à annihiler tout esprit critique. Il n'est pas de ceux, au contraire, pour qui tout est dit lorsqu'on a invoqué l'autorité d'un des vieillards de Cos, de Pergame, ou d'ailleurs; et son admiration pour Aristote ne va pas jusqu'à lui faire abdiquer toute logique et tout raisonnement personnel, au seul énoncé du vieil adage :

« *Omnis hic excludilur, omnis*
Est abjectus ,
Qui non Aristotelis venit
Armis tectus. »

Dans son œuvre, d'ailleurs, il n'hésitera pas à se railler de Galien, à l'occasion, traitant même de « gentil falot » le vieux médecin de Pergame, et se moquant ouvertement de plus d'une assertion de Théophraste, de Dioscoride, ou de Pline. Ce dernier, en particulier, « menteur tant asseuré comme il a esté », n'est pas ménagé dans ses écrits, de même qu'Elian, « tiercelet de menterie ». Il s'insurge, parfois avec véhémence, contre leurs croyances superstitieuses et les traite ironiquement « d'illustres pantagruelistes »; il cite volontiers plus d'une anecdote plaisante pour étaler leur ignorance ou leur trop grande crédulité.

Ceci peut paraître tout naturel à notre époque, où ont prévalu depuis longtemps les leçons de l'observation et de l'expérience, mais il n'en était rien à l'aurore de la Renaissance, où vivait Rabelais. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les traités des médecins de l'époque; même de nombreuses années plus tard, Ambroise Paré fit preuve dans ses livres d'une crédulité singulière à l'égard des Anciens, et de leurs affirmations les plus invraisemblables. On a peine à imaginer qu'un esprit comme le sien, qui a su voir juste si souvent sur de nombreuses questions ignorées ou mal comprises de son temps, et qui a fait accomplir de tels progrès à l'art de guérir, ait pu faire montre par ailleurs d'une telle crédulité. C'est donc un grand mérite pour Rabelais, et un des côtés les plus grands de son génie médical, d'avoir su conserver, à son époque, et en dépit de toute sa science livresque, une telle indépendance d'esprit, un jugement critique aussi sûr, et, disons-le aussi, ce simple bon sens à quoi se reconnaît le vrai médecin.

***

Après d'aussi brillants débuts dans ses nouvelles études, et lorsque son cours du *Petit Ordinaire* fut terminé, notre Bachelier dut se rendre à Narbonne pour y exercer la médecine, si nous en croyons Dubouchet. Le baccalauréat donnait en effet, à l'époque, le droit d'exercer la médecine dans les villages et les petites villes, aux alentours de Montpellier, et l'on exigeait même des nouveaux bacheliers, non seulement qu'ils fissent un cours après leur réception, mais encore trois mois de pratique médicale, avant de les autoriser à continuer leurs études pour obtenir la *Licence*. Le plus souvent, d'ailleurs, ils se contentaient d'accompagner les maîtres dans les visites que ceux-ci faisaient aux malades de la ville ou des environs; nous voyons par là que l'idée du stage chez le praticien ne date pas d'aujourd'hui !

C'est Jean du Bellay qui est alors évêque de Narbonne. Il ne quittera cette ville, pour occuper le siège épiscopal de

Paris, qu'en 1532; et c'est aussi l'époque où nous retrouvons Rabelais à Lyon. Il est donc probable que c'est durant son séjour à Narbonne que maître François fut pris en amitié par ce prélat, qui allait devenir bientôt son protecteur le plus fidèle et le plus influent. Nous n'avons pas de renseignements précis sur ce séjour de Rabelais dans la capitale narbonnaise; certains prétendent qu'il y exerça son art avec succès, ce qui ne serait pas pour nous surprendre, et aussi qu'il se rendit dans le même but à Castres; mais le manque de documents officiels nous oblige à garder la plus expresse réserve au sujet de ces affirmations.

Quoi qu'il en soit, Rabelais devait interrompre peu après ses études à Montpellier, et nous ne savons même pas à quelle date exacte il passa les divers examens qui le séparaient de la *Licence*.

C'est seulement au printemps de 1532 que nous le retrouvons installé à Lyon.

CHAPITRE III

EXERCICE DE LA MEDECINE A LYON

LE GRAND HOPITÀL DU PONT DU RHONE

Dès son arrivée dans cette ville, François Rabelais, ainsi que nous l'avons dit, s'occupe de travaux de correction chez divers imprimeurs, en particulier chez Sébastien Gryphe. Les libraires lyonnais recouraient, en effet, avec plaisir aux érudits pour corriger leurs épreuves, et vérifier et remanier au besoin les éditions qu'ils préparaient.

Il y donne également ses premières publications savantes : le second recueil des *Lettres Médicales de Manardi*[1] en juin 1532, et, peu après, une édition des *Aphorismes* d'Hippocrate et de l'*Ars Parva* de Galien, avec les notes personnelles ayant fait l'objet de son cours à Montpellier.

Entre temps Rabelais met à profit le succès prodigieux du fameux livre des « Grands et inestimables Cronicques du grant et énorme géant Gargantua », d'auteur inconnu, pour écrire à son tour son *Pantagruel*, qu'il donne comme la suite naturelle de cet ouvrage, et livrer aux presses de Sébastien Grype le livre qui va porter rapidement son nom — ou tout au moins celui de Me Alcofrybas Nasier - aux quatre coins de la France. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer la genèse de ce livre, et les circonstances dans lesquelles fut écrit le roman qui immortalisera le nom de notre médecin, encore

1. Giovanni Manardi, au contraire de J.-C. Scaliger, était hostile à la Médecine arabe et partisan du retour à la médecine traditionnelle, ainsi que l'indique Rabelais dans sa préface à Tiraqueau.

qu'elles se rattachent plus ou moins étroitement à sa formation médicale, qui a marqué déjà fortement le tour de son esprit, ainsi que l'attestent tant de passages de ce chef-d'œuvre.

Un événement important de la vie médicale de Rabelais se place ici : le 1er novembre 1532, en effet, il est nommé aux fonctions de médecin[1] du « grand hostel Dieu de Notre Dame de Pitié du Pont du Rhône », en remplacement de Maître Pierre Roland. Cette nomination d'un simple bachelier en médecine à un tel poste, alors qu'il ne manquait certes pas de médecins de valeur dans la ville, est bien faite pour nous surprendre au premier abord.

Qu'on se représente, en effet, l'importance d'une ville comme Lyon, qui était déjà la deuxième du Royaume. Ses marchés, ses foires franches qui attirent les étrangers du fond de l'Europe; son peuple de marchands, de *soyeux*, de trafiquants d'épices et de pelleteries; ses riches banquiers, ses libraires et ses imprimeurs réputés, qui fournissent d'ouvrages les principales Universités du Midi; sa situation géographique qui en fait le lieu de passage obligé pour tous ceux qu'attirent, de Paris, l'Italie ou les rivages méditerranéens, ou qui, au contraire, remontent du Midi vers la Capitale; le courant intense d'affaires qu'y avaient développé les guerres d'Italie et les fréquents déplacements de la Cour; tout contribuait à faire de cette ville la deuxième capitale du Royaume. Or, dans cette cité qui compte plusieurs hôpitaux, c'est à la direction médicale du plus important d'entre eux qu'on appelle un simple Bachelier, jamais encore venu dans ses murs.

C'est ici qu'il convient de rappeler ce que nous disions pour expliquer la vocation médicale de maître François, et d'y insister à nouveau. Rabelais a étudié la médecine bien longtemps avant de se rendre à Montpellier, ainsi que l'attestent

1. Le Dr Benoit, dans sa thèse (*Rabelais Accoucheur*), fait de Rabelais « le plus ancien interne des hôpitaux dont le nom nous soit parvenu ». C'est là une erreur, car Rabelais était bien réellement — quoique n'ayant pas encore le titre de Docteur — à la tête du service médical de l'hôpital, et seul médecin de cet établissement. Il n'était d'ailleurs ni logé ni nourri audit hôpital, quoiqu'on l'ait prétendu parfois.

les rapides progrès qu'il fit dès les premiers mois de son séjour dans cette ville, et lorsqu'il écrit, à Lyon, son *Pantagruel* et son *Gargantua* « sa mémoire regorge de faits et de théories sur la météorologie, l'optique, la physique, la botanique, l'histoire naturelle ». Sa science si vaste, si profonde et si sûre à la fois, vite remarquée des professeurs montpelliérains, ne le fut pas moins des médecins lyonnais, dont plusieurs deviendront ses amis. Point n'est besoin de diplômes officiels pour consacrer sa connaissance des choses de la médecine, et ses confrères de Lyon ne s'y trompèrent pas.

En outre, la publication, peu de mois auparavant, des deux ouvrages médicaux dont nous venons de parler, ne put qu'étendre encore sa réputation, et contribuer à faire pencher en sa faveur le choix des recteurs du Grand Hôpital.

Il y a d'ailleurs parmi ceux-ci un docteur en médecine de valeur, qui est aussi docteur en théologie et helléniste éminent : il se nomme Symphorien Champier ; il jouit d'une grande influence dans la cité lyonnaise, dont il est échevin, et son mariage avec une cousine germaine de Bayard lui a ouvert les portes des plus grandes maisons. C'est à son avis, formulé contre la majorité des conseillers, que l'on se range à plusieurs reprises lors des délibérations du Consulat de la ville ; c'est encore à lui que l'on s'en remet de l'organisation du Collège de la Trinité, de l'ordonnance des études et du choix des professeurs. Ses ouvrages scientifiques, aussi nombreux que variés, ont consacré ses connaissances dans bien des domaines et porté sa réputation au delà des frontières. Il n'est guère de science dont il n'ait écrit : histoire, théologie, philosophie, astrologie, traductions latines et grecques, histoire naturelle, arithmétique et matière médicale ! On l'accuse même parfois de plagiat et de pédantisme.

Nul doute que, lui aussi, ait entendu parler[1] de l'ancien moine de Fontenay-le-Comte, « le plus érudit des Franciscains », dont on vante le savoir depuis déjà plusieurs années, auquel Tiraqueau avait rendu hommage pour l'élégance de ses tra-

1. Symphorien Champier a, dans ses œuvres, reproduit et loué des lettres de Manardi.

ductions d'Hérodote, et dont le compagnon de « moinage », frère Pierre Amy, correspondant de Guillaume Budé, écrivait cet éloge : « Celui que tu loues ne peut être que docte. Il l'est d'autant plus que c'est toi, Rabelais, qui le loues ! »

L'influence de Champier joua donc probablement pour enlever la décision des Conseillers en faveur de Rabelais; en tout cas, il semble qu'il ait entretenu avec celui-ci, pendant tout le temps qu'il demeura au service de l'hôpital, les meilleurs rapports. Il est même possible qu'il ait mis plus d'une fois à contribution la science botanique de son subordonné — comme le fit vraisemblablement Rondelet pour son érudition zoologique — et que plus d'un chapitre de ses ouvrages de botanique et de matière médicale fut le fruit de la collaboration des deux hommes. Voici ce qu'écrit à ce sujet le Dr Drivon, dans son étude si documentée sur les anciens hôpitaux de Lyon :

« Cette nomination se comprend très facilement si l'on admet l'intervention de Champier. Helléniste lui-même et grand admirateur d'Hippocrate, il était capable d'apprécier l'érudition de Rabelais. Puis il avait déjà publié un ouvrage intitulé : *Sylve medicinales de simplicibus, etc., Lug. Janet de Campis*, 1507. Rabelais, particulièrement versé dans la connaissance des plantes pouvait être pour lui un collaborateur précieux. Or, pendant les années 1532, 1533, 1534, Champier a publié :

1° *Castigationes seu emendationes pharmacopolorum sive apothecariorum. Lugd. Jean Crespin, avril* 1532.

2° *Le Myrouel des apothicaires et pharmacopoles par lequel est demonstré comment appothiquaires communément errent en plusieurs simples medecines, etc., etc. Lyon, Marchal*, 1532 (*fin de l'année*).

C'est la traduction des *Castigationes*. Il s'agit dans ce livre des diverses falsifications de médicaments employés dans la composition de la thériaque, des sophistications et substitutions de simples : la titimale, par exemple, donnée pour du turbith et causant un empoisonnement.

3° *Hortus Gallicus pro Gallis in Gallia scriptus... in quo Gallos in Gallia omnium ægritudinum remedia reperire docet nec medicaminibus egere peregrinis quum Deus et natura de necessariis unicuique regioni provideat, Lugd., Melch. et Gasp. Trechsel*, 1533.

4° *Gallicum pentapharmacum... Rhubarbaro, agarico, manna, terebenthina, et sene Gallicis constans, Lugd., Melch. et Gasp. Trechsel*, 1533.

5° *Cribatio medicamentorum fere omnium in sex digesta libros, Lugd. Seb. Griphius*, 1534.

Soit, au total, cinq ouvrages sur la matière médicale indigène en deux ans, pendant que Rabelais est médecin de l'Hôtel-Dieu et que Champier réside à Lyon. Puis cette époque passée, soit qu'il juge le sujet épuisé, soit que son collaborateur lui fasse défaut, il renonce absolument à ce genre d'étude. En 1536, il publie : *Epistola in libros sancti Pagnini*. En 1537 : 1° *le Petit dialogue de noblesse*; 2° *De monarchia Gallorum campi aurei*; 3° *Lib. VII. De dialectica, rethorica, geometria, arithmetica, astronomia, musica, philosophia, medicina, theologia*, etc.

Comme conclusion de ces recherches n'est-il pas permis de supposer que la place de médecin de l'Hôtel-Dieu fut, pour Rabelais, la récompense de sa collaboration anonyme aux œuvres de Champier[1], surtout si l'on se rappelle que Scaliger l'a formellement accusé de mettre son nom aux livres d'autrui (*scriptis alienis indidit suum nomen*). »

Voici donc Rabelais à la tête d'un service de médecine important; il l'occupera durant plus de deux ans, et, si ce ne sont pas là ses premières armes médicales, du moins n'a-t-il jamais eu encore une aussi lourde responsabilité.

C'est que « la maison de l'hospital du Pont du ronne de lion » qui a été « fondé en l'honneur de Nre dame de pitié », vers 1480, par la municipalité lyonnaise, et « bati et somptueusement entomuré affin de y pouvoir loger et recueillir les pauvres de jh ccrist[2] », est, à l'époque, « un vaste édifice à un étage surmonté d'un grenier, s'étendant de l'est à l'ouest, éclairé latéralement par neuf fenêtres ceintrées, et devant avoir environ quatre vingts mètres de longueur et vingt quatre mètres de largeur. » Il peut recevoir plus de deux cents malades, hommes ou femmes, et les étrangers y sont nombreux, en particulier les soldats éclopés, retour des guerres d'Italie, qui y séjournent volontiers. Il comprend, outre le bâtiment principal où sont les services hospitaliers, une chapelle à son extrémité occidentale, et, à l'autre extrémité, la cuisine, la lingerie et les dépendances, avec la pharmacie. Il

1. M. Jean Plattard s'est élevé contre cette interprétation du Dr Drivon, dans un article de la *Revue des Études Rabelaisiennes*, t. V, 1907.

2. Archives de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Donation par Jean de la Roche de l'hôpital de Saint-Georges à l'Hôtel-Dieu. Copie sur parchemin du XVIe siècle.

existe un autre bâtiment distinct, où sont soignés les femmes enceintes, les nourrices et les enfants adoptifs.

La Police de l'Aulmosne de Lyon, ouvrage imprimé chez Sébastien Gryphius en 1539 — c'est-à-dire presque à l'époque exacte où Rabelais exerce ses fonctions — nous en donne une description détaillée, dans le style naïf et savoureux de l'époque :

« Pour les pauvres malades, il y a aussi en ladicte ville de Lyon le grand Hostel-Dieu duquel les conseillers et eschevins de ladicte ville sont Recteurs et Administrateurs par Bulle apostolique auquel ils commettent officiers et serviteurs à gaiges pour servir et faire les affaires d'icelluy assavoir ung prestre, ung medecin, ung cyrurgien, ung apothicaire; ung procureur ou receveur, ung clerc ou contreroleur, ung pourvoyancier ou maistre d'hostel; deux serviteurs pour porter ou aller querir les malades où ils sont, les nourisses des petits enfants trouvez et exposez, ung boulanger, ung portier...

» Et pour servir les malades audict Hostel-Dieu il y a dix huict ou vingt religieuses tant repenties que aultres, qui sont la dedens rendues pour l'honneur de Dieu et pour servir les pauvres, et sont receues par lesdictz conseillers, lesquelles sont nourries et habillées aus depens dudict hostel dieu, d'où il y en a une qu'on nomme la mere qui est la maitresse desus les autres et a laquelle toutes les autres obéissent. »

et le chroniqueur d'ajouter :

« Pour leurs gaiges et loyers elles ont la grace de Dieu et auront le Paradis à la fin. »

De tous temps les administrations hospitalières ne se sont guère montrées prodigues envers leur personnel, si ce n'est de bonnes paroles ! Nous voyons celle de Lyon aussi avare de ses deniers. Ces « repenties » en effet, ne sont pas de véritables religieuses, mais bien d'anciennes filles galantes qui sont entrées au service de l'hôpital pour « y cacher leur honte et s'y consacrer aux mortifications », et jamais l'administration ne consentit à laisser amputer l'autorité absolue qu'elle avait sur elles au profit des Echevins ou des Ecclésiastiques, quels qu'ils fussent.

Quant à l'aumônier, André Carteron, il peut paraître naturel que l'on accepte son offre d'exercer gratuitement son minis-

tère; mais on ne peut s'empêcher de trouver bien modique la somme allouée à maître Simon, qui exerçait encore à l'époque de la nomination de Rabelais; en effet, « les recteurs reconnaissant la nécessité d'avoir un apothicaire sédentaire pour préparer les médicaments, surtout dans les cas urgents, auraient en 1528, nommé apothicaire résidant à l'hôpital, Simon de Beaulieu, aux gages annuels de dix livres et la nourriture. »

Le barbier-chirurgien, Benoit de Clusel, est plus favorisé: ses gages ne dépassent cependant pas la somme annuelle de quarante livres pour son service à l'Hôtel-Dieu, et dix livres pour celui de l'*Aulmosne*, encore qu'il dût prendre l'engagement de « servir de son mestier de cirurgien les mallades journellement de l'hospital du Pont du Rhosne... venir et fréquenter lesdits paouvres et les panser de ce qui concernera son métier et y faire son bon devoir ». Il convient de remarquer que, si l'on payait peu, on exigeait beaucoup de ces humbles praticiens, et le barbier ne se bornait certes pas à tondre et raser les malades, ni même à confectionner tous leurs pansements; il devait souvent exécuter de véritables opérations, avec ou sans le secours du médecin, et les amputations de bras et de jambes, si fréquentes à l'époque, étaient de son ressort.

Le médecin enfin, duquel il est entendu qu'il devait « exercer son office envers les pauvres plus par charité que pour l'appointement qu'il recevait des recteurs », ne touche pas davantage, au contraire, et il n'est pas nourri. On lui alloue habituellement trente livres tournois, et, lorsque sa science est peu commune, quarante livres[1], comme il échut à notre tourangeau : « payé au médecin du présent hospital pour ses gaiges de troys mois assavoir novembre, décembre et janvier dernier passez à raison de quarante livres par an dix livres[2]... Gaiges du médecin nouveau au lieu Me Pierre Roland lequel se nomme Me François Rabellet » (*sic*).

1. Quarante livres tournois n'équivalaient même pas à mille francs de notre monnaie d'avant guerre.
2. Comptes de l'Hôtel-Dieu de Lyon (Archives communales).

Voici maintenant la description de la salle commune, où notre Bachelier visitait les malades :

« Ledict Hostel-Dieu est grand et il y a une separation par le milieu avec grands piliers et treilliz dans lequel il y a six rancs de couches d'un bout à aultre, les chaslitz de noyer, le desus de tapisserie, tous nects blancz et bien accoutrez. D'un costé sont les hommes et de l'autre sont les femmes, qui se voyent tous sans qu'ilz frequentent les ungs parmy les aultres, et au milieu a une grande cheminée ou lesdictz pauvres se chauffent quand il fait froid les hommes de leur costé les femmes de l'autre.

« Et a lung des bouts dudict Hostel-Dieu a une chapelle que tous les malades peuvent voir de leur couche, ou le prestre dit chacun iour la messe.

« Et est a noter que quand il entre ung malade audict Hostel Dieu il est escript et enregistré nom et surnom, et le lieu d'ou il est et le iour qu'il y entre, et le faict on confesser par le prestre de ceans.

« Il y a audict Hostel-Dieu ung aultre corps et bastiment expressement édifié, separé de l'aultre, ou il a deux rans de couches ou l'on retire les pauvres femmes enceintes, et sont la dedans nourries iusques elles sont délivrées et relevées... »

Enfin notre médecin est assisté d'un apothicaire et d'un barbier :

« Il y a aussy dans ledict Hostel-Dieu une boutique dappothicaire bien meublée et fournie de drogues et medecines que les espiciers et appothicaires de la dicte ville de Lyon fournissent et entretiennent à leur despens pour lhonneur de Dieu, Charité et Aulmosne, et lesditz Conseillers y tiennent un appothicaire homme de bien aux gaiges dudict Hostel-Dieu, lequel veoit a toutes heures les pauvres malades avec ledict medecin duquel il reçoit les ordonnances.....

« Il y a aussi ung medecin et ung cirurgien scavans et experimentez qui vont deux fois le iour visiter lesdicts pauvres malades et penser leurs ulcères et leur ordonner ce quilz voyent que leur est necessaire et font très bien leur devoir pour les secourir. »

Dans cette grande salle, divisée en deux tout du long par un simple treillage, s'alignent de chaque côté une trentaine de lits. On couche dans chacun d'eux, suivant l'usage de l'époque, trois malades ensemble, parfois davantage; l'isolement des contagieux est assez illusoire, encore qu'un grand progrès ait été réalisé du fait de l'isolement de la maternité.

Cependant, si un individu suspect de lèpre est signalé, on le fait examiner soigneusement par le médecin et le barbier; et l'on n'hésite pas à appeler en consultation avec ceux-ci, un ou plusieurs médecins et chirurgiens de la ville, et même quelquefois un apothicaire si une épidémie se déclare.

Rabelais exerce son art consciencieusement, durant plus de deux années, mettant au service des malheureux la variété et la sûreté de ses connaissances. Il doit visiter deux fois chaque jour tous les malades et donner également ses soins éventuels au nombreux personnel qu'il a sous ses ordres. Celui-ci comprend, en plus des « filles repenties » qui donnent gratuitement leurs soins aux malades, une quinzaine de personnes « officiers, serviteurs et servantes ».

Tout semble d'ailleurs parfaitement ordonné dans cette communauté où la discipline est sévère, et si quelque élément de désordre tente de s'y introduire, on fait « aulser les murs de l'Hôtel-Dieu du costé du Rhosne pour ce que les gens et mesmement certains vagabonds passent sur ledit mur et vont du costé des filles repenties »; on y défend à tous les employés, et même aux prêtres, d'aller de leur propre volonté dans les salles où celles-ci veillent après le souper. Cependant, du temps de Rabelais, le souvenir n'est pas encore perdu d'un scandale qui éclata une quinzaine d'années auparavant, au sujet de « Claude de Damas, fille repentie, servant au grand hospital du Pont du Rhosne, laquelle maistre Pierre Carnificis, prebstre, qui avoit esté cordelier, servant et preschant audit hospital, son père spirituel, avoit subornée, cogneue et engroissée et laquelle fut baillée par auctorité de justice en garde... »

Il est vraisemblable que le nouveau médecin donna entière satisfaction aux malades et aux conseillers, car nous verrons ceux-ci tolérer une première fois son absence durant plus de trois mois, sans lui rien retenir de son traitement, et hésiter longtemps à le remplacer après son deuxième départ[1]. En tout

1. On ne peut guère en dire autant de ses successeurs. Maître Pierre du Castel, qui lui succéda en 1532, fut renvoyé quelques mois après.

Charles Démarais qui fut nommé plus tard, ne demeura lui-même que peu de temps au service de l'hôpital.

cas, durant les vingt-sept mois qu'il exerça ses fonctions, les statistiques qu'a pu établir le Dr Drivon nous montrent que la mortalité, si grande à l'époque, diminua cependant de deux à trois pour cent.

Malgré que nous n'ayons pas de pièces authentiques nous renseignant sur la façon dont il accomplissait son ministère, les conseils et les remarques que renferme, à ce sujet, son *Ancien Prologue du Quart Livre*, nous aident à nous le représenter auprès de ses malades. Il se conforme, en effet, aux prescriptions d'Hippocrate :

« Il ha commandé rien n'estre au medecin — voire jusqu'à particuliser es ongles — qui puisse offenser le patient; tout ce qu'est au medecin, gestes, visage, vestements, paroles, regards, touchement, complaire et delecter le malade. Ainsi faire en mon endroict et à mon lourdois je me poine et efforce envers ceulx que je prend en cure..... Plus y ha : sus un passage du sixiesme des Epidemies dudit pere Hippocrates, nous disputants, à sçavoir, non si la face du medecin chagrin, tetrique, rebarbatif, malplaisant, malcontent, contriste le malade; et du medecin la face joyeuse, sereine, plaisante, riante, ouverte, esjouist le malade; cela est tout esprouvé et certain; mais que telles contristations et esjouissements proviennent par apprehension du malade contemplant ces qualités, ou par transfusion des esprits sereins ou tenebreux, joyeux ou tristes du medecin ou malade, comme est l'advis des platoniques et averroïstes. »

Aussi écrira-t-il pour la distraction de « plusieurs gents langoureux, malades, ou autrement faschés et désolés » qui ont, par la lecture de ses œuvres, « trompé leurs ennuis, temps joyeusement passé, et receu alaigresse et consolation nouvelle. » Je ne prétends à d'autre louange, nous dit-il, que le plaisir de « donner ce peu de soulagement que povois ès affligés et malades absents : ce que voluntiers, quand besoing est, je fais ès présents qui soi aident de mon art et service. »

Il met les ressources de la médecine officielle au service des malades, mais il ne manque pas d'y ajouter sa thérapeutique personnelle, fruit de son optimisme naturel. Il sait en effet, lui mieux que tout autre, l'influence si profonde du moral sur le physique[1]; il sait la puissance d'une parole de

1. Rabelais guérit ainsi son ami, Hubert Sussannée, de l'aveu même de celui-ci.

consolation, d'un encouragement affectueux; il sait surtout la valeur thérapeutique bienfaisante de ce « rire qui est le propre de l'homme. »

Les anciens, Aristote en particulier, avaient déjà exposé cette remarque, et insisté sur le processus physiologique du rire, et l'on dissertait volontiers de ce sujet à l'Ecole de Médecine de Montpellier. La philosophie médicale et l'enseignement y étaient franchement tournés vers l'optimisme, et l'on n'admirait rien tant que l'excellence de cette nature qui a mis dans chaque pays, auprès des divers màux, le remède propre à chacun — et aussi l'admirable ordonnance du corps humain, de ce *microcosme* qui reproduit si ingénieusement toute la diversité et l'harmonie du *macrocosme*, du grand monde. Laurent Joubert, un des meilleurs élèves de Rondelet, qui deviendra lui-même chancelier et juge de l'Université, et médecin du Roi, ne dédaignera pas d'écrire plusieurs traités sur un tel sujet, et d'étudier « la cause morale du Ris » et « son essence, ses causes et ses merveilheus effeis... »

Rabelais, lui aussi, s'en est expliqué doctement dans son *Epitre au cardinal de Châtillon* :

« Quelque fois je leur expose par long discours, comment Hippocrates en plusieurs lieux, mesmement on sixiesme livre des épidémies, descripvant l'institution du medecin son disciple; Soranus Ephésien, Oribasius, Cl. Galen, Hali Abbas, aultres auteurs conséquents pareillement, l'ont composé en gestes, maintien, regard, touchement, contenance, grace, honesteté, netteté de face, vestements, barbe, cheveulx, mains, bouche, voire jusques à particulariser les ongles, comme s'il deust jouer le rôle de quelque amoureux ou poursuiyant en quelque insigne comœdie, ou descendre en camp clos pour combattre quelque puissant ennemi. De faict la practique de medecine bien proprement est par Hippocrates comparée à un combat, et farce jouée à trois personnages : le malade, le medecin, la maladie. Laquelle composition lisant quelque fois, m'est soubvenu d'une parole de Julia à Octavian Auguste son père. Un jour, elle s'estoit devant lui présentée en habits pompeux, dissolus, et lascifs, et lui avoit grandement desplu, quoi qu'il en sonnast mot. Au lendemain, elle changea de vestement et modestement se habilla, comme lors estoit la coustume des chastes dames romaines. Ainsi vestue se présenta devant lui. Il, qui le jour précédent n'avoit par paroles déclairé le desplaisir qu'il avoit eu la voyant en habits impudiques,

ne put céler le plaisir qu'il prenoit la voyant ainsi changée, et lui dit : « O combien cestui vestement plus est séant et louable en la fille de Auguste ! » Elle eut son excuse prompte, et lui respondit : « Hui me suis-je vestue pour les œils de mon père; hier je l'estois pour le gré de mon mari. »

Semblablement pourroit le medecin, ainsi desguisé en face et habits, mesmement revestu de riche et plaisante robe à quatre manches — comme jadis estoit l'estat, et estoit appelée Philonium, comme dict Petrus Alexandrinus — respondre à ceulx qui trouveroient la prosopopée estrange : « Ainsi me suis-je accoustré, non pour me gorgiaser et pomper: mais pour le gré du malade, lequel je visite, auquel seul je veulx entièrement complaire, en rien ne l'offenser ne fascher. »

Nous nous excusons d'une aussi longue citation, mais elle nous a semblé nécessaire pour bien montrer le caractère essentiel et original du médecin Rabelais[1]. Chez lui ce n'est pas seulement le savant praticien, c'est l'homme tout entier, c'est sa nature généreuse pitoyable aux souffrances des humbles, à leurs misères et à leurs défaillances, qui se penche sur le lit du malade, surtout lorsqu'il sait que son art, à lui seul, sera impuissant à le soulager.

Et souvent le merveilleux opère. Le malade, qui geignait sur sa couche de douleur, regarde, d'abord avec étonnement et peut-être aussi quelque inquiétude, ce visage barbu au gros nez strié de veinules, dont les yeux pétillants de malice et d'intelligente bonté l'illuminent tout entier; il écoute les paroles de consolation et d'encouragement, il se détend peu à peu, et lorsque, enfin, une plaisanterie sortira des lèvres de ce médecin étrange et joyeux, que le ciel gris de Lyon n'aurait pu

1. Il nous paraît intéressant de rapprocher de ce que nous disons de la thérapeutique de Rabelais, celle à peu près semblable, proposée à un de ses malades, vers la même époque, par un savant médecin de Toulouse — et que Montaigne nous rapporte au livre I de ses *Essais* :

» « Simon Thomas estoit un grand médecin de son temps. Il me souvient que » me rencontrant un jour chez un riche vieillard pulmonique et traitant avec » lui des moyens de la guarison, il luy dist que c'en estoit l'un, de me donner » occasion de me plaire en sa compagnie, et que, fichant ses yeux sur la frescheur » de mon visage et sa pensée sur cette allégresse et vigueur qui regorgeoit de » mon adolescence, et remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy » j'estoy, son habitude s'en pourroit amender. »

Et notre philosophe d'ajouter malicieusement : « Mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi. »

enfanter, c'est comme un baume qui descend vers le malheureux et adoucit sa souffrance. Si un homme aussi savant rit avec lui, c'est donc qu'il n'est pas perdu, c'est donc qu'il guérira. Peu lui importe alors sa douleur — les gueux, d'ailleurs, savent souffrir en silence — et puis cette souffrance même est déjà plus lointaine, elle se fait moins poignante, elle disparaît même quelques instants, tandis que le pauvre diable suit d'un œil reconnaissant la robe noire de celui qui s'éloigne de son lit, pour porter un peu plus loin le réconfort de sa science de médecin, et de son cœur d'homme.

CHAPITRE IV

RABELAIS MEDECIN DE JEAN ET GUILLAUME DU BELLAY

LES SÉJOURS EN ITALIE
LA PASSION DE LA BOTANIQUE

Le 17 janvier 1534, Rabelais quitte le grand hôpital après avoir touché ses *gaiges*, laissant vraisemblablement ses malades aux soins d'un de ses confrères.

C'est que Jean du Bellay est passé par Lyon, se rendant à Rome, sur l'ordre de François Ier, pour tâcher d'obtenir du pape Clément VII la suspension de l'excommunication prononcée contre Henri VIII d'Angleterre. L'évêque de Paris a besoin d'un médecin dans sa suite; il souffre d'ailleurs lui-même d'une sciatique tenace, et redoute les fatigues du voyage. Il connaît notre Chinonais qui a fréquenté chez lui, à Narbonne, et qu'il a rencontré à nouveau au printemps de 1533, à Lyon, lors du séjour du roi dans cette ville; il sait sa réputation médicale et il aime son caractère enjoué, aussi lui propose-t-il de l'emmener avec lui.

Comment résister à une offre aussi tentante et aussi imprévue? Connaître enfin cette terre d'Italie où s'ordonna la civilisation latine; y découvrir les trésors d'une nature ardente qui s'épanouit sous un ciel lumineux; y prendre contact avec ce sol où vécurent les Grands Anciens dont les leçons sont immortelles, et qu'illustrent encore maintenant les Aldrovandi, les Mundino, les Alciat, les Lascaris !

Rabelais accepte d'enthousiasme et suit son protecteur, se souciant peu de perdre sa situation, devant la possibilité qui

lui est offerte d'élargir le champ de ses connaissances au cours d'un tel voyage — de ce voyage en Italie, qui constitue alors le complément indispensable des études de tous les lettrés, et que chacun de ceux-ci accomplissait comme un rite — de ce voyage que Montaigne, lui aussi, n'hésitera pas à entreprendre et à recommander, « non seulement pour en rapporter, à la mode de notre noblesse française, combien de pas a la Santa Rotonda ou la richesse des calessons de la signora Livia, mais pour se frotter et limer la cervelle contre celle d'autrui[1]. »

Suivre Rabelais au milieu de ses occupations à Rome sortirait tout à fait du cadre que nous avons tracé à cette étude. Disons seulement qu'il profita de son séjour en Italie pour occuper en partie les loisirs que lui laissait son service auprès de Jean du Bellay, à parfaire ses connaissances dans les sciences naturelles. Il semble toutefois qu'il ne retira pas de ce premier voyage tout le profit qu'il avait pu en escompter à cet endroit, probablement parce que l'itinéraire suivi par nos voyageurs ne lui permit point de visiter les fameux jardins botaniques de Toscane, de Pise ni de Lucques. Il ne mentionne guère, en effet, comme végétal qui lui fût inconnu, que le *platane*, récemment importé d'Asie Mineure, dont le feuillage et le port superbe font son admiration, et qui fut acclimaté plus tard en France par un médecin de ses contemporains, grand voyageur de par le monde : Pierre Belon. Il dut cependant visiter, à son retour, les jardins du duc de Florence, où l'on s'essayait à cultiver les plantes d'Orient, et aussi la ménagerie du riche banquier Philippe Strozzi, qui avait un établissement à Lyon. Celle-ci renfermait, parmi une multitude d'animaux exotiques, des tigres, inconnus encore en Europe, ces fameuses *africanes* qu'il nous décrit avec sa truculence et sa vivacité habituelles :

« Vrayement vous me reduisez en memoire ce que je vis et ouy en Florence, il y a environ vingt ans. Nous estions bien bonne compaignie de gens studieux, amateurs de peregrinité, et convoiteux de

1. *Les Essais*, livre I, chap. XXVI.

visiter les gens doctes, antiquités et singularités d'Italie. Et lors curieusement contemplions l'assiette et beauté de Florence, la structure du dome, la sumptuosité des temples et palais magnifiques. Et entrions en contention qui plus aptement les extolleroit par louanges condignes : quand un moine d'Amiens, nommé Bernard Lardon, comme tout fasché et monopolé, nous dist : Je ne sçay que diantre vous trouvez icy tant à louer. J'ay aussi bien contemplé comme vous, et ne suis aveugle plus que vous. Et puis : qu'est-ce? Ce sont belles maisons. C'est tout... quel plaisir avez prins voyans les lions et africanes — ainsi nommiez-vous, ce me semble, ce qu'ilz appellent tygres — près le beffroy, pareillement voyans les porcs espicz et austruches on palais du seigneur Philippe Strossi. Par ma foy, nos fieulx, j'aimerois mieulx voir un bon et gras oison en broche. Ces porphyres, ces marbres sont beaux. Je n'en dis poinct de mal, mais les darioles d'Amiens sont meilleures à mon goust[1]. »

En mai 1534 il est de retour à Lyon et reprend son service à l'hôpital, après une absence de trois mois et demi. Il est certain que son escapade fut jugée plus ou moins sévèrement par le Conseil de l'hôpital, que le Dr Mollet qualifie, peut-être un peu durement, de « réunion plébéienne incapable d'apprécier la valeur d'un homme tel que Rabelais ». Cependant on ne lui en tient pas rigueur, puisqu'il touche le 1er août ses appointements pour six mois et demi — et qu'on arrondit même la somme à vingt-cinq livres tournois — et il continue d'exercer ses fonctions normalement.

A ce moment Rabelais voit s'étendre le cercle de ses relations. Le poste de médecin du Grand Hôpital, s'il n'est guère rémunérateur, constitue cependant une situation honorifique fort enviée, et lui vaut de la considération; en outre, l'intérêt que lui porte Champier n'est probablement pas étranger à cet élargissement de ses relations; il l'aide à le faire admettre dans le monde fermé qu'a toujours constitué la société lyonnaise.

Il a écrit, il y a quelques mois, sa fameuse lettre à Erasme, auquel il procure un manuscrit grec que celui-ci recherchait en vain; il se lie avec Salmon Macrin, aimable poète qui lui

1. *Quart Livre*, chap. XI.

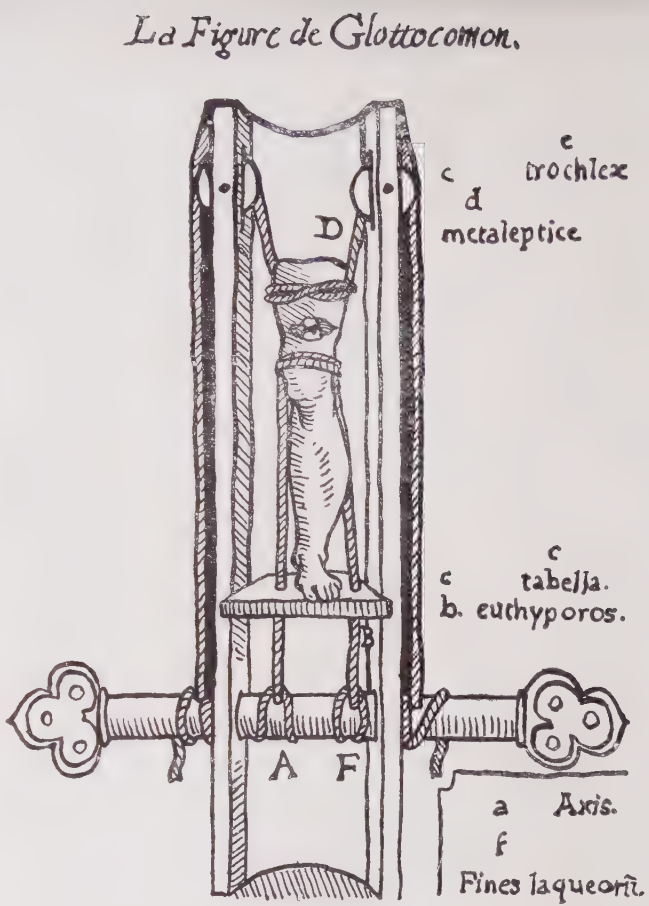
consacrera une Ode élogieuse, avec Antoine du Saix qui est « de ses amis », avec Hubert Sussannée, dont le caractère est plus difficile et avec lequel il se brouillera, pour renouer plus tard avec lui, lors de son deuxième séjour à Montpellier. Il rencontre aussi Etienne Dolet qui est correcteur chez Gryphe, comme lui-même, et la grande rue Mercière retentit souvent de ses pas. C'est là sa promenade de prédilection, car, dans le voisinage, s'ouvrent les boutiques des nombreux libraires : Grieff, le Prince, Parmentier, Claude Nourry, François Juste, chez lesquels il a tout loisir pour bouquiner ou se livrer à ses travaux d'érudition.

Il entretient aussi des relations scientifiques, et souvent amicales, avec ses collègues lyonnais, en particulier avec Charles des Marais, « médecin insigne » et savant naturaliste, dont il nous vante dans son *Quart Livre* la fameuse collection zoologique ; avec Pierre Tolet, son ancien condisciple à Montpellier, qui traduit et commente Paul d'Egine ; avec Jean Canappe enfin, médecin de valeur qui traduisait alors des livres de Galien relatifs à la chirurgie. Il est possible que Rabelais ait collaboré avec ce dernier à la rédaction de cet ouvrage, paru chez Fr. Juste en 1537 et chez Pierre de Sainte-Lucie, sous le pseudonyme de *Philiatros*. En effet, plusieurs passages de ce livre, où Jean Canappe dissimule son nom[1] dans un *huitain du translateur* ainsi composé :

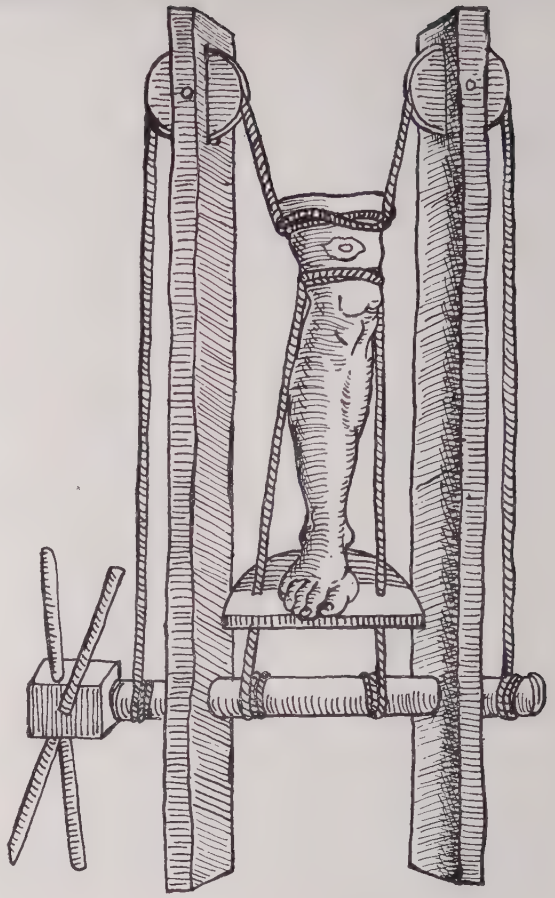
J 'ay prins playsir confict en doulx labeur,
C hirurgiens, vous rendre ces cinq livres.
A u paravant ung insigne docteur
N ous avoit faict du tiers francz et delivrez.
A u fruict commun plus que privé prouffit
P oursuivy j'ay ma premiere entreprise.
P erseverez, à tout le temps souffit :
E n attendant aultre chose promise.

reflètent cependant de façon saisissante la manière et le style du grand tourangeau, jusqu'à nous presque imposer la croyance

1. Voir la note de M. Jean Plattard dans la *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, tome IV, 1906.



LE GLOTTOCOMON
figuré par l'invention de Me François Rabelais



LE GLOSSOCOMION
reproduit dans ses OEuvres, par Ambroise Paré

qu'ils sont bien de sa plume[1]. Peut-être, là encore, Rabelais fit-il œuvre de collaborateur anonyme, tout au moins dans la *translation* du IIIe livre, traitant *de la Méthode Thérapeutique à Hiéron*, et que Philiatros déclare lui-même ne pas être son œuvre, mais bien celle d'« ung insigne docteur[2]. »

En tout cas, c'est à la fin d'un exemplaire de cet ouvrage, paru en 1537, que figurent pour la première fois deux appareils de chirurgie : le *Glottocomon* et le *Syringotome*, sur la description desquels nous reviendrons plus tard, et dont le premier est nommément attribué à *l'invention de Me Francoys Rabelais docteur en médecine.*

Vers la fin de cette même année 1534, paraît le deuxième chef-d'œuvre de Rabelais : le *Gargantua*. Ses ouvrages scientifiques et son service à l'hôpital ne l'ont pas empêché de continuer à écrire ses « folastries », pour sa récréation personnelle et le « bon soin et esbaudissement des malades », et c'est vraisemblablement à l'automne que, encouragé par le succès énorme de son premier roman, il livre aux presses : *La vie très horrificque du Grand Gargantua père de Pantagruel.*

Brusquement, le 13 février 1535, Rabelais abandonne de nouveau son poste à l'hôpital de Lyon, après avoir touché ce qui lui était dû de son traitement.

Cette fois nous ne savons pas la raison exacte d'un départ aussi soudain, et nous en sommes réduits à des conjectures. S'agissait-il d'un scandale, analogue à celui dont nous avons parlé, et la naissance, demeurée mystérieuse, du petit Théo-

1. On trouvera notamment un de ces passages à la page 25 du livre de M. Heulhard consacré à *Rabelais Chirurgien.*

2. Nous n'ignorons pas que M. Heulhard a prétendu démontrer dans son *Rabelais Chirurgien*, que celui-ci n'était pas cet « insigne docteur », mais nous ne sommes pas entièrement convaincu. Rabelais, qui, simple moine, traduisait Hérodote dans sa cellule du Puy Saint-Martin, et qui faisait sa lecture habituelle des naturalistes et des médecins de l'antiquité, avait fort bien pu s'occuper des livres de Galien à cette époque, ou bien un peu plus tard à Ligugé, ou même à Montpellier.

Ainsi s'expliquerait le *longlemps a* de Canappe concernant l'ancienneté de cette traduction, sur lequel M. Heulhard appuie son opinion ; ceci d'autant mieux que l'époque demeure incertaine où Jean Canappe écrivit ses *Commentaires* sur Guy de Chauliac, dans lesquels se trouve cette mention.

dule y fut-elle pour quelque chose ? Nous hésitons à le croire,

Rabelais, en effet, ne s'était jamais fait faute de s'élever contre le célibat imposé aux religieux, et voici ce qu'il écrivait quelques mois auparavant, dans son *Gargantua*, en donnant la règle de vie des habitants de Thélème :

« Item, parce que es convens des femmes n'entroient les hommes, sinon à l'emblée et clandestinement, fut decreté que ja ne seroient là les femmes, au cas que n'y fussent les hommes; ny les hommes, au cas que n'y fussent les femmes. »

Encore celles-ci, au lieu d'être comme dans les autres couvents, « borgnes, boiteuses, bossues, laides, defaictes... là ne seroient receu, sinon belles, bien formées et bien naturées... »

Aussi, alors que :

« ordinairement les religieux faisaient trois vœux, sçavoir est de chasteté, pauvreté, et obedience, fut constitué que là honorablement on peult estre marié, que chascun fust riche, et vesquist, en liberté. »

En outre, lorsqu'il écrit de « folastries », il ne mâche point ses mots pour inviter ses lecteurs à faire « souvent ensemble la beste à deux dos », et les femmes veuves à « franchement jouer du serre-cropière à tous enviz et tous loisirs[1] »; et il semble bien partager, malgré la demi-impuissance qu'on a voulu quelquefois lui prêter gratuitement, la pensée de Montaigne, qui nous dit quelque part : « Je trouve plus aysé de porter une cuirasse toute sa vie qu'un pucelage, et est le vœu de chasteté le plus umble de tous les vœux, comme étant le plus aspre... »

D'autre part, s'il est vrai que son fils naquit à Lyon, nous ne connaissons pas la date exacte de sa naissance; le juriste Jean de Boyssonné, qui lui consacra plusieurs poésies latines,

1. Nous ne citons que les expressions les plus... convenables !

est le seul à nous en parler, et c'est pour nous le montrer choyé des prélats, sans doute par allusion à Jean du Bellay et Georges d'Armagnac, tous deux amis de Rabelais.

« Hélas, l'enfant est mort jeune[1], mais c'est parce qu'il est chéri de Dieu qu'il a été rappelé aussi tôt par lui. Il est grand par son père, le savant, l'érudit, versé dans tous les arts qu'il convient que connaisse un homme bon, pieux et honnête. Lyon est sa patrie, et Rabelais est son père : qui ne connaît ni l'un ni l'autre, ignore deux très grandes choses de l'univers. »

Ce n'est vraisemblablement pas au sujet d'une naissance ayant provoqué un scandale tel qu'il eût obligé son auteur à quitter la ville, que de tels vers eussent été écrits.

Et puis, s'il est vrai que Rabelais n'a jamais cessé officiellement d'être religieux, il a cependant abandonné depuis longtemps son froc de moine bénédictin pour courir le monde ; l'indult du pape Paul III ne l'a pas encore lavé de son « apostasie » et réintégré dans les Ordres, aussi sa situation ecclésiastique, bien peu claire à cette époque, ne laisse-t-elle guère deviner en lui le religieux, sous les dehors et les façons de vivre qui sont presque ceux d'un véritable laïc.

Aussi faut-il plutôt penser que, si Rabelais quitte Lyon précipitamment, c'est pour se soustraire aux poursuites éventuelles de la Sorbonne.

Son départ se place, en effet, quelques mois après la fameuse affaire des *Placards*, qui fut le signal d'une répression atroce contre les luthériens et tous ceux qui étaient plus ou moins suspectés d'hérésie. Or, les humanistes, en général, ne cachaient pas leurs sympathies pour l'Evangélisme, et nombre d'entre eux pouvaient se considérer comme compromis aux regards de la farouche *Faculté de Théologie*, à laquelle le roi venait d'accorder toute liberté pour faire poursuivre quiconque « sentait mal de la foi ».

Rabelais, en particulier, ne s'était pas fait faute d'attaquer les « Sorbonicoles, Sorbonagres, et autres suppôts, ca-

1. Le petit Théodule mourut à l'âge de deux ans.

gotz et matagotz » de la Faculté de Paris, et de les ridiculiser dans son *Gargantua*, paru depuis peu. Il y donnait ouvertement des gages aux *Prêcheurs Evangéliques*, dont il parlait avec respect, et n'hésitait pas à mettre ces exhortations dans la bouche du Géant s'adressant à des pèlerins :

« Allez vous en, pauvres gens, au nom de Dieu le créateur, lequel vous soit en guide perpétuelle, et dorénavant ne soyez faciles à ces otieux et inutilles voyages. Entretenez vos familles, travaillez, chascun en sa vocation, instruez voz enfants, et vivez comme vous enseigne le bon apostre sainct Paoul. »

Certains passages en sont d'une virulence peu commune, tel celui-ci contre les Sorbonicoles :

« Traistres malheureux, vous ne valez rien; la terre ne porte gens plus meschans que vous estes; je le sçay bien; ne clochez pas devant les boyteux; j'ai exercé la meschanceté avecques vous. Par la ratte Dieu ! Je advertiray le Roy des énormes abus qui sont forgez ceans et par voz mains et menéez et que je soye ladre s'il ne vous fait tous vifz brusler comme bougres, traistres, héréticques et séducteurs, ennemys de Dieu et de vertus[1]. »

Enfin, il admet dans l'Abbaye de Thélème, aux côtés des nobles chevaliers, ces « gens reductz à la créance Evangélique [qui] sont persecutez » :

« Cy entrez, vous, qui le sainct Evangile,
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde.
Ceans aurez un refuge et bastille
Contre l'hostile erreur, qui tant postille
Par son faulx stile empoizonner le monde.
Entrez, qu'on fonde ici la foy profonde,
Puis qu'on confonde et par voix et par rolle
Les ennemys de la saincte parolle. »

Il devait donc se sentir visé au milieu de cette vague de répression, et, comme ses opinions et sa sympathie pour la Religion nouvelle n'allaient cependant que « jusques au feu [et] exclusivement », il dut juger prudent de ne pas attendre

1. *Gargantua*, chap. XX

plus longtemps, pour se constituer une retraite sûre où laisser passer l'orage qui crevait.

On l'a accusé, en cette circonstance, d'avoir failli à son devoir de médecin, et d'avoir abandonné les malades dont il avait charge, sans même prévenir l'administration de son départ, et sans s'inquiéter de leur sort.

Nous nous devons de laver notre grand confrère de cette accusation.

En effet, s'il est exact que le conseil des Recteurs attendit longtemps son retour éventuel, et suspendit durant près d'un mois sa décision à son endroit, il n'en a pas moins été établi par M. Abel Lefranc, que, dès le lendemain de son départ, trois de ses confrères lyonnais : Charles des Marais, Pierre du Castel et Jean Canappe, font acte de candidat et briguent sa succession. Si donc ces trois médecins, et tout particulièrement maître Canappe, avec lesquels Rabelais entretenait des relations amicales, s'offrent aussitôt à le remplacer, c'est que, vraisemblablement, celui-ci les a mis au courant de son intention d'abandonner son service définitivement.

En effet, lors d'une première absence, qui avait duré plus de trois mois, nous ne sachons pas que personne ait prétendu à sa succession. Rabelais n'a donc pu, ni peut-être même voulu, rendre son départ officiel, pour mieux ménager l'inviolabilité de la retraite où les événements le contraignent à chercher un refuge : mais il a eu soin, avant de s'enfuir, d'assurer la continuation des soins qui leur étaient nécessaires à ses malades, en informant ses collègues de son intention d'abandonner l'hôpital.

Par ailleurs, deux ordres de faits montrent bien quelle était l'estime en laquelle était tenu maître François par tous, et par l'administration elle-même ; et tout d'abord, la longue hésitation de celle-ci à lui nommer un successeur.

Ce n'est que neuf jours après son départ, et parce que l'on est sans nouvelles directes de lui, que les recteurs délibèrent sur les titres des trois candidats qui se sont présentés ; puis le bruit court qu'il est à Grenoble ; on espère alors en son retour et l'on renvoie à plus tard la décision. C'est seule-

ment le 5 mars suivant que le Conseil, en l'absence de toute nouvelle sûre à son endroit, et alors que décidément il est avéré qu'il ne reviendra plus, se résout à le remplacer.

Voici le texte qui figure à ce sujet sur le registre des délibérations[1] :

« Le dimenche quatorziesme fevrier mil cinq cens trente quatre[2] en l'Ostel Dieu, après disner... Maistre Charles, medecin, a faict requeste pour avoir la charge de medecin dud. hospital au lieu de maistre Rabelaise (*sic*) qui s'est absenté. Maistre Pierre du Castel a fait faire semblable requeste. Maistre Canape a fait semblable requeste pour luy...

« Le mardy vingtroiziesme fevrier mil cinq cens trente quatre, en l'ostel commun apres disner...

«... Les dicts conseillers ont mis en termes de pourveoir d'un medicin à l'Ospital du Pont du Rosne au lieu de maistre Rabellays (*sic*) qui s'est absenté et a habandonné ledict hospital sans advis ne prendre congié; aussi les requestes faictes tant de la part de maistre Charles que de maistre Canape et maistre du Chastel. Et car les ungs estoient d'opinion d'y pourveoir et de procéder à eslire l'un ou l'autre, les autres que l'on devoit attendre jusques après Pasques si ledict Rabellays viendroit ou non.

« Est survenu ledict sire Humbert Gimbre, conseiller, auquel a esté demandé son opinion sur ce que dessus, lequel a dit et opiné comme s'ensuit.

« Ledit Gimbre a opiné et dit qu'on y doit pourveoir, et qu'il y a heu assés temps pour y avoir pensé. Et combien, au commancement, pour les requestes qu'on luy avoit faictes, son intencion estoit de eslire et nommer ledict maistre Charles, neantmoingz pour ce que, depuis, Mons[r] de Montrotier, qui donne chacun an audict hospital trois cens livres tournois et plus faict requeste et grand instance pour ledit maistre Du Castel, attendu aussi que le moindre des deux est assés suffisant, il donne sa voix et eslit ledict maistre Du Castel.

« Ledict Pierre Durant a dit que l'on doit supercéder d'y pourvoir jusques après Pasques, car il a entendu que ledit Rabelaise est à Grenoble et pourra revenir.

« Ledit de la Porte, idem, et qu'il n'est requis y pourveoir si promptement sans y bien penser... »

Et enfin :

« Le vendredy cinquiesme mars mil cinq cens trente quatre en

1. Registre des Délibérations Consulaires de la ville de Lyon (Années 1534-1536) — Archives de la ville de Lyon.
2. 1535, nouveau style.

l'ostel commun... Lesditz seigneurs ont procedé a eslire ung medicin pour le service du grand Hospital du pont du Rosne au lieu de maistre François Rabelaise, medicin, qui s'est absenté de la ville et dudict hospital sans congé prendre pour la deuxiesme fois. Et ont tous d'une voix esleu maistre Pierre Du Castel, docteur medicin, aux gaiges toutesfoiz de trente livres tournois, à laquelle somme de XXX l. ilz ont admoderé les gaiges anciens, qui estoient de quarante livres tournois... »

Remarquons en second lieu, que les gages du nouveau médecin sont ramenés à trente livres, au lieu de quarante (malgré déjà la modicité de cette somme) ; c'est cette deuxième observation qui, jointe à la précédente, nous permet d'affirmer que l'on tenait Rabelais pour un excellent médecin, et nous comprenons le regret que malades et supérieurs durent éprouver de son départ.

On ne sait d'ailleurs rien de précis sur le lieu de sa retraite ; M. Léon Daudet suggère, avec d'autres, qu'il se réfugia à Grenoble, chez le président du Vachon dont la demeure était inviolable ; d'autres indiquent Angers, sans preuves suffisantes ; et M. Jean Plattard semble opiner plutôt pour le Chinonais, où la mort de son père, l'avocat Antoine Rabelais, décédé au mois de janvier précédent, aurait pu l'appeler[1], ou bien pour le Poitou, dans le but de se rapprocher de son ancien protecteur, l'évêque de Maillezais.

Nous ne sommes pas plus exactement fixés sur ce point que sur les causes réelles de son départ, de même que sur plusieurs autres circonstances de sa vie agitée. Quoi qu'il en soit, le 15 juillet de cette même année 1535, Rabelais est de nouveau à Lyon, en même temps que son ami Guillaume Pellicier[2], évêque de Maguelonne, celui-là même qui lui écrira plus tard pour lui demander son avis, au sujet de la légitimité

1. Il convient d'observer que Rabelais ayant prononcé comme Cordelier des vœux perpétuels de pauvreté, était *mort civilement* et n'avait rien à voir à la succession de son père, à moins qu'il eût été relevé de ses vœux du fait de son passage chez les Bénédictins en 1523. De toute façon, son nom ne figure pas à côté de celui de ses frères, sur l'acte de succession d'Antoine Rabelais.

2. C'est ce même prélat qui aurait peut-être invité Rabelais à se rendre aux îles d'Hyères et de Lérins, dont il était *abbé*, pour y étudier à son aise la flore méditerranéenne.

d'une naissance survenue moins de six mois après le mariage du président de Milan : Philippus Saccus.

La question, à une époque où l'on discutait gravement de la longueur de la gestation, et où Ambroise Paré écrira : « tous animaux ont certain temps limité de charger et porter leurs petits, mais l'homme seul n'a aucun temps ni terme précix, ains vient au monde en tout temps[1] ... » la question, disons-nous, ne manquait pas de saveur.

Mais ici elle devient particulièrement délicate à résoudre, car le père présumé, qui tenait bien tous ses comptes avec sa femme, a noté soigneusement qu'il « se assembla la première foys avecque elle ... le XXV d'octobre, a quatre heures de nuit, avant la pleine lune » ! Or, la naissance de la « picta piche » avait eu lieu, « a la barbe del sĩgnor presidente », dans des conditions qui paraissaient tout à fait normales, le 13 avril suivant, et les docteurs de Bologne et de Venise les plus fameux avaient été déjà consultés, et « se travaillaient » pour savoir si cet enfant de cinq mois et demi était légitime et « vital ». Ceux-ci hésitaient à se prononcer, et d'autant plus que les avis des Anciens sur une aussi grave question sont partagés, et que les passages d'Hippocrate qui lui sont consacrés, dans le *Livre du Semestre*, manquent dans leurs livres ou ont été altérés dans les manuscrits !

C'est donc bien le moment de s'adresser au docte Rabelais, et de savoir s'il souscrit aux conclusions de certains de ses confrères, les docteurs de Venise ayant enfin prudemment décidé que, si l'on adopte la façon des Hébreux, des Chaldéens et des Arabes, de compter les mois par lunes, on en trouvera sept pour l'enfant qui sera alors déclaré légitime !

Malheureusement nous n'avons pas la réponse de Rabelais ; peut-être la Fortune capricieuse réserve-t-elle à quelque chercheur heureux de retrouver la lettre où maître François a donné son avis sur une question aussi épineuse ! Le père spirituel de Gargantua, lequel « fut unze mois porté au ventre

1. A. Paré. XXIV[e] Livre. De la Génération.

de sa mère », qui cite pêle-mêle l'autorité de Pline, Hippocrate, Homère, Aulu-Gelle... « et mille aultres fols : le nombre desquelz a esté par les légistes accreu », au sujet des enfantements de durée anormale, témoigna sans doute de quelque indulgence en faveur de la femme du président, considérant que tous ces « anciens Pantagruelistes ont... déclaré non seulement possible, mais aussi légitime, l'enfant né de femme l'unziesme moys après la mort de son mary[1] » !

Jean du Bellay, qui vient de recevoir le chapeau de cardinal, se rend de nouveau à Rome, chargé d'une nouvelle mission politique; il s'arrête en passant à Lyon et emmène pour la seconde fois Rabelais avec lui. Ce deuxième séjour en terre italienne devait être beaucoup plus long que le premier; il ne dura pas moins de huit mois pendant lesquels Rabelais eut enfin, au milieu de divers travaux, tout le loisir de satisfaire sa passion pour la botanique.

*
**

Déjà, lors de son premier séjour à Rome, il avait parcouru la ville et ses environs, admirant au passage les monuments, les tombeaux et les vestiges de la Rome antique. Il était allé assister aux fouilles que l'on y pratiquait, dans l'espoir de mettre à jour des statues, des colonnes, des marbres plus ou moins bien conservés. Au milieu de l'enthousiasme suscité par les premières découvertes de la Renaissance, nombreux étaient ceux qui s'adonnaient au culte des « antiquailles »; Jean du Bellay lui-même avait participé à ces fouilles, mais le sol de la *vigne* qu'il avait acheté dans ce but, aux alentours de Rome, ne s'avéra pas riche en sculptures ni en vestiges anciens. Maître François devait souvent se rendre sur les lieux, pendant ses heures de loisir, et si les recherches demeurèrent infructueuses, du moins durent-elles lui offrir l'occasion d'herboriser à loisir dans la campagne romaine.

Il n'apparaît guère, dans ses œuvres, que Rabelais ait été

1. *Gargantua*, chap. III.

très sensible aux beautés de la peinture et de la sculpture, par contre il a montré souvent de la prédilection pour la musique, et surtout pour l'architecture. Il admire la majestueuse ordonnance des monuments de la Rome latine; il en parle avec érudition, et, souvent, les termes techniques les plus adéquats se pressent sous sa plume, dans les descriptions qu'il en donne; il examine d'ailleurs soigneusement les détails, ici, d'un arc de triomphe, là d'un sépulcre, après en avoir embrassé l'ensemble d'un œil averti. Il avait même songé, en 1534, à donner toute une *Topographie de la Rome ancienne*, et travaillé en ce sens avec Nicolas Leroy et Claude Chapuis, ce dernier bibliothécaire de François Ier.

Cette fois, il se consacre plus spécialement à la botanique, et ses recherches sont fructueuses. Il découvre pas mal de végétaux inconnus, et ses lettres à Geoffroy d'Estissac le montrent préoccupé de plantes potagères ou d'agrément, que l'on pourrait fort bien acclimater en France. Il n'oublie pas, en effet, que son premier protecteur partageait avec lui l'amour des herborisations; aussi lui envoie-t-il toutes sortes de graines, qui lui permettront de parer ses jardins de l'Hermenault et de Ligugé des mêmes fleurs et légumes que ceux qui poussent dans les jardins du pape. Ce sont des semences de giroflées rares, d'œillets d'Alexandrie, de *violes matronales*, de *belveder*, qu'il expédie à l'évêque de Maillezais, en lui recommandant de bien veiller à les préserver du gel, et lui donnant tous conseils utiles pour que les semailles réussissent. Maître François joint aussi l'utile à l'agréable; ce sont alors des graines de plantes potagères, qui permettront au prélat de manger des melons, des cardes, des citrouilles et jusqu'à des salades de Naples. Celles-ci, toutefois, sont « trop ardentes et trop dures » pour son estomac, aussi notre médecin-botaniste n'en recommande-t-il pas la consommation fréquente à son protecteur. La valise diplomatique de Jean du Bellay, dans laquelle on glisse les paquets de graines, ne sera pas de trop pour protéger des envois aussi précieux contre les crochets des courriers de banque ! Elle ne peut malheureusement servir à transporter les arbres exotiques qui poussent sous le ciel chaud de l'Italie :

poivriers, jujubiers, aloès, caroubiers, etc., ni même quelques-uns des rayons de ce soleil ardent, qui illumine toute une nature généreuse, et dore aux flancs des côteaux les lourdes grappes vermeilles.

C'est ici le lieu de nous arrêter un instant sur l'étendue des connaissances botaniques de Rabelais.

Cette science l'a toujours passionné et nous rappelions, au début de cette étude, la légende qui le montre argumentant, le premier jour de son arrivée à Montpellier, contre l'auteur d'une thèse sur les propriétés des plantes médicinales.

C'est que la botanique était en grand honneur à l'école de médecine de Montpellier. On y tenait pour essentielles les vertus curatives des plantes et drogues végétales, dans le traitement des maladies, et Rabelais avait consacré, dès son jeune âge, bien de ses heures de loisir à l'étude des simples.

Tout au long de son œuvre, nous le voyons citer, parfois avec quelque complaisance, les noms de nombreuses plantes, et indiquer les propriétés tant médicales qu'alimentaires ou autres, qui s'y rattachent. Sa thérapeutique accorde une large place à l'action des plantes et des produits naturels : sucs, gommes, résines, etc., qu'elles fournissent. D'ailleurs, il connaît aussi bien les végétaux des pays étrangers, et jusqu'à ceux d'Afrique et d'Orient, que ceux qu'il a pu examiner à loisir au cours de ses randonnées dans son terroir chinonais et dans le pays poitevin, parcourus si souvent tous les deux, ou dans le Languedoc.

C'est, ici, la *scammonée colophoniacque*, la *casse* et la *reubarbe* dont quelques quintaux et charretées, joints aux « aultres barbouillements », ne permettent cependant pas la guérison du mal d'estomac dont souffre Pantagruel; ce sont ailleurs « certaines drogues et plantes, lesquelles rendent l'homme refroidy, maleficié et impotent à generation. L'expérience y est en *nymphœa heraclia*, *amerine saule*, *chenevé*, *periclymenos*, *tamarix*, *vitex*, *mandragore*, *cigüe*, *orchis le petit...* » que le médecin Rondibilis conseille à Panurge, en mal de mariage, pour tempérer ses ardeurs amoureuses; tout en s'offrant à lui en citer au contraire « qui eschauffent, excitent et habilitent l'homme à l'acte venerien » !

Ce sont, pris au hasard des énumérations, la *béloine*, le *frêne*, l'*aigremoine*, l'*eryngium* ou chardon Roland, aux pointes duquel il invite les médecins ratiocineurs qui ne savent ce qu'ils disent, à « se aller frotter le cul »; c'est le *safran*, la « *maulve* qui mollifie », l'*ellébore*, le bouillon blanc ou *verbascum*, le *lichen*; c'est la *mercuriale*, l'*achillea millefollium*, la *ciguë*, l'*aristoloche* « qui aide les femmes en mal d'enfant »; l'*aconit*, la *térébenthine*, la *manne*, l'*armoise*, la « *gentiane* [qui tire son nom] de Gentius, roy de Sclavonie », la *santonique*, le *fenu grec*; la *sabine*, la *rue* et la *graine de fougère*, qui sont contraires aux femmes enceintes; c'est le *suc d'euphorbe* dont Panurge connaît les propriétés irritantes, et qu'il utilise pour jouer un mauvais tour aux « belles et honnestes dames », après en avoir imprégné son mouchoir.

C'est encore le *nénuphar* et *nymphœa heraclia* à l'usage des « ribaux moines », et « la *semence de saule* aux nonnains vicieuses »; c'est l'*asa fœtida*, le *galbanum*, l'*hyoscyame* [jusquiame], le *myrte*, la *smilax* [salsepareille], le « *serpollet* qui herpe contre terre »; il n'est pas jusqu'à « *Cynara*, c'est artichault », dont il ne connaisse les mérites.

Une énumération plus longue serait fastidieuse — on pourrait l'allonger cependant à plaisir, le nombre des plantes citées par Rabelais s'élevant à plusieurs centaines — elle n'ajouterait rien à ce que nous venons de dire, et les exemples indiqués ci-dessus montrent suffisamment que maître François connaissait à fond les ressources thérapeutiques offertes par la matière médicale indigène et exotique.

Mais il est encore une plante que nous avons réservée, et dont l'importance paraît telle à Rabelais qu'il lui a consacré plusieurs chapitres de son *Tiers Livre*[1]. C'est le chanvre, dénommé *Pantagruelion* en la circonstance, dont il nous donne la description tout au long, avec une précision de termes et une minutie de parfait botaniste.

1 *Tiers Livre*, chap. XLIX, L, LI, LII.

Voici d'abord les caractéristiques générales de la plante :

« L'herbe Pantagruelion a racine petite, durette, rondelette, finante en poincte obtuse, blanche, à peu de filamens, et n'est profonde en terre plus d'une coubdée. De la racine procède un tige unique, rond, ferulacé, verd au dehors, blanchissant au dedans, concave, comme le tige de smyrnium, olus atrum, febves, et gentiane; ligneux, droit, friable, crenelé quelque peu en forme de colomne legierement striée, plein de fibres, es quelles consiste toute la dignité de l'herbe, mesmement en la partie dite mesa, comme moyenne, et celle qui est dicte mylasea. »

Sa hauteur peut varier beaucoup, suivant les conditions de sol et de climat :

« La haulteur d'iceluy communement est de cinq à six pieds. Aucunes fois excede la haulteur d'une lance : sçavoir est quand il rencontre terrouoir doux, fuligineulx [marécageux], légier, humide sans froidure, comme est Olone, et celui de Rosea près Preneste en Sabinie; et que pluye ne lui défault environ les feries des pescheurs et solstice estival. Et surpasse la haulteur des arbres, comme vous dictes Dendromalache par l'autorité de Theophraste quoy que l'herbe soit par chacun an deperissante, non arbre en racine, tronc, caudice, et rameaux perdurante. »

Ses feuilles sont fines et dentelées comme celles de la bétoine :

« Et du tige sortent gros et forts rameaux. Les feuilles a longues trois fois plus que larges, verdes toujours, asprettes comme l'orcanette, durettes, incisées autour comme une faulcille, et comme la betoine; finissantes en poinctes de sarisse [lance] Macedonicque, et comme une lancette dont usent les chirurgiens. La figure d'icelles peu est différente des feuilles de fresne et aigremoine; et tant semblable à eupatoire que plusieurs herbiers [botanistes], l'ayant dicte domesticque, ont dict eupatoire estre Pantagruelion saulvaginé. Et sont par rangs en eguale distance esparses autour du tige en rotondité, par nombre en chascun ordre ou de cinq ou de sept. Tant l'a cherie nature qu'elle l'a douée, en ses feuilles, de ces deux nombres impars, tant divins et mystérieux. L'odeur d'icelles est fort et peu plaisant aux nez delicatz. »

Voici maintenant la description de la graine et de ses propriétés :

« La semence provient vers le chef du tige, et peu au-dessous. Elle est numereuse, autant que d'herbe qui soit : sphericque, oblongue, rhomboïde, noire claire et comme tannée, durette, couverte de robe fragile, delicieuse a tous oiseaux canores, comme linottes, chardriers, alouettes, serins, tarins, et aultres. Mais estainct en l'homme la semence generative, qui en mangeroit beaucoup et souvent. Et, quoy que jadis entre les Grecs d'icelle l'on fist certaines especes de fricassées, tartes et bignetz, lesquels ilz mangeoient après souper par friandise, et pour trouver le vin meilleur, si est ce qu'elle est de difficile concoction, offense l'estomac, engendre mauvais sang, et par son excessive chaleur ferit le cerveau, et remplit la teste de fascheuses et douloureuses vapeurs. »

Enfin, la plante est hermaphrodite :

« Et, comme en plusieurs plantes sont deux sexes masle et femelle, ce que voyons es lauriers, palmes, chesnes, heouses, asphodele, mandragore, fougere, agaric, aristolochie, cypres, terebynthe, pouliot, peone, et aultres, aussi en ceste herbe y a masle, qui ne porte fleur aucune, mais abonde en semence; et femelle, qui foisonne en petites fleurs blanchastres, inutiles, et ne porte semence qui vaille : et, comme est des aultres semblables, a la feuille plus large, moins dure que le masle, et ne croist en pareille haulteur. On seme cestuy Pantagruelion à la nouvelle venue des hyrondelles on le tire de terre lors que les cigalles commencent à s'enrouer... »

Rabelais lui consacre encore de nombreuses pages, et telle est l'importance qu'il attache à cette plante, qui permet tous les actes essentiels de la vie, depuis l'eau tirée du puits jusqu'à la marche des « grosses et pesantes meules tournées agilement », et jusqu'au maintien du « noble art d'imprimerie », que c'est sur cette exhortation, non dénuée de grandeur, qu'il termine son *Tiers Livre* :

« Indes, cessez, Arabes, Sabiens,
Tant collauder vos myrrhe, encens, ebene.
Venez icy recognoistre nos biens,
Et emportez de nostre herbe la grene :
Puis, si chez vous peut croistre, en bonne estrene,
Graces rendez es cieulx un million;
Et affermez de France heureux le regne
Onquel provient Pantagruelion. »

Un des plus érudits parmi les médecins contemporains de

Rabelais, Symphorien Champier, dont nous avons déjà parlé au chapitre précédent, a partagé avec celui-ci l'amour de la botanique ; il a consacré plusieurs ouvrages à l'étude des plantes et des drogues végétales, et dénoncé les falsifications dont elles étaient parfois l'objet. Mais ses connaissances dans ce domaine n'étaient peut-être pas aussi étendues que celles de maître François, du moins quant aux drogues exotiques, car le médecin lyonnais tenait que la matière médicale fournie par un pays devait suffire à procurer les remèdes dont étaient justiciables les maladies apparues dans ce même pays. C'était pousser un peu loin le dogmatisme, et exagérer le rôle bienfaisant que les médecins d'alors s'accordaient à reconnaître à la Nature.

Quoi qu'il en soit, la thérapeutique par les simples n'a jamais perdu ses droits entièrement, pas même pendant la période du siècle dernier qui vit la découverte des alcaloïdes et la réussite de leur synthèse, et où l'enthousiasme vis-à-vis du *principe actif* fut tel, que l'on crut pouvoir mettre la thérapeutique végétale en équations et en comprimés ! Depuis plusieurs années on revient, grâce surtout aux travaux des professeurs Perrot et Goris, et aux ouvrages si intéressants du Dr Henri Leclerc, à l'utilisation du végétal tout entier, stabilisé ou non, dont on reconnaît les vertus bienfaisantes, à la fois plus complètes, moins brutales, et souvent plus actives que celles de l'alcaloïde ou du glucoside qu'il renferme.

Rabelais demeure un des médecins qui l'utilisèrent le plus largement, et si l'on trouve dans ses énumérations des propriétés thérapeutiques des plantes, des erreurs inévitables, le nombre des observations justes l'emporte de beaucoup sur celles-ci ; nul doute pour nous que ses malades aient tiré bien souvent un grand profit de ses connaissances si étendues en cette matière.

Au mois de février 1536, Jean du Bellay est rappelé subitement en France par le roi.

Peu de temps après, Rabelais se met en route à son tour, avec la maison du cardinal, pour rejoindre celui-ci à Lyon au mois de mai.

C'est pendant ce deuxième séjour à Rome qu'il a obtenu du pape Paul III, le 17 janvier 1536, l'indult le lavant de son « apostasie » et lui permettant de rentrer dans un couvent bénédictin de son choix. En même temps, le pape l'autorisait à exercer la médecine, *pourvu qu'il n'en tirât pas profit, et ne répandit point le sang*, selon la formule consacrée.

Grâce à cet indult, Rabelais, après avoir retrouvé son protecteur à Lyon, est emmené par Jean du Bellay à son monastère de Saint-Maur-les-Fossés, près Paris, pour en être nommé chanoine peu après. Cependant il doit renoncer bientôt à la prébende devant les jalousies et les attaques de ses confrères les chanoines, dont cette nomination supplémentaire diminue les revenus; mais il a profité de la sécularisation de cette abbaye, intervenue entre temps, pour reprendre ses randonnées, ayant désormais le droit de revêtir l'habit du prêtre séculier.

C'est alors de nouveau, pour Rabelais, une vie de pérégrination et d'instabilité, avec Lyon, semble-t-il, comme centre attractif qui le rappelle après chacune de ses absences. Notre éternel voyageur ne peut tenir en place quelque part plus de quelques mois; ce va être, durant près de cinq ans, la période la plus agitée de sa vie, et à cause de cela la moins bien connue dans ses détails, jusqu'au moment où, en 1540, nous le retrouverons en qualité de médecin et de secrétaire auprès de Guillaume du Bellay, frère de l'évêque de Paris.

Il séjourne d'abord à Lyon où il fait partie de ce *Sodalitium Lugdunense* qui réunit des humanistes, des poètes et des lettrés : Court, les frères Scève, Visagier, Nicolas Bourbon, Vulton. Il fréquente surtout Etienne Dolet, qui loue sa science et le range parmi les meilleurs médecins, à côté de Symphorien Champier et de Jacques Dubois. Peut-être même exerce-t-il durant quelques mois à Paris; il n'a certes pas besoin de nouveaux diplômes pour consacrer sa valeur; ses amis le

tiennent pour « l'honneur incontesté de la médecine », et Dolet chante son savoir en des vers dithyrambiques :

Franciscus Rabelæsus, honos et gloria certa
Artis Pæoniæ, qui vel de limine Ditis
Extinctos revocare potest et reddere luci[1].

Déjà, lors de la rédaction de la Bulle de Paul III, les tribunaux pontificaux lui ont donné le titre de Docteur en médecine, car : *qui est in potentia actus, videtur esse in actu* ; et cependant maître François songe toujours à cette ville de Montpellier, joyeuse et lumineuse, où il prit ses premiers grades ; il se rappelle avec attendrissement ces maîtres, aussi affables que savants, auprès desquels ses études médicales lui ont causé tant de satisfactions. Le désir le hante de revenir à « la tant docte et inclyte Faculté », d'y retrouver ses amis et de reprendre les études interrompues depuis bientôt sept ans ; de passer enfin « on doigt médical » l'anneau d'or, et de coiffer le bonnet du docteur.

Aussi se décide-t-il bientôt à quitter Lyon, malgré ses occupations d'écrivain et les intérêts qui pourraient l'y retenir, et il gagne le Midi. Nous ne savons exactement à quelle date il passa les examens qui le séparaient encore du *Doctorat*, mais c'est le 22 mai 1537 qu'il est reçu solennellement à ce grade par la Faculté de Montpellier. Cette fois encore, comme pour le *Baccalauréat*, on réduit en sa faveur la durée des études, égard à sa science, reconnue de tous.

Quelques mois après, maître François est de retour à Lyon, où le nouveau Docteur fait une démonstration anatomique sur le cadavre d'un pendu, devant une nombreuse assemblée. C'est encore Dolet qui célèbre sa science, en cette nouvelle occasion ; Rabelais, d'ailleurs, n'est pas en reste d'amabilité avec lui ; il se soucie de sa mauvaise mine, de son estomac délabré d'intellectuel fougueux et rageur, trop ardent

1. François Rabelais, l'honneur de la médecine, qui peut, les rappelant des portes du tombeau, rendre les morts à la lumière !

au travail, et c'est à lui qu'il a adressé une recette merveilleuse, découverte au cours de ses compilations de textes anciens, celle du fameux *Garum*.

Voici, à peu près, comment il lui en décrivait les vertus :

« Ce Garum que nos médecins ne connaissent plus, et que leurs prédécesseurs estimèrent tant, je te l'envoie. Tu ajouteras, à ton gré, du vinaigre et de l'huile; il en est cependant qui préfèrent le goût du beurre. Pour toi qui passes ta vie courbé sur les livres, il n'est point de meilleur remède pour te rendre l'appétit, te balayer les humeurs, et te relâcher plus commodément le ventre. Surtout, et cela ne sera point sans t'étonner, quelle que soit la finesse des condiments dont tu te sers, nul pour toi ne vaudra le Garum quand tu l'auras goûté. »

Il ne se fait d'ailleurs pas illusion sur l'importance de sa découverte, et sera le premier à se moquer de cette « belle sauce verde[1] ».

Cependant le *Garum* connaissait une fortune nouvelle; on faisait grand honneur à ce mets des anciens que Clément Marot chantait dans ses vers, et Dolet lui-même tint à l'en remercier par une poésie latine; rien à cette époque ne pouvait faire prévoir la brouille mortelle qui séparera plus tard les deux érudits.

Mais, bientôt, la quiétude de Rabelais est à nouveau troublée, et il manque de fort peu d'être jeté en prison, sur l'ordre du lieutenant général : le cardinal de Tournon[2]. Celui-ci, ami des belles-lettres et protecteur de plus d'un parmi ces médecins humanistes de la Renaissance, en particulier de Guillaume Rondelet et de Pierre Belon, ne devait avoir aucune animosité

1. *Tiers Livre*, chapitre II.

2. Voici un extrait de la lettre adressée, à ce sujet, par le cardinal de Tournon au chancelier de France Antoine Du Bourg, lettre conservée aux Archives nationales :

« Monseigneur, je vous envoye une lettre que Rabelezus escripvoit à Rome, » par ou vous verrez de quelles nouvelles il advertissoit ung des plus maulvays » paillardz qui soit à Rome. Je luy ay faict commandement que il n'eust à bou- » ger de ceste ville, jusqu'à ce que j'en sceusse vostre voulonté. Et si il n'eust » parlé de moy en ladite lettre et aussi qu'il s'adresse au roy et royne de Navarre, » je l'eusse faict mectre en prison, pour donner exemple à tous ces escripveurs » de nouvelles. Vous m'en manderez ce qu'il vous plaira... »

personnelle contre lui, quoiqu'il ne fût pas du parti politique des du Bellay; mais la guerre avec Charles-Quint venait d'éclater à nouveau, et il fallait « faire un exemple et décourager tous les « escripveurs de nouvelles » qui ne savaient ni se taire, ni se méfier des oreilles ennemies aux aguets ». Or Rabelais avait écrit imprudemment de la politique et des affaires publiques, à un correspondant romain, et sa lettre était tombée aux mains de la police. Grâce à l'indulgence du chancelier Du Bourg, maître François put cependant s'en tirer à meilleur compte.

Décidément, le ciel gris de Lyon ne lui est pas favorable, et c'est toujours dans cette ville que les mésaventures le surprennent ! Aussi repart-il une fois de plus pour le Midi, et c'est encore Montpellier qui l'appelle. Cette fois, ce sont ses pairs qui l'ont élu au professorat, et Rabelais fera son cours durant le *Grand Ordinaire*, jusqu'aux Rameaux de l'année suivante.

A cette date on perd encore sa trace — peut-être visite-t-il alors la résidence de son ami, l'évêque de Maguelonne, abbé de Lérins, aux îles méditerranéennes — pour le retrouver à Aigues-Mortes[1], admis, grâce sans doute à l'influence de Jean du Bellay, auprès du roi François Ier, lors de l'entrevue qu'y eut ce prince avec Charles-Quint, en juillet 1538.

Nous savons que Rabelais revient ensuite à Lyon, avec la suite du roi, et là, nouvelle absence de documents sûrs, concernant sa vie, durant plus de dix-huit mois. Il est possible qu'il exerce à nouveau la médecine dans cette ville durant cette période, tout en commençant à travailler à la rédaction de son *Tiers Livre*.

*
**

Au mois de septembre 1539, Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, et frère de l'évêque de Paris, repart pour Turin dont il a été nommé gouverneur par le roi après la conquête du Piémont, récemment acquis à la Couronne.

1. Voir *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, tome III, p. 333.

C'est à la fois un grand capitaine et un grand diplomate; il partage en outre, avec son frère, l'amour des *Lettres Humaines*, et se plaît, comme le Cardinal, à protéger les savants et les lettrés. Il demande à l'ancien médecin de Jean du Bellay de l'accompagner en Italie, et nous retrouvons Rabelais, au commencement de l'année 1540, installé auprès de lui en qualité de médecin et de secrétaire.

A la même époque Guillaume Pellicier est ambassadeur à Venise, et les deux amis se félicitent de ce quasi rapprochement en terre italienne, qui leur fournit l'occasion de correspondre avec plus de facilité. Tous deux se livrent à des recherches bibliographiques, et l'évêque de Montpellier demande des renseignements, dont il a besoin, à Rabelais; il en profite aussi pour mettre à contribution sa science botanique, dont il sait l'étendue. Il l'entretient, dans ses lettres[1], de certaines plantes rares qu'il désire acclimater à Venise, et « faire alumnes et citoyennes » en son jardin. Que son ami le renseigne donc, et lui envoie aussi les racines et la terre nécessaire pour que l'opération réussisse, et, « avecques ce, des autres telles pour la médecine... » Rabelais expédie les plantes demandées, et Pellicier, à son tour, adressera des labiées, de l'amomon, de l'origan, du gingembre vert.

La vie, enfin tranquille et heureuse de maître François, s'écoule donc au milieu de ses occupations de lettré, de botaniste et de médecin. Mais elle va être bientôt troublée, une fois de plus, toujours à cause de cette intempérance de plume

1. « Je attends en grande dévotion les racines de la *Nardus cellica* et de l'*anthora* avec leurs terres dedans quelques petites boëtes pour, s'il est possible, les faire alumnes et citoyennes en nostre jardin de ceste ville, et, avecques ce, des autres telles pour la médecine, comme m'avez mandé vouloir faire : qui sera l'endroit que me recommande de bien bon cœur a vostre bonne grace et prie le Créateur...

PELLICIER. »

(Lettre de Venise, le 17 octobre 1540).

« par quoy je vous prie... de m'envoyer les plantes qu'il m'a donné espérance que me debvez envoyer avecque la dicte charrete du dict sieur Asilanus; et de mon compte je ne faudroy aussy a vous envoyer des nouveautés de deçà quand il m'en viendra entre mains, comme dernierement je fis de l'*amomon* et de l'*origano heracleatico de Candia*...

PELLICIER. »

(Lettre de Venise, le 20 mai 1541)

qu'il ne peut réprimer tout à fait ! Une lettre, écrite un peu à la légère sur les événements politiques, est en effet, de nouveau, la cause d'ennuis et de déplacements pour notre médecin dont la bonne foi a encore été surprise. L'alerte, cette fois aussi, a été chaude, mais Rabelais échappe à de trop graves sanctions, grâce à l'entremise de ses amis, en particulier de Jean de Boyssonné, qui séjourne alors à Chambéry, et du secrétaire de Jean du Bellay. Il peut alors regagner Turin sans encombres, au début de 1541, et se livrer de nouveau à ses chères études, tout en continuant à donner ses soins au seigneur de Langey et à son entourage.

Guillaume du Bellay avait été attaqué par les fièvres pernicieuses plus de deux ans auparavant, et celles-ci avaient ébranlé alors sa santé au point que ses médecins lui avaient conseillé de regagner la France « sous peine d'inconvénient de sa personne », ainsi qu'à sa femme. En septembre 1538, malgré les soins de quatre médecins « faisant autour de lui tout ce qu'il est possible et confessant que oncques ne virent l'homme plus obeyssant à médecin » il a eu des accès qui l'ont éprouvé durement, pendant plusieurs mois. Autour de lui, un de ses clercs, miné par la même maladie, meurt en écrivant sous sa dictée et une demoiselle de compagnie de Mme de Langey voit sa santé également fort ébranlée, de même que sa maîtresse.

Ce n'est donc pas une sinécure que le poste de médecin qu'occupe Rabelais; cependant maître François sait mettre à profit les loisirs dont il dispose pour reprendre ses promenades botaniques, et reconnaître les végétaux de ces pays de montagne dont il n'a pas eu l'occasion jusqu'à présent de bien étudier la flore. Il est frappé par certains champignons, qu'il ne connaissait pas, et certains arbres qu'il décrira ensuite complaisamment dans son *Tiers Livre*. L'agaric et le mélèze surtout, retiennent son attention, et lui fourniront un sujet de dissertation, agrémentée d'une anecdote historique :

« Ne me paragonnez aussi, quoy que mirificque soit, celle espece d'arbre que voyez par les montaignes de Briançon et Ambrun, laquelle de sa racine nous produict le bon agaric; de son corps nous

rend la raisine, tant excellente que Gallen l'ose equiparer à la terebenthine; sus ses feuilles délicates nous retient le fin miel du ciel, c'est la manne : et, quoy que gommeuse et unctueuse soit, est inconsumptible par feu. Vous la nommez Larix en grec et latin; les Alpinois la nomment Melze; les Antenorides et Venitiens, Larege, dont fut dit Larignum le chasteau en Piedmont, lequel trompa Jule Cezar venant es Gaules[1]... »

Bientôt cependant, Guillaume du Bellay, rappelé par le roi qui désire l'entendre sur les affaires d'Italie, rentre en France, à l'automne de cette même année, ramenant son médecin avec lui. Le poste de confiance qu'occupait le seigneur de Langey était difficile : il fallait, non seulement organiser le pays, judiciairement et militairement, mais encore en assurer le ravitaillement et développer aussi des sentiments d'amitié chez ses habitants; la possession du Piémont était, en effet, indispensable à la sécurité de la frontière du royaume, et à la politique italienne de François Ier. Le gouverneur, de complexion arthritique, souffrait de la goutte; déprimé par la mort récente de sa femme, et surmené par les soucis de toute sorte qui l'accablaient dans l'exercice de sa charge, qu'il remplissait avec une conscience et un zèle remarquables, il désirait la présence de son médecin à ses côtés au cours de ses déplacements.

Après un séjour de quelques mois en France, Langey regagne Turin au mois de mai suivant. Ce sera son dernier séjour dans la ville; le mal qui continue de le travailler empire chaque jour, en outre la goutte le tenaille, et il souffre cruellement d'une jambe. Blessé accidentellement au pied en parcourant la montagne pour vérifier des travaux de fortification, une tumeur s'est déclarée, qui va l'immobiliser bientôt complètement. Puis malgré tous les soins prodigués, la goutte elle-même remonte, et Guillaume du Bellay, perclus de tous les membres, assailli des plus funestes pressentiments, sent sa fin prochaine. Ce grand homme d'Etat, qui forçait l'estime et l'admiration de tous ceux qui l'approchaient, considère la

1. *Tiers Livre* chapitre LII.

mort sans défaillance; cependant il désire mourir en France, et c'est en litière qu'il repasse les Alpes. Rabelais, qui professe pour lui un dévouement et une admiration sans bornes, l'accompagne encore dans ce dernier voyage; il l'assiste à ses derniers moments, avec « maistre Gabriel, medicin de Savillan », qui l'aida à embaumer le corps[1]. Plus tard, il relatera tout au long dans son œuvre ces journées funèbres, pour en parler avec une émotion contenue, et vanter les mérites du « docte et preux » seigneur de Langey, dont la mort a privé la France « d'un tant perfaict et necessaire chevallier à sa gloire et protection[2]... »

Celui-ci, d'ailleurs, qui avait pris ses dernières dispositions en toute lucidité et jusque dans les moindres détails, n'eut garde d'oublier son médecin habituel, et fit spécifier sa volonté à ce sujet dans son testament : « Item au seigneur de Rabellais et à messire Gabriel Caphurc medecins veult et ordonne ledict seigneur testateur qui leur soit donné oultre leurs all. et vacations c'est assavoir audict Rabellais cinquante livres tournois par an jusques à ce que on faict pourvoir en l'église jusques à trois cens livres tournois par an[3]. » C'était plus de générosité qu'il n'en pouvait avoir : Guillaume du

1. L'embaumement constituait une opération fort délicate au temps de Rabelais, où l'on ne savait pas injecter les cadavres.

Il fallait, après avoir fendu le ventre et la poitrine, en extraire tous les viscères, entre plusieurs ligatures, et en prenant bien soin de ne pas les léser. On lavait ensuite tout l'intérieur du corps, à plusieurs reprises, avec de l'alcool, et on l'épongeait soigneusement. Après avoir bourré le ventre de coton saupoudré d'aromates et d'alun calciné, on recousait le cadavre; il fallait alors boucher tous les orifices naturels avec des boulettes de coton imbibées d'un mélange de blanc d'œuf et de baume antiseptique.

Enfin, on enveloppait le corps de bandes de sparadrap à base de cire et de térébenthine.

Rabelais dut exécuter parfaitement cette opération minutieuse. En effet, lors de l'exhumation du sarcophage de Guillaume du Bellay, trois cent dix-neuf ans plus tard, en présence d'un médecin et de Mgr Fillion, évêque du Mans, le corps du seigneur de Langey fut retrouvé intact. Les mains, les suaires, et surtout la figure avec sa longue barbe grise, étonnèrent par leur conservation, et les assistants n'eurent aucune peine à identifier le cadavre avec la statue du mausolée de du Bellay.

Voir « Procès-verbal de l'exhumation d'un sarcophage trouvé à l'entrée du chœur de la cathédrale du Mans, le 16 octobre 1862. » (*Chronique de l'Ouest* du 20 octobre 1862.)

2. *Quart Livre*, chap. 27, et *Tiers Livre*, chap. 21.

3. Testament de Guillaume du Bellay. Turin, 13 novembre 1542.

Bellay s'était ruiné au service du roi, et laissait encore plus de dettes que de biens, aussi Rabelais ne toucha-t-il jamais cette rente, de l'aveu même de René du Bellay.

Après la mort de son protecteur Rabelais est de nouveau sans ressources ; va-t-il enfin en demander à l'exercice régulier de la médecine ? Il n'apparaît point que, cette fois encore, il parvienne à se constituer une clientèle, ni même qu'il essaie de le faire. C'est encore, très probablement, la publication de ses livres joyeux, pour laquelle il obtient un *Privilège Royal*, qui lui procurera les ressources nécessaires pour « se entretenir honnestement », jointe à quelques libéralités du neveu de Geoffroy d'Estissac et des du Bellay. En tous cas, nous perdons sa trace, comme toutes les fois qu'il n'est pas attaché officiellement à quelque poste ou à la maison d'un de ses protecteurs, et n'avons pas, cette fois encore, de documents sûrs qui nous puissent renseigner sur l'existence qu'il mène alors pendant deux ou trois ans.

C'est peut-être vers cette époque qu'il se rend aux îles d'Hyères[2], ainsi que permet de le supposer le titre facétieux de « calloïer des isles Hyères » qu'il s'attribuera plus tard, lors de la publication de son *Tiers Livre* ; ou bien demeure-t-il à Paris — il est d'ailleurs à cette époque maître des requêtes du Roi — dans la maison des du Bellay, car nous verrons le prélat lui continuer sa faveur jusqu'à sa mort, et se l'attacher une nouvelle fois comme médecin lors d'un dernier voyage en Italie.

1. Voici ce qu'écrit Dubouchet à ce sujet (*Rabelais à Montpellier*, p. 61) : Nous croyons, pour notre part, que Pellicier, abbé de Lérins, offrit plus d'une fois l'hospitalité à Rabelais, comme le faisaient ses collègues du Bellay et d'Estissac : l'évêque de Montpellier avait un titre procurant des revenus que l'auteur de Pantagruel dépensait sur place, comme bon Calloier.

CHAPITRE V

LA LICENCE — LE DOCTORAT — LE PROFESSORAT

L'ENSEIGNEMENT DE L'ANATOMIE
LES CONNAISSANCES CHIRURGICALES

Nous avons dit plus haut que Rabelais quitte Lyon au début de l'année 1537, pour regagner Montpellier et y suivre à nouveau l'enseignement de la Faculté de médecine.

Le *Registre des Matricules* nous le montre, en effet, acquittant le 3 avril 1537 les droits afférents à la *Licence* :

« *Die tercia Aprilis millesimi quingentesimi trigesimi septimi recepit prefatus magister Gilbertus Griffy summas subscriptas* :...

A Licentiandis :

Magistro Francisco Rabelesio lib. 4. VII den. »

Comme une décision du chancelier était intervenue à cette époque pour enjoindre aux étudiants d'avoir à payer, complètement et d'avance, les frais des divers examens, ce n'est qu'après cette date que Rabelais put passer sa *Licence*.

Nous avons également indiqué que nous ignorions la date à laquelle il passa les *Triduanes*, et subit les épreuves des *Points rigoureux*. C'étaient là, en effet, des épreuves que le candidat à la Licence devait subir avec succès, avant d'être autorisé à se présenter à cet examen.

« Les *Triduanes* duraient trois jours pendant une heure, matin et soir ; les *Per intentionem* comprenaient la soutenance de quatre Thèses de deux en deux jours ; le sujet était donné la veille. Le *Pro puncto rigoroso* consistait en deux Thèses,

l'une sur la Pathologie, l'autre sur les *Aphorismes* d'Hippocrate. Tous les trois étaient subis à la Faculté. » Mais, ni les dates auxquelles le candidat devait satisfaire à ces examens, ni même l'ordre dans lequel il devait les passer, n'étaient fixés de façon très rigoureuse. Aussi, comme les pièces en relatant la soutenance, quant à Rabelais, sont perdues, nous ne pouvons savoir exactement à quel moment celui-ci les passa.

Nous ne sommes guère mieux renseignés au sujet de sa *Licence*, la date du 3 avril n'étant pas, en réalité, celle à laquelle il subit cet examen. Quoi qu'il en soit, c'est cette dernière épreuve qui consacrait véritablement le terme des études, le *Doctorat* en étant en quelque sorte le simple couronnement.

C'est au palais épiscopal que le candidat doit se rendre, dans la huitaine qui suit les *Points Rigoureux*, le plus souvent accompagné de ses camarades d'études, pour y être interrogé à nouveau par deux Professeurs — délégués de la Faculté — en présence de l'Evêque, ou de son Vicaire Général, sans que celui-ci toutefois ait voix délibérative. C'était cependant du prélat que l'étudiant recevait la licence, qui lui était conférée par la formule suivante :

« *Facultatem scientiam medicam interpretandi ejusdemque authores fidelissime enucleandi, docendi, agendique ea omnia hic et ubique terrarum quæ ad verum et genuinum in medicina licentiatum pertinent.* »

Voici donc Rabelais licencié en médecine; il convient d'admirer la rapidité avec laquelle il a franchi les étapes qui le séparaient de ce grade. En effet, Rabelais était encore à Lyon à la fin du mois de février 1537, époque à laquelle il assiste au banquet donné par les Humanistes en l'honneur d'Etienne Dolet, à qui le roi vient d'octroyer son pardon, dans l'affaire du meurtre de Guillaume Compaing. C'est, par conséquent, durant quelques mois au plus qu'il a pu suivre l'enseignement de l'Université. Il semble donc bien qu'on ait fait, à nouveau, une exception remarquable en sa faveur, comme à l'époque de son *Baccalauréat*, sept ans auparavant,

où on l'avait admis à subir cet examen après deux mois et demi d'études seulement, au lieu des deux ou trois années réglementaires; exception que seules pouvaient justifier sa réputation médicale et l'étendue de ses connaissances, en particulier dans le domaine des sciences naturelles.

Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est la relation d'une séance solennelle de la Faculté, d'une *Congrégation* comme on disait alors, qui eut lieu lors du premier séjour de Rabelais à Montpellier, et à laquelle celui-ci fut convié[1].

Maître François n'était encore, à cette époque, qu'un simple bachelier en médecine. Il fallait donc que ses maîtres eussent une réelle considération à son endroit, pour désirer sa présence parmi eux en une semblable occasion, et provoquer son avis au sujet d'un procès pendant entre la Faculté et un certain sieur Quesso Fussyon, de Narbonne.

Ce qui le prouve encore, c'est que nous allons bientôt le voir nommé *Professeur Stipendié*, dès le mois de septembre de cette même année 1537.

Peu de temps après avoir reçu la *Licence*, le candidat assez riche pour en acquitter les droits pouvait briguer le titre de *Docteur*, celui-ci n'étant qu'un titre honorifique de plus, accordé sans nouvel examen, mais qui coûtait fort cher.

Il faut croire que Rabelais était mieux pourvu, à cette époque, que lors de son premier voyage à Montpellier[2], car, dès le 22 mai, il était reçu au doctorat. Ses publications chez les libraires lyonnais avaient dû lui fournir quelques avances, car il ne fallait pas verser moins de 260 livres[3], pour obtenir la collation de ce grade, et c'était ensuite de nombreux cadeaux à distribuer à tous les amis, sans compter les frais de quelque banquet plus ou moins pantagruélique

1. Ce document découvert par M. Dubouchet il y a une cinquantaine d'années, et que nous avons pu voir à Paris, lors de « l'Exposition Rabelais », à la Bibliothèque Nationale, porte indubitablement, quoique rongée en partie par les rats, la signature latine habituelle de maître François : « Rabelesus », à côté de celles des professeurs de l'Ecole, au bas de la décision prise à cette réunion.

2. Il n'avait pu, en effet, payer que trois livres, au lieu d'un écu d'or, en arrivant, ainsi que nous l'avons dit au chapitre II.

3. Deux cent soixante livres tournois équivalent à plus de 6.000 francs or.

Ce jour là, en effet, l'Université de Médecine, et la ville elle-même, tout entière, étaient en fête. Déjà, la veille, les cloches annonçaient l'heureux événement qui se préparait : l'*Actus Triumphalis*. Le jour du triomphe, toute la Faculté se rendait, en habits d'apparat, à l'église de Notre-Dame-des-Tables pour y recevoir l'heureux candidat. Le Prieur de Saint-Firmin ouvrait l'ère des discours, et c'était alors une avalanche de félicitations et de souhaits qui se déversaient durant plusieurs heures sur le nouveau docteur. Les Maîtres vantaient son savoir, et appelaient à leur aide les dieux païens et les déesses, pour qu'ils joignissent leurs louanges aux leurs, sans oublier la Vierge et les Saints; les camarades d'études venaient ensuite joindre leur voix à ce concert de louanges et n'étaient pas les moins ardents pour apporter leurs vœux et félicitations au nouveau promu, dans un langage plus ou moins emphatique, et souvent burlesque.

Quand les discours étaient enfin terminés, le candidat coiffait le bonnet noir carré à houppe cramoisie, il passait l'anneau d'or au « doigt médical », ceignait la ceinture dorée, et recevait des mains du Prieur le *Livre d'Hippocrate*, qui renfermait l'essentiel de la Doctrine et le fameux Serment. Revêtu des insignes de sa nouvelle dignité, il distribuait alors aux assistants des dragées, bonbons, fruits confits et friandises diverses, et jusqu'à des gants, que chacun acceptait « et prenait très-bien ».

C'était enfin le départ; les bandes joyeuses d'étudiants, précédées de musiciens, s'égaillaient par les rues de la ville, menant grand tapage, pour se réunir finalement, après de copieuses libations, autour de la table du banquet auquel les Maîtres assistaient également.

Il est à regretter que Rabelais ne nous ait pas rapporté, dans l'un de ses livres, le récit du festin qu'il dut offrir ce jour-là ; mais il nous donne tout au long, dans son *Gargantua*[1], la description d'un banquet et des joyeux propos qu'on y tenait, qui nous permet d'imaginer les agapes d'alors !

1. *Gargantua*, chap. IV et V.

C'est peu de temps après sa réception au doctorat, que François Rabelais est nommé Professeur. Il existe, en effet, dans le *Liber Lectionum* conservé à la Faculté de Montpellier, la relation d'une de ces *Congrégations* qui réunissaient en assemblée solennelle les dirigeants de l'Université, soit à date fixe, soit à l'occasion d'un événement important, où le nom de Rabelais figure à deux titres[1]. Il s'agitde la *Congregatio per fidem*, qui eut lieu le 27 septembre 1537; parmi les noms des gardiens des clefs, *Custodes clavium*, du fonds commun servant à alimenter ces banquets dont nous avons parlé au chapitre II, figure celui de *D. junior doctor Franciscus Rabelœsus*. Il est ensuite mentionné comme professeur ayant choisi le sujet de son cours du *Grand Ordinaire* :

D. Franciscus Rabelœsus, pro suo ordinario, elegit librum Prognosticorum Hippocratis, qiem græce interpretatus est.

C'est donc durant cette période, qui allait de la fête de Saint Luc (18 octobre) aux environs de Pâques, que notre nouveau professeur occupa la chaire correspondant à celle de Pathologie Interne.

Il fit son cours sur les *Pronostics* d'Hippocrate, d'après le texte grec, renouvelant son originale initiative du *Petit Ordinaire*, sept ans auparavant. Cette fois encore son succès fut grand, et ce ne furent pas seulement les étudiants qui se pressèrent nombreux autour de sa chaire, ainsi que l'écrivait le poète et juriste toulousain Jean de Boyssonné, à leur ami commun Maurice Scève : « *Monspessulum appulimus, ubi Rabelæsus frequenti auditorio librum Prognosticorum Hyppocratis prælegebat* ».

Mais, si Rabelais obtient à nouveau un succès triomphal en commentant directement, grâce à sa parfaite connaissance du grec, les enseignements des Anciens sur un texte irréprochable, il ne s'ensuit pas que sa prédilection d'humaniste pour les

1. Les registres de la Faculté font, en outre, mention de la présence de Rabelais à une nouvelle assemblée, qui eut lieu le 7 novembre 1537,chez le chancelier Griffy; et indiquent qu'il présida le baccalauréat d'un étudiant, qui l'avait également choisi comme parrain d'études, le 30 novembre 1537.
(Registre des Actes et Registre des Matricules, conservés à la Faculté de Médecine de Montpellier.)

études philologiques l'ait entraîné à négliger les sciences médicales proprement dites. C'est en lui, au contraire, que nous pouvons reconnaître un des premiers médecins qui songèrent à préconiser la valeur de l'observation et de l'expérience, et qui osèrent en proclamer la nécessité pour l'avancement des sciences médicales. Se contentera-t-il, comme on l'a fait jusqu'alors, d'étudier dans les livres la composition du corps humain, de ce *microcosme* dont la perfection l'enthousiasme, et dont il admire le glorieux agencement dans ses moindres détails? Non certes; il est parmi ses contemporains l'un des premiers, et des plus ardents, à proclamer la nécessité de la dissection et sa haute valeur d'enseignement.

*
**

Ce n'est pas que les dissections fussent inconnues à l'époque; cependant cet exercice était encore fort peu pratiqué. Les croyances religieuses, l'interdiction de la Faculté de Théologie, ne permettaient guère de se procurer des cadavres humains pour étudier l'anatomie. La France, à cet endroit, se montrait bien en retard sur l'Italie, où cette science était depuis longtemps en honneur[1].

L'anecdote suivante, qu'un étudiant bâlois, Félix Platter, venu à Montpellier pour y étudier la médecine, nous rapporte dans ses notes de voyage, montre bien les difficultés qu'on rencontrait alors à disséquer des cadavres. Il ne s'agissait en effet, de rien moins que d'aller déterrer, pendant la nuit, hors les murs de la ville, quelque cadavre inhumé le jour même dans le cimetière Saint-Denis. L'aventure, en elle-même, était déjà périlleuse, car les moines du monastère des Augustins, dont dépendait le cimetière, avertis par de précédentes équipées, n'hésitaient pas à envoyer quelque trait d'arbalète aux étudiants trop zélés ! Cependant, nos *escholiers* parvien-

1. Wickersheimer rapporte que, « depuis 1238, une loi de Frédéric II empereur d'Allemagne et roi des Deux-Siciles, y défend l'exercice de la médecine à quiconque n'a pas disséqué au moins pendant un an des cadavres humains ». Nous aurions voulu pouvoir vérifier l'authenticité du texte invoqué.

nent à s'emparer du cadavre ; encore faut-il « songer à le faire entrer secrètement » dans la ville. On donne alors au gardien quelque argent pour qu'il aille chercher du vin, et, pendant son absence, les camarades requis introduisent le macabre fardeau. On pourra donc ainsi assister à une séance de dissection, à une « anatomie » comme on disait alors. Si l'opération n'a pu être entreprise assez tôt, et que la décomposition du cadavre soit trop avancée, on se contentera de préparer son squelette, et d'en faire une « anatomie sèche » qui servira à l'enseignement.

Comme, en outre, les chirurgiens disputaient parfois aux médecins les rares corps de suppliciés mis à la disposition de ceux-ci, on se rend compte que les occasions de disséquer étaient plutôt rares. Aussi, la Faculté de Médecine de Montpellier en était-elle à se féliciter de pouvoir faire officiellement deux ou trois dissections par an, à une époque où le grand Vésale risquait la prison pour aller décrocher du gibet les cadavres de pendus[1] qu'il voulait étudier, et où Charles-Quint demandait aux théologiens de Salamanque, s'il « estoit permis aux medecins chrestiens de dissequer des corps humains » ? Rabelais, étudiant, en avait vu quelques-unes, et le *Liber Procurationis* nous montre la signature de maître François, attestant sa présence à celle qui eut lieu le 18 octobre 1530 : « *Rabelœsus quia prœsens fui* ».

Une dissection de cadavre humain était donc, nous venons de le voir, une chose rare. C'est qu'en effet, Hippocrate et Galien s'étaient toujours contentés de scruter les entrailles des animaux, et les médecins de l'antiquité qui les suivirent ne se hasardèrent guère plus à déchirer un corps humain. Plus de seize siècles après eux, les contemporains de Rabelais hésitaient encore à laisser accomplir ce que l'on considérait alors comme un sacrilège.

1. Même après que l'autorisation eut été donnée à la Faculté de Médecine de Louvain de s'emparer des cadavres des pendus, un édit de Charles de Lorraine, en date du 27 janvier 1752, défend encore aux médecins d'enlever ceux-ci moins de deux heures après la mort, sans doute pour modérer un zèle jugé intempestif.

On en était donc réduit à étudier l'anatomie sur des reproductions en cire[1]; parfois, peut-être, sur des préparations plus ou moins embaumées. Le plus souvent on devait se contenter d'une « anatomie sèche », c'est-à-dire d'un squelette monté, et du traité d'anatomie de l'italien Mundino de' Luzzi. Quant à la dissection proprement dite, on la pratiquait surtout sur des animaux, et c'était le singe et le cochon qui servaient le plus souvent à ces études, probablement à cause de la ressemblance qu'on leur trouvait déjà avec l'homme !

A l'époque de Rabelais, le fameux médecin Jacques Dubois enseignait à Paris, « devant un merveilleux auditoire d'escholiers de toutes nations, apportant pour les démonstrations tantost un membre d'animal, tantost la cuisse ou le bras d'un pendu[2]. » A Montpellier on désirait mieux que cela, et nous avons vu que l'on n'hésitait pas sur le choix des moyens, pour arriver à se procurer des cadavres. Bientôt Guillaume Rondelet, devenu Chancelier de « ladite Université de médecine qui est la principale du Royaume », demandera à François Ier et obtiendra du monarque l'autorisation d'y créer un *Théâtre*

1. Les premières figures anatomiques en cire seraient dues à un français du début de la Renaissance : Jacques d'Angoulême. Il y en avait trois grandes au Vatican : « l'une montre l'homme vif; l'autre comme s'il estoit écorché, les muscles, les nerfs, veines, artères et fibres; et le troisième est un skeletos, qui n'a que les ossements et les tendons qui les lient et acccouplent ensemble ».

On continua d'ailleurs pendant fort longtemps, même après que la dissection fut devenue d'une pratique courante, à apprendre aussi l'anatomie grâce à ces figures de cire. Le *Mercure galant* écrivait à ce sujet, à l'époque de Louis XIV : « Désormais, on pourra faire des leçons anatomiques toute l'année, sans craindre la puanteur et l'infection des sujets. »

2. « Me souvient avoir ouy ce bien parlant Latin Jacques Sylvius lire *de usu* » *partium* de Galen, au College de Treguier à Paris, avec un merveilleux audi- » toire d'escholiers de toutes nations : mais alors qu'il deschiffroit les parties » que nous appelons honteuses, il n'y avoit coin ny endroit qu'il ne nommast en » beau François par nom et surnom, y adjoustant les figures et pourtraits, pour » plus ample declaration de sa leçon, qui eust esté illusoire, sans goust ne saveur, » s'il eust passé par auprès, et fait autrement.

» Je luy ay veu apporter en sa manche, car il vescut toute sa vie sans servi- » teur, tantost la matrice d'une chevre ou brebis, et tout le bas du ventre; tan- » tost la cuisse ou bras d'un pendu, en faire dissection et anatomie, qui sentoient » tant mal, et puoient si fort, que plusieurs de ses auditeurs en eussent volon » tiers rendu leur gorge, s'ils eussent osé : mais le paillard avec sa teste de Picard, » se courrouçoit si asprement, menaçant ne retourner de huit jours, que tous se » remettoient en leur premier silence. »

(Noël du Fail, *Contes et Discours d'Eutrapel.*)

d'Anatomie, ainsi qu'on appelait alors la salle de dissection. Ces amphithéâtres devaient se multiplier ensuite, à la faveur du mouvement général de la Renaissance, notamment en Italie, et après que Vésale eut assuré définitivement le triomphe de l'anatomie.

Voici ce que le même Rondelet — qui avait, dit-on, procédé lui-même à l'autopsie de son enfant — écrira en 1560, en tête de son traité *De Ponderibus*, dans l' « *Epître dédicatoire au savant évêque de Montpellier, Guillaume Pélissier* » :

« La partie qui enseigne la nature du corps humain étant la première qui se soit offerte à mes investigations, je l'ai vue si négligée par les anciens que, pour l'anatomie, j'estime être le premier qui, dans cette Université, ait poursuivi la dissection des muscles avec soin et exactitude. Je jugeai alors nécessaire de publier sur-le-champ un livre qui traitât de l'autopsie, et je l'eusse fait si Vésale, dont on ne proclamera jamais trop la louange dans cette branche, n'eût suffisamment répondu à mon désir; pas au point cependant d'anéantir le ferme espoir que j'ai d'y avoir contribué dignement par ma méthode... »

A cette époque, Rabelais était déjà mort; si son nom ne figure pas sous la plume de son ancien condisciple, il n'en reste pas moins vrai qu'il fut, ainsi que nous le verrons, un des premiers — précisément avec Guillaume Rondelet et Barthélemy Cabrol — à ouvrir la voie et à faire triompher l'étude de l'anatomie et la pratique de la dissection, dans les amphithéâtres du Midi. Ses initiatives et son exemple contribuèrent, pour une large part, à l'établissement et au succès de ce nouveau mode d'enseignement, qui devait se montrer si fécond en résultats pour les progrès de la médecine.

*
**

Tout médecin connaît l'admirable tableau par lequel Rembrandt révéla son génie. Dans cette *Leçon d'Anatomie* — de même que dans celle, moins connue, mais encore plus représentative, de Hubert Sporchmans — le professeur nous apparaît, en grand habit et col de dentelle richement ajouré, coiffé de son chapeau. Il siège devant le cadavre, dans un fauteuil,

entouré de ses élèves; du moins est-ce lui qui a incisé les téguments et saisi la pince, pour présenter les muscles et les vaisseaux faisant l'objet de sa démonstration. A l'époque de Rabelais, rien de pareil quant à ce dernier point. C'est qu'une dissection constitue alors un exercice autrement important, à la fois du fait de sa rareté et des circonstances dans lesquelles il se déroule. Le professeur, revêtu de ses habits d'apparat et des insignes de sa dignité, siège assez loin du cadavre, parfois même au-dessus de la table où se fait la dissection. C'est à la main du barbier qu'il abandonne le corps; et il indique seulement les incisions à pratiquer et les manœuvres opératoires, du bout de sa baguette. Le plus souvent, on dissèque, comme de nos jours, le cadavre étendu horizontalement; et c'est la manière que recommande d'employer le grand médecin parisien Charles Estienne, mais il ajoute :

« La manière de situer le corps qui se doibt anatomiser se trouve différente et diverse. Car les uns ayment mieulx le tenir debout ou le pendre à ung soliveau... et le lier avec force bandes de linge, en sorte que on le puisse ayseement tourner de costé et d'autre : en couvrant touttefois la face et la partie honteuse dudict corps ; à ce que le regard d'icelles parties ne puisse retirer et distraire ailleurs la fantaisie des spectateurs. »

C'est encore le même auteur qui nous renseigne sur la meilleure façon d'effectuer une bonne dissection, et l'ordre qui doit être suivi pour utiliser au mieux le cadavre. Après avoir ouvert le ventre et disséqué les muscles abdominaux, il en étudie les viscères, pour remonter ensuite au thorax, puis au cou, et disséquer enfin la bouche et le cerveau. Puis :

« des entrailles vuydees et du tout ostees, avec les parties interieures contenues dans ce corps, fauldra passer à l'administration des exterieures : lesquelles consequemment te seront en brief proposees et descriptes... Nous commencerons donc derechef par le cuyr, comme si nous voulions (après avoir desgarny le corps de ses parties interieures) le desnuer aussi de ses exterieures. De ce cuyr viendrons aux muscles et à la gresse qui leur est entredeux, desquelz tirez hors de leur lieu, as veu cy dessus les particulieres figures : ausquelles avons exprimé la diversité des filaments qui sont en iceulx. Or, ne fe-

LA LEÇON D'ANATOMIE

LE MÉDECIN PIETRO DA MONTAGNANA DANS SA CHAIRE

Gravure illustrant l'Anatomie de Mundino de'Luzzi.

(Ouvrage du XVI^e siècle, conservé à la Bibliothèque Nationale.)

rons-nous ceste dissection de muscles et aultres parties exterieures, qu'en ung costé du corps tant seulement. Car c'est le meilleur de laisser lesdicts muscles entiers à l'autre partie pour l'administration des venes et arteres qui sensuyvent incontinent apres : et, ce faisant, monstrerons en passant les prolongations et dispersions des nerfs envoyez aux parties exterieures : lesquelles propagations tascherons à poursuyvre jusques à leur origine, qu'avons ja pour plus grande facilité cy devant expliquee et monstree en descouvrant l'espine du dors; pour dernier labeur passerons à la dissection des ligaments et cartilages, apres lesquels tascherons à te montrer tous les os en general, et encore en particulier, t'enseignerons la manière comment pourras artificiellement preparer, nettoyer, et lier ensemble lesdicts os pour faire anatomie seiche; qui sera le propos final de cest œuvre.»

L'amphithéâtre où l'on opère, s'il en existe un, regorge de spectateurs; sinon la dissection se fait dans une salle choisie à cet effet, parfois même chez un simple particulier, ou au contraire publiquement. Non seulement alors toute la faculté, maîtres et escholiers, est au complet, mais encore y voit-on de nombreuses personnes étrangères accourues à un si rare spectacle. A en croire Félix Platter, qui écrivit pourtant ses mémoires après la mort de Rabelais, « outre les étudiants, l'assistance se composait de seigneurs, de bourgeois en grand nombre, de dames aussi quand même on disséquait un homme; beaucoup de moines y venaient également ». Il arrivait d'ailleurs que plus d'un, parmi ces spectateurs bénévoles, dût quitter la place, incommodé qu'il était par l'odeur insupportable du cadavre, les démonstrations sur un même sujet durant souvent plusieurs jours.

La gravure typique, que nous reproduisons ci-contre, et qui est extraite de l'*Anatomia* de l'italien Mundino de' Luzzi, nous permet d'imaginer facilement maître François Rabelais, devenu professeur, présidant, entouré d'un auditoire choisi, à la dissection de ce fameux pendu qui inspira Dolet. Le morceau est trop connu pour que nous le reproduisions ici; qu'on nous permette cependant d'en donner la traduction de quelques passages, pour montrer quel était le prestige scientifique dont jouissait Rabelais auprès de ses contemporains :

« Epitaphe d'un pendu qui, après avoir servi de haut exemple, fut, pour l'enseignement du public, disséqué à Lyon, par le très savant médecin François Rabelais, expliquant la structure du corps humain[1].

Etranglé par le nœud je pends misérablement à la corde... mais la Fortune me rend bientôt l'objet des regards d'une vaste et savante assemblée... tandis que le plus docte des médecins me va disséquer, et faire admirer dans la structure de mon corps l'ordonnance incomparable et la sublime beauté du corps humain, chef-d'œuvre du Créateur... ainsi, moi qui étais condamné à être la proie des corbeaux et le jouet des vents, je nage dans le plus grand des honneurs ! »

En outre de cette dissection qu'il effectua publiquement à Lyon en 1537, Rabelais dirigea d'autres fois cet exercice à Montpellier, durant son professorat, en particulier le 17 novembre de la même année, date à laquelle il est fait mention d'une « anatomie » pour laquelle il lui est dû un écu d'or : « *Accepti prœterea a domino Schyronio aureum unum solis pro anatome quam interpretatus est Dominus Franciscus Rabelais.*

Fontanus procurator. »

Mais c'est dans l'œuvre même de Rabelais, que nous trouvons les meilleures raisons de croire à sa parfaite connaissance de l'anatomie.

*
**

Et tout d'abord il y préconise la dissection, comme un des meilleurs moyens d'apprendre à connaître les secrets du corps humain; et voici que Gargantua ne marque pas, après avoir conseillé à son fils de compulser soigneusement tous les livres des grands médecins, de lui recommander « de s'acquérir par fréquentes anatomies la parfaicte congnoissance de l'aultre monde, qui est l'homme ». C'était là, la marque d'un esprit hardi, qui prévoyait, à l'instar du grand Vésale et avant même celui-ci, qu'il ne pouvait y avoir de vrai progrès dans les sciences médicales avant que fussent accordées à l'anato-

1. *Carmina* de Dolet. Lyon. 1538.

mie et à la physiologie une part, sinon prépondérante, du moins essentielle, dans les études consacrées à ces sciences.

Par ailleurs, nombreux sont les passages du *Gargantua* et du *Pantagruel* qui attestent les connaissances anatomiques de notre écrivain, et où abondent les termes techniques.

Ce sont, d'abord, au milieu des épisodes pittoresques qui marquent le développement de la guerre picrocholine, les prouesses de frère Jean des Entommeures, qui fait un véritable carnage des ennemis :

« Il chocqua doncques si roidement sus eux, sans dire gare, qu'il les renversoit comme porcs, frappant à tors et à travers, à la vieille escrime. Es uns escarbouilloit la cervelle, es aultres rompoit bras et jambes, es aultres deslochoit les spondiles du col[1], es aultres demoulloit les reins, avalloit le nez, poschoit les yeulx, fendoit les mandibules, enfonçoit les dents en la gueule, descroulloit les omoplates, sphaceloit les greves[2], desgondoit les ischies[3], debezilloit les focilles[4].... Si aulcun sauver se vouloit en fuyant, à iceluy faisoit voler la teste en pieces par la commissure lambdoïde... Et si personne tant fut esprins de temerite qu'il luy voulust resister en face, là monstroit il la force de ses muscles, car il leur transperçoit la poictrine par le mediastin et par le cueur; à d'aultres, donnant sus la faulte des costes, leur subvertissoit l'estomac, et mouroient soubdainement; es aultres tant fierement frappoit par le nombril qu'il leur faisoit sortir les tripes; es aultres, parmy les couillons, persoit le boyau cullier[5]. Croyez que c'estoit le plus horrible spectacle qu'on vist oncques. »

Mais notre Chinonais ne se borne pas à énumérer les noms des divers organes; il nous montre ailleurs, par des descriptions précises, que les relations de ceux-ci et leur situation réciproque lui sont parfaitement connues, à une époque où l'enseignement de l'Anatomie topographique n'existait pour ainsi dire pas.

Ce sont, ici, les rapports de l'artère temporale avec la suture fronto-pariétale qui sont indiqués avec précision : « [il] l'atteinct par la joincture coronale[6] de la teste, sus

1. Vertèbres cervicales.
2. Tibias.
3. Hanches.
4. Jambes et avant-bras.
5. Rectum.
6. Suture fronto-pariétale.

l'artère crotaphique[1], du côté dextre... » Ailleurs, c'est Panurge qui est enfin délivré, déjà à moitié rôti, des brigands turcs qui le martyrisent :

« Il tire la broche où j'estois embroché, et tua tout roide mon rostisseur, dont il mourut là par faulte de gouvernement ou aultrement; car il luy passa la broche peu au-dessus du nombril vers le flanc droict, et luy perça la tierce lobe du foye[2], et le coup haulsant luy penetra le diaphragme, et par à travers la capsule[3] du cœur luy sortit la broche par le haut des espaules entre les spondyles et l'omoplate senestre. »

C'est encore le moine de l'abbaye de Seuilly, frère Jean des Entommeures, qui nous permet, par sa force et sa dextérité d'escrimeur, « d'anatomiser » le cerveau d'un des archers de Picrochole qui prétendaient le garder prisonnier !

« Lors d'un coup lui tranchit la teste, luy coupant le test[4] sus les os petreux, et enlevant les deux os bregmatis[5], et la commissure sagittale, avecques grande partie de l'os coronal, ce que faisant lui tranchit les deux meninges, et ouvrit profundement les deux posterieurs ventricules du cerveau : et demoura le crane pendant sus les espaules à la peau du pericrane par derriere, en forme d'un bonnet doctoral noir par dessus, rouge par dedans. »

Quant à son compagnon d'armes, il n'est pas moins maltraité par le terrible moine, celui-ci :

« luy coupant entierement les venes jugulaires et arteres sphagitides[6] du col, avecques le gargaréon, jusques ès deux adenes[7] : et retirant le coup, luy entre-ouvrit la mouelle spinale entre la seconde et tierce vertebre... »

Et notre médecin d'ajouter gravement : « là tomba l'archier tout mort », ce que nous croyons aisément !

1. Artère temporale.
2. Lobule de Spigel.
3. Péricarde.
4. Calotte crânienne.
5. Pariétaux.
6. Carotides.
7. Amygdales.

Ces descriptions peuvent paraître fantaisistes à première lecture; mais si l'on a soin de remplacer les termes anatomiques désuets par leurs correspondants actuels, et qu'on veuille bien prêter quelque attention à la description du trajet des blessures et à la mention des organes lésés, on s'aperçoit vite qu'elles sont parfaitement exactes. Elles dénotent, en outre, chez le médecin qui les jette au courant de sa fantaisie, au milieu d'un récit à la fois plein d'humour et de grosse gaîté, et sans aucune réflexion préalable ni intention délibérée d'instruire, une connaissance véritablement très sûre de l'anatomie chirurgicale. Or, il faut le répéter, Rabelais écrit ces lignes à une époque où l'anatomie des régions n'existe pas encore, et où, seule, l'anatomie descriptive commençait à être étudiée avec quelque soin et méthode.

Il fallait donc que notre illustre confrère eût personnellement une connaissance peu commune de l'anatomie topographique, pour pouvoir décrire avec une telle facilité, et de chic comme nous dirions aujourd'hui, des blessures dont le trajet a été vérifié et reconnu parfaitement possible et exact. C'est le Dr Brémond, qui a annoté, du point de vue médical, toute l'œuvre de maître François — faisant preuve d'un soin et d'une érudition remarquables — qui a vérifié, sur le cadavre, l'exactitude de ces descriptions anatomiques dont la fantaisie n'est qu'apparente.

La même observation peut encore s'appliquer au récit de la « façon bien estrange » dont naquit Gargantua[1] :

« Peu de temps après elle [Gargamelle] commença à souspirer, lamenter et crier. Soudain vindrent à tas sages femmes de tous costés. Et, la tastans par le bas trouverent quelques pellauderies assez de maulvais goust, et pensoient que ce fust l'enfant; mais c'estoit le fondement qui luy escappoit, à la mollification du droit intestin, lequel vous appelez le boyau cullier, par trop avoir mangé des tripes, comme avons declairé cy dessus.

« Dont une horde vieille de la compaignie, laquelle avoit reputation d'estre grande medicine, et là estoit venue de Brisepaille,

1. *Gargantua*, chap. VI.

d'auprès Sainct Genou, devant soixante ans, luy fit un restrinctif si horrible que tous ses larrys tant furent oppilés et reserrés qu'à grand peine avec les dents vous les eussiez eslargis, qui est chose bien horrible à penser... Par cest inconvenient furent audessus relaschés les cotyledons de la matrice, par lesquelz sursaulta l'enfant, et entra en la vene creuse; et gravant par le diaphragme jusques au-dessus des espaules, où ladite vene se part en deux, print son chemin à gauche, et sortit par l'aureille senestre[1]. »

Là encore, une description de la plus haute fantaisie repose sur un fond de vérité anatomique très exact, si l'on excepte le défaut de mention du cœur, que Rabelais n'ignorait tout de même pas ! On n'en finirait d'ailleurs pas de citer les passages de l'œuvre renfermant des termes anatomiques, et de faire remarquer la précision avec laquelle sont décrits les organes eux-mêmes, leurs situations réciproques, le trajet des vaisseaux ou des nerfs.

Cependant le chapitre capital, sur ce sujet, est fourni par la pittoresque description de l'anatomie de *Quaresmeprenant*[2]. Celle-ci mérite de nous retenir encore quelques instants.

*
**

En effet, depuis l'ouvrage remarquable que le Professeur Le Double lui consacra en 1899, c'est d'un jour tout nouveau que l'on considère cette étourdissante énumération, jugée digne tout au plus, jusqu'alors, de servir de pendant au grotesque catalogue des ouvrages de la *Librairie Saint-Victor*, et considérée seulement comme un divertissement de maître François.

1. Voici la translation de ce passage, en langage anatomique moderne, que donne le Dr Marcel Benoit : « Reprenons le mécanisme de la naissance de Gargantua. La voie naturelle, la filière pelvi-génitale étant rigoureusement fermée par l'effet du restrinctif, l'utérus se relâcha au niveau de l'insertion placentaire; le fœtus trouvant là une porte de sortie, se hâta d'en profiter et entra dans la veine creuse, ou veine cave inférieure, sans doute par l'intermédiaire des hémorrhoïdales moyennes ou des plexus péri-utérins; quoi qu'il en soit, il continue son ascension, dépasse le diaphragme, arrive au cœur dont l'auteur ne fait pas mention, mais qu'il est bien obligé de traverser pour gagner la veine cave supérieure; de là, il s'engage dans le tronc veineux brachio-céphalique gauche, remonte la jugulaire interne, passe dans le sinus pétreux et s'échappe par l'oreille. Dans un pareil trajet, on est en droit de se demander ce que devenait le cordon. »

2. *Quart Livre*, chap. XXX, XXXI, XXXII.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce *Rabelais Anatomiste et Physiologiste*, et d'abord pour louer son auteur qui nous a découvert toute la profondeur de la science anatomique de l'illustre Chinonais. Par ses travaux remarquables, ses patientes recherches, ses investigations et ses comparaisons si ingénieuses, le Dr Le Double a réalisé ce tour de force de mettre dans notre entendement — grâce à ses explications et en plaçant sous nos yeux des gravures d'une éloquence souvent saisissante — la parfaite compréhension de cette longue énumération, au premier abord véritablement abracadabrante. Bien des termes, qui semblaient obscurs ou même incompréhensibles, ont été expliqués, et, la représentation de l'organe à côté du dessin reproduisant l'objet auquel il est comparé, fait presque toujours apparaître l'évidence et le bien-fondé des comparaisons de *Xenomanes*.

Pour certaines même, on ne peut manquer d'admirer à la fois la sûreté du coup d'œil de maître François et la vivacité de son imagination. Bien des comparaisons employées de nos jours en anatomie sont loin de nous offrir une évocation aussi saisissante que celles de Rabelais : témoin celles-ci, parmi bien d'autres :

le *rets admirable*, [octogone de Willis] comme un *chanfrein*;
les *boyaulx*, comme un *tramail*;
les *parastates*, [épididymes] comme un *pot à plume* [casque à cimier];
les *tympanes*, comme un *moulinet*.

Il ne nous appartient pas ici de résumer ce travail si intéressant, d'ailleurs connu de tous les rabelaisants, et dont la préface élogieuse, écrite par le Professeur Mathias Duval, indique assez la haute valeur. Qu'on nous permette seulement d'extraire de cette préface les lignes suivantes :

« Cette anatomie [de Quaresmeprenant] est une énumération sérieuse ; toutes les comparaisons qui la forment sont merveilleusement justes et valent une description. Le tout était de retrouver le véritable sens de certains termes anatomiques et de faire connaître les objets anciens auxquels sont comparés les organes désignés par ces termes. Le résultat de ce travail de bénédictin est de jeter une vive

lueur sur la question de l'état des connaissances anatomiques à cette époque, et de nous faire sentir à quelles dissections nombreuses et minutieuses avait dû se livrer Rabelais pour arriver à connaître si bien la forme et la disposition des parties. »

Peut-être cependant l'admiration sans bornes dont témoigne le Dr Le Double pour Rabelais, va-t-elle jusqu'à l'entraîner à quelque exagération, et l'on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'il accorde généreusement à maître François toutes les qualités; et non seulement celles d'un parfait anatomiste et d'un excellent médecin, mais jusqu'à « l'aménité de caractère, de gestes et de langage », sans oublier « le soin de sa personne » !

Depuis la parution de son ouvrage, d'ailleurs, certains chercheurs, et en particulier le Dr Albarel, ont montré que certains termes avaient été mal compris, ou devaient être pris dans un sens différent de celui qu'il avait indiqué, que telle allusion se trouvait en défaut. Nous n'étions pas nous-même sans avoir été étonné de plusieurs des explications données par le savant professeur, et tout le soin qu'il apporte à les justifier et aussi l'imagination dont il fait preuve parfois dans le même but, n'arrivaient point à nous convaincre de leur légitimité.

C'est ainsi que, pour n'en citer qu'une, la fameuse comparaison des *omoplates*, comme un *mortier*, a toujours fait se hérisser en nous l'homme de l'art, qui se refusait à y voir autre chose qu'une plaisanterie de maître François ! Le Dr Albarel explique bien que, à son avis, M. Le Double a mal compris l'intention de Rabelais, et que, si les omoplates de *Quaresmeprenant* sont comparées à un mortier, c'est parce que celui-ci était bossu; l'image du livre du Dr Le Double a beau joindre au mortier son pilon, et l'humérus à l'omoplate, avec leur articulation ouverte pour la circonstance; nous n'arrivons pas à admettre que François Rabelais ait voulu mettre dans sa comparaison autre chose qu'une plaisanterie plus ou moins cocasse, jaillie spontanément de sa plume, comme tant d'autres fois, et souvent au milieu de discours autrement sérieux.

On pourrait, d'ailleurs, multiplier les exemples de tentatives de rapprochements aussi peu convaincantes. Citons seulement, au hasard, les comparaisons suivantes :

la *salive*, comme une *navelle*;
la *vessie*, comme un *arc à jallet*;
le *membre*, comme une *pantophle*;
l'*urine*, comme un *papefigue*;
la *géniture*, comme un *cent de clous à latte*;

pour la justification desquelles M. Le Double fait preuve véritablement d'un beau zèle et de pas mal d'imagination, n'hésitant même pas à écrire que Rabelais avait pu voir les spermatozoïdes et les compter, avec de simples doublets, le microscope n'étant pas encore inventé !

On ne peut donc s'empêcher de penser que, si son *Rabelais Anatomiste et Physiologiste* mérite les plus grands éloges, le zèle du Dr Le Double et son enthousiasme pour le grand Chinonais ne manquent pas de l'entraîner quelquefois un peu loin, pour tenter d'expliquer la hardiesse, ou le décousu, comme on voudra l'appeler, de certains rapprochements et comparaisons.

Pourquoi, d'ailleurs, vouloir à tout prix que tout, absolument tout, dans cette fameuse énumération, porte la marque des seules connaissances scientifiques de notre gai confrère, alors qu'à chaque page de son œuvre, et souvent même au milieu des sujets les plus sévères, ce sont la malice, le jeu de mots, la plaisanterie souvent un peu grasse qui éclatent ?

Pourquoi, après avoir considéré pendant plusieurs siècles ces pages comme une vaste galéjade, vouloir maintenant en retirer bien mieux que de la « substantifique moëlle », toute une véritable leçon d'anatomie, et des plus minutieuse et des plus précise, telle que put la faire maître François, du haut de sa cathèdre, devant les escholiers montpelliérains ?

Véritablement, *Quaresmeprenant* se devrait de se féliciter, encore beaucoup plus que le pendu de Lyon, de l'honneur que lui fit Rabelais !

Tout ceci nous rappelle les discussions sans fin, et les « tant doctes » commentaires, que provoqua l'interprétation de

cette fameuse poudre de *Diamerdis*[1], qui aida à recoller la tête du bon *Epistemon*, avec une quinzaine de points de suture « veine contre veine, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle », et un peu d' « onguent resuscitatif » !

On est même allé jusqu'à écrire de Rabelais qu'il était le précurseur de Carrel, au sujet de cette guérison miraculeuse !

Il nous semble, par delà ces flots d'encre et cet étalage de vaine érudition, entendre résonner le rire joyeux du grand « polygélaste ». Maître François, qui n'aimait rien tant que rire et faire rire sainement, qui écrivait, de son propre aveu, « pour l'esbaudissement et reconfort de ses malades », serait, n'en doutons pas, secoué d'une douce hilarité en voyant chercher si loin ce qui, dirait-il lui-même, est aussi près de notre... boyau cullier ! C'est nier, en effet, tout le véritable esprit de l'œuvre, que de vouloir découvrir sous chaque mot une signification cachée. Sans doute bien des passages et nombre de termes qui pouvaient paraître obscurs, à première lecture, s'éclairent-ils d'un jour nouveau depuis les patientes recherches des érudits commentateurs; sans doute Rabelais, lui-même, dissimule-t-il parfois, sous une apparente jovialité, un enseignement philosophique ou moral d'une haute portée; mais, de grâce, ne cherchons pas à découvrir partout un sens caché à ses écrits, ou quelque subtilité ténue dans ses moindres allusions, alors qu'il nous livre simplement, joyeusement, un peu de la saine gaieté qui pénètre son être exubérant.

*
**

Rabelais ne s'est donc pas consacré seulement à l'enseignement théorique; il a su se dégager du fatras des textes et des doctrines et préconiser la méthode de l'enseignement direct, basé sur « la cognoissance des faicts de nature » et de « l'estat humain », à laquelle on doit « s'adonner curieusement ». Par là il aiguillait déjà les investigations des médecins vers la

1. Voir en particulier : *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, t. III.

méthode expérimentale, reconnue plus tard indispensable au progrès des sciences.

Il y a mieux : Rabelais, Médecin Humaniste et grand Erudit, qui charme et étonne son auditoire par l'originalité de leçons, jamais faites avant lui, ne craint pas, à l'occasion, de faire œuvre manuelle à une époque où l'exercice de la chirurgie (*Kheir-ergon*) était considéré comme une profession tout à fait vulgaire. Sa meilleure connaissance des anciens traités, il ne s'en contente pas pour satisfaire son érudition d'humaniste ; il sait en tirer les notions théoriques qui lui permettront de construire un appareil de chirurgie marquant un progrès très réel sur tous ceux qui existaient alors pour le traitement des fractures de « l'os de la cuisse » : le *Glottocomon*.

Nous avons parlé déjà de cet appareil au sujet des œuvres de *Philiatros*. Il mérite que nous lui prêtions ici une plus large attention.

Au XVI^e^ siècle les meilleurs chirurgiens usaient encore de méthodes primitives, et souvent barbares, pour réduire les fractures, en particulier celles de la cuisse, si difficiles à maintenir correctement. C'étaient alors divers appareils de contention : gouttières, *quesses*, de bois ou de fer-blanc, doubles plans inclinés, dans lesquels on immobilisait le membre soigneusement bandé, après les avoir bourrés de laine, et auxquels on ajoutait parfois des charges de plomb. Inutile de dire que le chevauchement des extrémités osseuses était fréquent dans ces conditions, et l'on imagine que le cal obtenu était parfois énorme. Le membre, ainsi réparé, présentait souvent un raccourcissement ou des déformations tels, qu'il fallait alors recourir à une ostéoclasie, ainsi qu'il advint en 1521 au célèbre général des Jésuites : Ignace de Loyola. D'autres fois, on utilisait des appareils extenseurs, composés de « boys courbez avec coulonnes, comme enseigne Albucrasis, ou faictz en la manière d'espingolles comme avoyt icelluy de Lunel... » ; et Guy de Chauliac indique, dans son fameux *Guidon de Chirurgie*, qu'on doit réunir dans un système mixte les bandages avec attelles et l'extension pratiquée à l'aide de lacs et de poulies plus ou moins compliqués.

Mais l'extension n'est que momentanée ; dès que l'on est parvenu à réduire le chevauchement des os, on applique « les instruments mechaniques » qui assureront la contention étroite du membre pendant une dizaine de jours environ, auxquels les baumes et les onguents « colletics » viendront bientôt ajouter leur action ! Enfin une autre méthode, préconisée par Albucasis, et condamnée d'ailleurs par Chauliac, consistait à ramener la jambe contre la cuisse, le talon arrivant à toucher les fesses, et à l'y maintenir solidement par des attelles et trois liens circulaires.

Paracelse lui-même, ce grand révolutionnaire de la médecine, aux idées neuves et puissantes, — qui brûlait publiquement devant l'Université de Bâle les écrits de Galien et d'Avicenne — Paracelse, disons-nous, s'il avait condamné cet « usage des attelles [qui] requiert une forte et estroicte ligature, et la quantité et force d'icelles excite presque toujours des intempératures et phlegmons... d'où il advient puis après qu'on demeure boiteux ou que le membre demeure courbe », n'avait pourtant pas su inventer un appareil pour les remplacer qui fût vraiment pratique. Il indique bien, dans sa *Grande Chirurgie*, qu'on doit pratiquer simultanément pour ces fractures de jambe la contention et l'extension, grâce à « des cercles de fer attachés à des vis, comme l'avons monstré à auscuns de nos disciples et qui ne se peuvent aisément declairer par escrit, avec lesquels tu conserveras les rompures après qu'elles sont remises fort aisément en leurs places. » Mais l'appareil, dont il ne donne pas de description plus précise, et que ses élèves construisirent peut-être plus tard, devait être fort grossier et injurieux pour les téguments, à en juger par les deux anneaux de fer à charnière réunis par deux tiges filetées, rigides, qu'utilisait, sur ses indications, Claude Dariot vers la fin du XVI^{e} siècle. Les deux cercles qui composent cet appareil ne sont pas exactement dans le prolongement l'un de l'autre, et la traction qu'ils exercent ne peut se répartir de façon uniforme sur les deux parties du membre qui y sont soumises. Enfin, le fer forgé qui les constitue, quoique entouré de linges de soie et de coton, ne tarde pas à provoquer

des troubles trophiques et des escarres. Quant à l'effort exercé sur les verges latérales par les écrous qu'elles portent, il ne permet de donner aucune souplesse au maniement et à l'action contentive de l'appareil. « Il est difficile, écrit Heulhard, de ne pas être frappé de l'incommodité d'un tel instrument, des difficultés qu'il fallait pour l'application, enfin des dangers que cette application présente. On peut dire que l'imitation de Paracelse avait précipité Dariot dans un système qui réunissait à la fois tous les inconvénients de la contention et tous ceux de l'extension permanente. »

Tout autre nous apparaît le *Glossocomion* de Rabelais, dont le mérite essentiel est d'avoir substitué à la simple contention, ou à cette contention et extension par des pièces rigides et mal équilibrées, le principe de la traction continue, avec extension et contre-extension, pratiquées exactement dans l'axe du membre, principe sur lequel reposent encore les appareils utilisés de nos jours. Voici la description de cet appareil, que les Grecs avaient connu, et qui est mentionné par Galien dans ses livres de chirurgie sous le nom de *solene mechanique* ou *Glottocome mechanique*, mais dont la réalisation pratique est due incontestablement au grand Chinonais, qui rénova ainsi entièrement le traitement des fractures du fémur.

« Mais l'instrument lequelon mect soubz les fractures des jambes a esté merveilleusement bien inventé par iceulx, lequel au moyen d'un seul aysseau situé à la partie inférieure sur la fin de l'instrument, faict un effort contraire à tout le membre par double tension. L'une des parties, celle qui extend le membre droitement, se nomme en grec *euthyporos*, c'est-à-dire procedant en droite figure. Et l'aultre partie, qui attyre premierement en hault et puis en bas, elle dicte en grec *metaleplice*, qui est autant à dire comme translative. Et toutes deux sont faictes par tours et circuitions de lacqz. Outre plus, le lacqz le plus apte et idoyne a cest usaige est celuy lequel a deux bouts qui restent. Quand donc ce lacqz est mis aux parties qui sont soubz la fracture du membre, il faict la premiere tension dicte *euthyporos*, c'est assavoir quand les bras du dict lacqz environnent l'aysseau. Mais quand ledict lacqz est appliqué ès parties qui sont sur la fracture, il faict la tension dicte *metaleplice* en grec, c'est assavoir en tournant ses bras en hault premierement, et puis en bas,

car il les fault aussi environner autour de laysseau. Or il convient faire le tour et comme flexion des bras dudict lacqz despuis les parties superieures, jusques aux inferieures, par poullyes, lesquelles sont situees ès costes de l'instrument dit *glossocomion* ou *glottocomon*... Mais à present, puisque j'ay faict mention du *solene mechanique*, lequel instrument convient le plus à la jambe, et quand on la remet en son habitude naturelle, et encore plus, quand le malade change de lict ou aussi quand il va à la selle, ce ne sera pas hors de propos et a celle fin que nous en parlions entierement, louer beaucoup plus l'autre instrument dict *glottocomion*, duquel l'un des costez est mobile, semblablement la petite table, où ils mettent le pied, est mobile, a celle fin que ledict instrument convienne a toute magnitude de membre..... »

D'ailleurs, la figure que nous avons reproduite au chapitre IV, montrera, si l'on veut bien s'y reporter, mieux que n'importe quelle description, le progrès énorme réalisé par l'appareil de maître François. En tout cas, il est certain que son *glottocomon* eut un grand succès, et fut adopté rapidement par les chirurgiens de l'époque. Nous trouvons, en effet, dans le *XV° Livre de Chirurgie* d'Ambroise Paré, « traictant des fractures des os », la reproduction d'un appareil, dont nous avons donné également la figure, presque en tous points semblable à celui de Rabelais. Voici ce que le *Père de la Chirurgie francaise* écrit à ce sujet au chapitre XX :

« On trouve communément les extremitez de l'os de la cuisse estant rompue, chevaucher l'un sur l'autre, à cause des gros & forts muscles qui sont en icelle, lesquels se retirent tous vers leur origine, comme nous avons dit cy-devant. Parquoy lors qu'on reduira cette fracture, faut que le malade soit couché sur le dos, & ait la jambe estendue : & que le Chirurgien tire bien fort la cuisse : & où il ne le pourra faire seul, il aura deux serviteurs forts et puissants, pour ramener les extrémitez des os rompus l'une contre l'autre. Et à ces fins les anciens avoient l'instrument nommé *Glossocomium*, lors que la main n'estoit assez forte. En lieu d'iceluy on peut pareillement s'ayder de nostre mouffle : car Hypocrate permet la tension si grande, que mesme il bande sans avoir rejoint les os... »

Ambroise Paré donnait donc à entendre que l'appareil figuré en regard du texte était de son invention, malgré la mention portée au-dessus de la gravure : « Figure d'un instru-

ment nommé Glossocomium »; aussi certains l'ont accusé de plagiat. C'est ne pas examiner les choses avec sérénité et exactitude. La propriété scientifique, en effet, n'était guère reconnue à une époque où la plupart des savants, tout à l'amour de la Science pure, travaillaient « au fruict commun plus que privé prouffict », et ne songeaient guère à réserver, en cette matière, des droits dont personne ne se souciait. Ce qui le prouve bien, dans le cas qui nous occupe, c'est que, si l'édition de 1537 du livre de *Philiatros* dont nous avons parlé, indique bien au-dessus de la figure du glottocomon, que celui-ci est « de l'invention de maître François Rabelais, docteur en médecine », il existe, presque à la même époque, d'autres éditions[1] du même livre où cette mention a complètement disparu. Seules sont reproduites les figures du glottocomon et du syringotome, sans indication d'auteur. A. Paré est donc bien excusable d'avoir reproduit le premier de ces appareils, de nombreuses années plus tard, en y ajoutant une légère modification de détail, et de nous

Siryngotome.

SYRINGOTOME DE RABELAIS

1. En particulier celle de 1539, imprimée par Jehan Barbon, conservée à la Bibliothèque Nationale.

le donner comme un *mouffle* de son invention[1]. La modestie du savant chirurgien est d'ailleurs trop connue pour que nous insistions davantage, mais on se doit de restituer à notre grand Rabelais la réalisation première de ce remarquable appareil.

En face du glottocomon notre médecin dessina également un deuxième instrument de chirurgie : le *Siryngotome*[2]. Celui-ci est constitué par un tube de métal, qui renferme une tige mobile portant à une extrémité une petite lame recourbée et tranchante. Lame et tige sont commandées par un bouton placé à l'autre extrémité, et qui permet de les faire disparaître entièrement à l'intérieur du tube. On peut alors introduire l'instrument, qui jouera en quelque sorte le rôle de bistouri boutonné, dans l'intimité des tissus, sans provoquer de lésion aux viscères. Ce syringotome était utile, notamment, pour débrider les organes herniés, qui avaient résisté au taxis et aux applications d'éponges imbibées de vin chaud, lors des plaies pénétrantes de l'abdomen, si fréquentes à l'époque.

Nous pensons en avoir assez dit pour montrer que Rabelais sut allier aux connaissances théoriques les plus vastes et les plus sûres sur la Médecine, et en particulier sur l'Anatomie de son temps, la science du praticien le plus expérimenté.

*
**

Rabelais exerça à Montpellier, en même temps qu'il y professait à l'Université de Médecine, ainsi qu'en fait mention l'indult pontifical de Paul III, et ainsi qu'il le déclare lui-même dans sa supplique *Pro Apostasia*. Nous ne doutons pas que ses malades fussent en bonnes mains ; mais notre grand confrère n'était pas homme à se satisfaire des succès et des honneurs. Son besoin invincible de changer de place et de

1. A. Paré, en d'autres endroits de son œuvre, indique que certaines des planches anatomiques qu'il reproduit sont dues à Vésale, et remercie celui-ci de l'avoir autorisé à les publier dans ses *Livres*.

2. Nous n'avons pas retrouvé cet appareil, ni aucun d'analogue, dans les livres de A. Paré.

ville, et de toujours apprendre, ne va pas tarder à le reprendre. Déjà, au cours de l'été 1537, il avait refait le voyage de Lyon, centre intellectuel de la France d'alors, où l'appelait peut-être le soin de ses publications et de ses travaux d'érudition; le nouveau Docteur y avait été fêté par ses amis, et nous avons vu que c'est à cette époque qu'il dirigea dans cette ville une séance publique de dissection.

Revenu à Montpellier, et lorsque son cours du *Grand Ordinaire* sur les *Pronostics* d'Hippocrate fut terminé, Rabelais quitte la « noble et inclyte Faculté » qui lui avait ouvert toutes grandes ses portes, pour remonter une nouvelle fois la vallée du Rhône.

Il devait mener alors, durant plusieurs années, une vie aventureuse, plus conforme à ses goûts et à son caractère; nous l'avons suivi précédemment dans ses pérégrinations d'alors et ses séjours en terre italienne au service des frères du Bellay.

CHAPITRE VI

RABELAIS « MÉDECIN STIPENDIÉ » DE LA VILLE DE METZ[1]

LA THÉRAPEUTIQUE DE MAITRE FRANÇOIS

LES DERNIÈRES ANNÉES

C'est au début de 1546 que paraît le « Tiers Livre des faictz et dictz héroïques du noble Pantagruel : composez par M. Franç. Rabelais docteur en Medicine, calloïer des Isles Hieres. » Pour la première fois Rabelais indique son nom et son titre sur les ouvrages de sa geste pantagruélique, au lieu de son pseudonyme habituel d'Alcofribas Nasier. Il est vrai que notre rieur ajoute à son titre de « Docteur en Medicine » celui de « calloïer des Isles Hieres ». Nous avons déjà indiqué ailleurs les raisons qui avaient pu le porter à s'adjoindre ce titre facétieux.

Depuis quelques mois l'opinion publique était à l'anti-luthéranisme, et les fureurs de la Sorbonne se déchaînaient à nouveau contre les adeptes de la Réforme et aussi les libre-penseurs. C'est au cours de cette même année 1546 qu'Etienne Dolet allait monter sur le bûcher, pour l'indépendance de ses idées et de ses écrits en matière de métaphysique. Rabelais avait dû se brouiller avec lui quelque temps auparavant, à la suite d'une édition compromettante de son *Pantagruel* donnée par celui-ci sans son autorisation.

Le nouvel ouvrage de Rabelais est, lui aussi, condamné par la Faculté de Théologie, comme l'avaient été les pré-

1. Nous tenons à remercier ici M. Jean Plattard, Professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, dont les ouvrages nous ont été d'un grand secours et qui a apporté une extrême obligeance à nous fournir les précisions que nous avons pu lui demander.

Nous nous excusons seulement de n'avoir pas cru devoir adopter ses conclusions concernant les fonctions qu'exerça Rabelais durant son séjour à Metz.

cédents, malgré le soin qu'avait pris son auteur de n'y laisser paraître trace de « Scintille aulcune d'hérésie », de s'assurer la protection de la Reine de Navarre, et d'en mettre l'impression sous privilège royal qui lui avait été accordé le 19 septembre 1545. La raison de cette rigueur des « mangeurs de serpents » nous est donnée par maître François lui-même, dans son épître dédicatoire du *Quart Livre* au Cardinal de Châtillon :

« Alors me distes que de telles calumnies avoit esté defunct roi François d'éterne mémoire adverti; et curieusement ayant par la voix et pronunciation du plus docte et fidèle anagnoste [lecteur] du royaulme, ouï et entendu lecture distincte d'iceulx livres miens (je le di, parce que méchamment l'on m'en ha aulcuns supposé faux et infames), n'avoit trouvé passage aulcun suspect. Et avoit eu en horreur quelque mangeur de serpents, qui fondoit mortelle hérésie sus une N [âne] mise pour une M [âme] par la faulte et négligence des imprimeurs. Aussi avoit son fils, nostre tant bon tant vertueux et des cieulx bénist roi Henri, lequel Dieu nous veuille longuement conserver : de maniere que pour moi il vous soit octroyé privilège et particulière protection contre les calumniateurs..... C'est la cause, monseigneur, pourquoi présentement, hors toute intimidation, je mets la plume au vent, espérant que par vostre bénigne faveur me serez contre les calumniateurs comme un second Hercules gaulois... »

Cependant, devant les nouvelles menaces qu'il voit se préciser sur sa tête, Rabelais juge prudent de ne pas trop se confier à la protection du roi et des princes et de passer la frontière.

C'est à Metz, ville libre d'Empire à l'époque, mais de culture française, que nous le retrouvons au mois de mars 1546. Il est venu y chercher refuge chez le seigneur de Saint-Ayl, dont il a parlé plusieurs fois dans son œuvre, et qui avait été comme lui un des familiers de Guillaume du Bellay. Cette ville lui offrait un asile assez sûr car la tolérance y était grande, et le propre médecin de François Ier, Jean Gonthier d'Andernach, y avait déjà trouvé refuge quelques années avant lui. En outre, Metz n'était pas éloignée de Strasbourg, où il pouvait trouver une protection encore plus efficace, chez un agent diplomatique des du Bellay, le recteur Jean Sturm,

qui s'offrait également à le recevoir et le secourir en cas de besoin.

Cependant, après une alerte aussi chaude, le sort paraît lui redevenir favorable, et, quelque temps après son arrivée dans la cité messine, il entre au service de la ville. Nous savons, en effet, par la mention qu'avait relevée pour ses *Mémoires de la ville de Metz* le consciencieux pasteur Paul Ferry, sur les registres municipaux, qu'il est alors *stipendié*, sans que cette mention nous indique de façon plus explicite quelles étaient ses attributions exactes. Cependant tout permet de croire que Rabelais était *médecin stipendié*[1], comme il l'avait déjà été à Lyon, et sa réputation médicale, qui était loin d'être inconnue dans le pays messin, avait dû le précéder dans la ville et le désigner tout naturellement pour occuper ce poste.

Pourtant, cette croyance, générale jusqu'à ces dernières années, a été mise en doute, il y a quelque temps, et certains ont voulu voir dans ce mot de *stipendié* l'indication d'une autre charge que celle de médecin de la ville[2]. C'est ainsi que l'on a suggéré, des précédents ayant eu lieu, qu'il pouvait fort bien avoir été stipendié en qualité de secrétaire ou plutôt même de conseiller.

Cette hypothèse de l'attribution de la charge de conseiller à un homme arrivé aussi récemment, et en fuyard, dans la cité messine, nous paraît assez peu vraisemblable. Elle est fondée surtout sur ce fait que ses appointements étaient beaucoup plus élevés qu'à Lyon, et que leur montant, soit cent vingt livres par an, coïncidait avec celui de la charge de conseiller. Nous tenons qu'une coïncidence n'est pas une preuve, et l'on ne pouvait tout de même pas offrir à un Docteur, qui avait professé dans le principale Université de Médecine du Royaume, les quarante livres allouées au simple Bache-

1. Le titre de *Professeur Stipendié* était donné également à certains professeurs de la Faculté de Médecine de Montpellier, qui comprenait les *Professeurs Royaux*, nommés par le roi, et les *Professeurs Stipendiés* ou *Ordinaires*, élus par la réunion de leurs collègues et de l'Evêque. C'était celui attribué à Rabelais lorsqu'il fut nommé professeur.

2. Voir en particulier *Revue du XVI*e siècle, 1927, fasc. 1.

lier qu'il était à Lyon, quatorze ans auparavant[1]. Nous verrions donc plutôt dans le montant, relativement élevé, de ses appointements une preuve qu'il exerçait bien à Metz comme médecin, mais que l'on reconnaissait la valeur du médecin entré nouvellement au service de la cité en ne voulant pas traiter celui-ci moins bien qu'un simple conseiller. Cette allocation de cent vingt livres n'avait d'ailleurs rien d'excessif, à en juger d'après les termes pressants de la fameuse lettre qu'il écrivait quelques mois après, le 6 février 1547 (?), à son fidèle protecteur Jean du Bellay :

« Certainement, Monseigneur, si ne avez de moy pitié, je ne sache que doive faire, sinon en dernier desespoir me asservir à quelqu'un de par deça, avec dommage et perte evidente de mes estudes. Il n'est possible de vivre plus frugalement que je fais et ne me sçauriez si peu donner de tant de biens que Dieu vous a mis en main, que je ne eschappe en vivotant et me entretenant honnestement, comme je ay fait jusques à present, pour l'honneur de la maison dont j'estois issu à ma departie de France...

Vostre tres humble serviteur,

François Rabelais, medecin. »

Ce sont plutôt là, nous semble-t-il, les termes d'un médecin qui tire le diable par la queue, que ceux d'un conseiller municipal !

Nous persisterons donc à croire, avec le Dr Cabanès, que Rabelais fut effectivement médecin stipendié de la ville de Metz, et qu'il exerça régulièrement ces fonctions jusqu'à son départ — qui eut lieu vraisemblablement dans le deuxième trimestre 1548 (nouveau style) — à l'appel du cardinal du Bellay qui désirait la présence de son médecin habituel pour l'accompagner de nouveau à Rome. Les registres de la ville nous le montrent touchant à cette époque[2] son traite-

1. Les *Professeurs Royaux*, à Montpellier, recevaient, du temps de Rabelais, une subvention de 125 livres par an, plus une partie des droits des examens auxquels ils assistaient.

Les *Professeurs Stipendiés*, comme Rabelais, touchaient à peu près autant et quelquefois même davantage.

2. En réalité toutes les dates du séjour de Rabelais à Metz ont prêté, et prêtent encore à discussion; sa lettre à du Bellay, pas plus que celle de Jean Sturm et que les notes du pasteur Ferry, ne portant d'indication précise d'année.

ment annuel de cent vingt livres, plus, semble-t-il, une gratification de trois mois de traitement, soit trente livres. Ce versement supplémentaire indique donc, malgré le terme de « congédié »[1] employé par le pasteur Ferry, que les messins étaient satisfaits de la façon dont il avait exercé ses fonctions. Peut-être pourrait-on l'expliquer en adoptant une thèse qui concilierait à la fois les opinions de ceux qui considèrent toujours Rabelais comme ayant été médecin, et ceux qui ne veulent voir en lui qu'un conseiller de Metz. Ce versement supplémentaire pourrait alors correspondre, nous semble-t-il, à une indemnité d'honoraires se rapportant à des consultations, d'ordre juridique par exemple, qu'aurait données notre Chinonais.

En effet, rien n'empêche de supposer qu'on ait fait appel, en même temps qu'au médecin réputé, au juriste accompli qu'il était, pour éclairer des textes litigieux ou traiter des points de droit concernant les affaires de la cité. Simple hypothèse, sans doute, et que nous ne donnons que pour ce qu'elle vaut. Cependant, un fait à peu près semblable s'était produit à Montpellier de nombreuses années auparavant. Un simple moine, bachelier en médecine, dont la science avait été louée par le grand juriste Tiraqueau et par Guillaume Budé, avait été appelé alors à donner son avis, en Conseil de la Faculté, sur un cas difficile de procédure demeuré pendant entre l'Université de Médecine et un habitant de Narbonne.

Quoi qu'il en soit, Rabelais demeura à Metz durant environ deux ans, et rien n'empêche de le considérer comme ayant exercé pendant cette période les fonctions de médecin municipal. Mais, si nous persistons à adopter l'hypothèse qui paraît véritablement la plus sérieuse et à croire que Rabelais exerça

1. Au XVII^e^ siècle « congédier » ne signifie pas seulement comme aujourd'hui : « donner l'ordre de partir, renvoyer. » Le Dictionnaire de Richelet (dont la première édition est de 1680) porte entre autres sens : « donner permission de se retirer, de quitter tel lieu, ou tel service qu'on rendait ».

à Metz en qualité de médecin stipendié, nous nous garderons bien de donner des précisions sur son activité médicale, comme il nous a été loisible de le faire en ce qui concernait son passage au Grand Hôpital du Pont du Rhône. Ici, en effet, aucun document sûr ne nous renseigne à cet endroit et les recherches effectuées dans les archives de la ville n'ont pas permis de reconstituer un cadre exact à cette période de son existence, comme on a pu le faire touchant à son premier séjour à Lyon. D'autre part, maître François, habituellement si prolixe en détails de toute sorte sur les villes où il séjourna, ou même qu'il eut simplement l'occasion de traverser, sur leurs monuments et particularités, sur les mœurs de leurs habitants, leurs coutumes et leur façon de vivre, se montre fort réservé sur la ville lorraine. Et notre auteur, qui s'est dépeint bien souvent sous les traits de Pantagruel, qui nous a montré par de nombreuses allusions, et parfois même de longues descriptions, quelle a été sa vie d'étudiant, et aussi celle de ses « années de moinage », n'a jamais donné de détails et de précisions sur ses occupations de médecin, en dehors des passages que nous avons reproduits au chapitre III.

Rien dans son *Quart Livre* notamment, qu'il composa pourtant, du moins en partie, pendant son séjour à Metz, ne nous permet de présumer quelle était alors son activité médicale, les conditions dans lesquelles il exerçait ses fonctions, le nombre et la qualité de ses malades. Aussi a-t-on dû se contenter d'évoquer l'état sanitaire de Metz, qui se ressentait alors des guerres livrées dans les régions voisines, et de préciser quelles étaient les fonctions des médecins municipaux en ce temps-là.

Voici ce qu'écrivait le Dr Cabanès à ce sujet :

« Le pays messin était alors ravagé par la peste, la famine, la syphilis et une maladie vermineuse qui s'attaquait surtout aux débauchés : d'où lui vint le surnom pittoresque de *trousse-galant*. La peste, notamment, ne cessait de ravager les Pays-Bas et le Luxembourg, à la suite des guerres où les armées de Charles-Quint et de François Ier avaient combattu.

Rabelais arrivait au moment propice : grâce à ses connaissances techniques, il fut nommé médecin stipendié de la ville de Metz.

Le médecin stipendié était une sorte de médecin municipal, chargé de soigner les pauvres à leur domicile et dans les hôpitaux, de visiter les lépreux, d'organiser les secours publics en cas d'épidémies ou de maladies contagieuses. Les médecins stipendiés, primitivement aux gages de huit à quinze livres par an, reçurent plus tard un traitement de vingt-cinq livres.

« Paul Ferry, ministre protestant de Metz au xvii^e siècle nous a laissé sur ce point des indications précises et à l'abri de toute suspicion. Voici ce qu'on lit dans ses Observations séculaires, énorme compilation préparée pour une histoire générale de Metz et dont la bibliothèque de la ville conserve le manuscrit :

« *Rabelais aux gages de la ville de cent vingt livres par an*, 1547, *est congédié. V. les comptes de la ville.* » (T. III, p. 1813, au haut.) « *M^e Rabellet aux gages de* 120 *l. l'an* 1547 (*V. l'extrait des comptes de la ville*, § 675. » (Tome III, page 1981, au bas de la première colonne.) « 1547. *Payé à M^e Rabellet pour ses gages de un an, c'est à savoir à la S. Rémy* 60 *l. et à Pasques darien passé* 60 *l. somme plus c'on ly ont fait donner pour le quart d'an de S. Jean* 30 *l.* » (T. II, f° 497, § 675.)

» Bien que l'original des comptes de la ville sur lesquels a été copiée cette dernière mention, soit aujourd'hui perdu ou égaré, l'autorité de Paul Ferry est telle qu'aucun doute ne peut subsister. Notez qu'il ne dit point en quelle qualité Rabelais était stipendié par la ville; mais, là encore, le doute n'est pas permis.

» L'année commençant le jour de Pâques, c'est donc en avril 1547 que Rabelais commença son service[1]. Il avait touché un premier terme à la Saint-Rémy, le 1^er octobre (*avril-octobre, six mois*); un second et dernier terme à Pâques 1548 (*octobre-avril, six autres mois*). Il resta donc un an plein au service de la Ville, et la satisfaction des Messins fut telle qu'on lui accorda une gratification spéciale, le quart d'an de Saint-Jean, soit un trimestre en plus (la fête de Saint Jean-Baptiste tombant le 24 juin). Gaspard de Heu, qui venait d'être élu échevin pour la seconde fois, ne fut pas étranger à cette mesure. »

Rabelais prit logement au quartier des Juifs, dans une maison que l'on montre encore, près de la chapelle Saint-Genest. Il demeurait à deux pas de l'hôpital Saint-Nicolas, qui était l'Hôtel-Dieu de Metz (c'est sous ce nom qu'Ambroise Paré le désignera plus tard).

Aussitôt nommé, Rabelais prit le service médical de l'hôpital Saint-Nicolas, qui était municipal. « *Le soin des malades était confié à des laïcs, appelés frères ou sœurs de Saint-Nicolas, dirigés par le*

1. En réalité il est possible, sinon probable, que Rabelais ait été nommé à ce poste dès le courant de 1546, et soit resté deux années entières au service de la ville. M. Abel Lefranc a montré, en effet, qu'il était à Metz depuis le mois de mars 1546, époque à laquelle le recteur du gymnase de Strasbourg, Jean Sturm, parlait de lui dans une lettre à Jean du Bellay.

gouverneur Jacques Ferry, un protestant, et par la gouvernante, dame Elisabeth Joly. L'hôpital Saint-Nicolas était un établissement bourgeois, où se centralisaient les secours réclamés par l'assistance publique. » C'est là que le médecin de la ville procédait à l'examen, à la réception et à la répartition des malades. »

Ces dernières lignes, qui s'appliquent aux fonctions exercées à l'époque par les médecins municipaux de Metz, en général, et qui peuvent nous permettre de présumer des occupations de Rabelais, ne suffisent pas à justifier les affirmations suivantes, que nous n'avons pas manqué de lire avec étonnement, sous la plume du Dr Mollet :

« Devenu en 1547 médecin stipendié aux gages de la ville de Metz, Rabelais fut en même temps nommé médecin de l'hôpital Saint-Nicolas. Il commença par faire donner ordre aux habitants d'enlever les immondices des rues. Cette mesure hygiénique avait pour but de préserver la ville contre les ravages de la peste. Or, le nom de peste était un euphémisme, qui englobait dans sa compréhension la peste proprement dite et les maladies vénériennes. A l'hôpital Saint-Nicolas, les entrants étaient divisés en bons et pauvres malades, ce dernier terme s'appliquant aux pestiférés, lépreux et syphilitiques. Ceux-ci revinrent de droit à Rabelais.

Il eut en même temps dans ses attributions l'inspection médicale des lupanars. Les maisons closes étaient placées sous la surveillance immédiate d'un monarque instable, le roi des ribauds. Une ordonnance de Louis IX assignait aux filles de joie des rues spéciales et des maisons, qui prirent le nom de bordeaux. Un acte de 1278 nous apprend que le roi des ribauds était non seulement responsable des faits et gestes des prostituées messines, mais qu'il avait mission d'enlever la robe à tout ladre qui arrivait à Metz en été, et, s'il ne le faisait, le ribaud était copieusement et vilainement vautré dans la boue en compagnie du ladre, *coram populo*. Ces coutumes démontrent que les Messins ne plaisantaient pas avec les maladies contagieuses. »[1]

S'il paraît exact que Rabelais s'occupa volontiers de syphiligraphie, nous nous demandons à quelles sources authentiques notre confrère a pu se référer, pour affirmer qu'il fut nommé à la fois médecin de la Ville, de l'hôpital Saint-Nicolas et des lupanars, et que les syphilitiques lui revinrent de droit !

1. Dr Mollet, *Rabelais Clinicien.*

C'est ici également, nous semble-t-il, le lieu de réfuter une autre assertion de ce même auteur. Il nous dit, en effet, quelques lignes avant le passage ci-dessus :

« En 1539, Rabelais, sous le pseudonyme d'*Orchesino*, augmentait la série de ses contes burlesques en publiant à Lyon un petit livre intitulé : *Le triumphe de tres haulte et tres puissante dame Verole, royne du Puy d'amour*, le tout illustré à l'avenant d'une suite de trente-six gravures sur bois, représentant les principaux inconvénients du mal et son traitement, avec un dixain explicatif au bas de chaque page. Il faisait défiler de la sorte, sous les yeux de ses lecteurs éblouis, Vénus, la Volupté, Cupidon, les Médecins refondeurs, la Diète. La gravure la plus suggestive est celle qui représente la ville de Rouen, entourée des principales villes de France, où dame Vérole régnait en souveraine. Rouen avait en effet la triste réputation des véroles malignes, comme l'indique ce proverbe du temps : « *Vérole de Rouen et crottes de Paris ne s'en vont qu'avec la pièce* ». Le bizarre opuscule du *Triumphe* est aujourd'hui introuvable : on n'en connaît qu'un exemplaire qui appartient à la bibliothèque de Lyon.[1] »

En réalité, s'il est possible que l'auteur du *Triumphe* soit Jehan Le Maire de Belges, il n'existe aucun document permettant d'attribuer cet ouvrage à la plume de Rabelais. Làencore, nous supposons que l'erreur provient non seulement d'un défaut de vérification de l'authenticité des sources, mais aussi de la réputation plus ou moins justifiée qu'a eue maître François de traiter avec un grand succès les maladies vénériennes. De fait, plusieurs passages de ses livres nous le montrent particulièrement informé de la blennorragie, et surtout de la syphilis[2]. Il ne se cache pas, d'ailleurs, d'avoir songé en écrivant ses « folastries », au soulagement qu'en pourraient retirer surtout les goutteux et les «Vérolés très précieux».

Il semble bien qu'à cette époque les médecins aient souvent

1. Le *Triumphe* fut édité pour la première fois en 1537, chez François Juste, — sans nom d'auteur — à la suite de poésies de Jean Le Maire, où celui-ci parle des méfaits de la *Grande Gorre* (Grosse Vérole).

2. Rabelais avait certainement connu Jérôme Fracastor, qui était médecin du pape Paul III et habitait Rome à l'époque où lui-même s'y trouvait au service de Jean du Bellay.

La réputation du chantre de la Syphilis était alors à son apogée et c'est lui que l'illustre médecin Jean Fernel devait consulter sur les moyens de procurer la fécondité à Catherine de Médicis.

Il était en relation avec tous les grands personnages de son temps, et certain passage de ses écrits montre qu'il connaissait bien l'évêque de Paris et son entourage.

confondu les deux maladies, et l'on parle quelquefois des *gouttes de verolle* dans les traités médicaux. Rabelais lui-même réunit les « pauvres vérolés et goutteux » dans une même commisération.

D'autre part, on attribuait alors à la syphilis une étiologie des plus fantaisistes, la rapportant tantôt à la conjonction des planètes[1], comme Stéber, ou au mélange de la bile et de la pituite, quand ce n'était pas à l'anthropophagie ! Maître François, qui ne déteste rien tant que les médecins qui cherchent à cacher leur ignorance, se moque ouvertement d'erreurs aussi grossières, en lui attribuant une étiologie encore plus admirable : Etion, un des ancêtres de Gargantua, « eut le premier la vérole pour n'avoir beu frais en esté » ! Quant à la blennorragie, elle était aussi mal connue, et Johannes Weidmann, qui publie en 1497 un opuscule sur le traitement de la vérole, la considère alors comme un simple écoulement de sperme. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que ces deux maladies étaient encore confondues entre elles au siècle dernier, et aussi avec le chancre mou, jusqu'au moment ou Hernandez les différencia.

Tout ceci nous conduit à dire maintenant quelques mots de la thérapeutique de maître François.

***

Dans un passage de son œuvre, il nous décrit le traitement énergique qui servit à guérir le jeune Pantagruel d'un embarras gastrique, compliqué d'une blennorragie, contractée peut-être auprès d'une de ces « haultes dames de Paris » dont Panurge avait pu lui faciliter la connaissance :

« Peu de temps après, le bon Pantagruel tomba malade, et fut tant prins de l'estomac qu'il ne pouvoit boire ny manger; et, parce qu'un malheur ne vient jamais seul, luy print une pisse chaulde, qui le tourmenta plus que ne penseriez. Mais ses medecins le secoururent tres bien; et, avec force de drogues lenitives et diuretiques, le firent pisser son malheur. Son urine estoit si chaulde que depuis ce temps là elle n'est encores refroidie.[2]»

1. C'était surtout Mars et Saturne qui jouissaient d'une mauvaise réputation à cet endroit

Certains médecins avaient déjà affirmé, cependant, l'origine américaine de la syphilis.

2. *Pantagruel,* chap. XXXIII.

Mais si Rabelais s'entend à guérir cette affection, à l'aide des lénitifs et des diurétiques, il ne nous cèle pas son ignorance, bien excusable, de sa véritable étiologie.

Ailleurs, maître François nous donne une description, à la fois saisissante et remarquablement exacte, de la stomatite mercurielle, qu'il a eu l'occasion d'observer si souvent :

« O quantesfois nous les avons veu, à l'heure qu'ilz estoient bien oingtz et engraissés[1] à poinct, et le visaige leur reluisoit comme la claveure d'un charnier, et les dents leur tressailloient comme font les marchettes d'un clavier d'orgues ou d'espinette, quand on joue dessus, et que le gosier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres ont aculé entre les toiles. »

C'est qu'en effet le traitement mercuriel était alors appliqué avec une intensité peu commune et une exagération manifeste.

Ses premiers succès[2] avaient incité les médecins à intensifier la méthode primitive de Gaspare de Torella, et on en était arrivé à oindre les malades d'onguent mercuriel, des pieds à la tête, pour les faire entrer ensuite dans des étuves surchauffées où ils devaient demeurer plus ou moins longtemps, parfois plusieurs heures. Les résultats d'un pareil traitement vis-à-vis d'une maladie déjà déglobulisante, étaient, l'on s'en doute, encore plus mauvais que favorables, par la débilitation intense de l'organisme qu'il provoquait.

Ailleurs enfin, il décrit les accidents tertiaires de cette syphilis, si répandue déjà de son temps, que « ceux qui n'ont eu la verole en ce monde cy, l'ont en l'aultre. » C'est le compagnon de Pantagruel, qui imite les syphilitiques atteints à la fois de labialite tertiaire, de rétraction tendineuse des doigts, et de laryngite spécifique : « Panurge contrefaisoit

1. *Pantagruel*, Prologue.

Par « engraissé » il faut entendre ici : recouvert et frictionné d'onguent mercuriel. Rabelais nous dit en plaisantant, dans le *Pantagruel*, que « le pape Sixte estoit gresseur de vérole ».

2. On sait que le roi François Ier, lui-même, reçut parmi les présents que lui envoyait Khaïr-Ed-Din, après son alliance avec les Turcs, des pilules à base de vif argent.

ceux qui ont eu la verole, car il tordoit la gueulle et retiroit les doigts et, en parole enrouée, leur dist... »

Il serait difficile pour un médecin, de ne pas être frappé de la vérité qui accompagne ces descriptions pittoresques, et l'on ne peut douter que Rabelais ait connu à la perfection cette vérole, dont il devait déplorer seulement de voir le traitement aussi mal conduit. La plupart des malades, soumis à jeun au traitement des « lymbes » — pour parler comme maître François — traitement qui durait près d'un mois, sortaient considérablement affaiblis de ces étuves pour recevoir encore du mercure à doses toxiques. Aussi, bien peu résistaient à cette thérapeutique, et le nombre des décès était-il considérable. On ne peut donc que louer Rabelais d'avoir su en dénoncer les dangers et d'avoir préconisé la modération dans l'application du traitement mercuriel, sous une forme qui n'est risible qu'en apparence :

« Que faisoient ilz [les vérolés] alors? toute leur consolation n'estoit que d'ouïr lire quelque page dudict livre. Et en avons veu qui se donnoient à cent pipes de vieux diables, en cas qu'ils n'eussent senty allegement manifeste à la lecture dudict livre, lors qu'on les tenoit es lymbes : ny plus ny moins que les femmes estans en mal d'enfant, quand on leur ligt la vie de saincte Marguerite.

» Est ce rien cela? Trouvez moy livre, en quelque langue, en quelque faculte et science que ce soit, qui ait telles vertus, proprietes, et prerogatives, et je payeray chopine de tripes[1]. »

Après le traitement de la vérole, il semble bien que la prédilection de Rabelais ait été pour celui de la goutte.

Ses illustres clients, les frères Jean et Guillaume du Bellay, tous deux de complexion arthritique, eurent souvent recours à ses bons soins pour les soulager de cette pénible maladie. En outre, Jean du Bellay souffrait fréquemment de douleurs sciatiques, et les nombreux déplacements auxquels l'obligeait sa situation politique de premier plan, avec les moyens de transport inconfortables de l'époque, n'étaient pas sans exacerber ses maux. Nous ne savons pas si Rabelais

1. *Pantagruel*, Prologue.

fit usage, à son endroit, de la fameuse préparation que le Bolonais Fioravanti[1] avait inventée, et qu'il devait connaître; mais il n'ignorait pas le soulagement que la révulsion pouvait apporter à ces souffrances, et voici de quelle pittoresque façon il nous décrit la guérison de Panurge, souffrant de la même affection que son auguste maître le Cardinal :

« Les paillards Turcs m'avoient mis en broche tout lardé, comme un connil... et en ce poinct me faisoient roustir tout vif. Ainsi comme ilz me routissoient, je me recommandois à la grace divine, ayant en memoire le bon sainct Laurent et tousjours esperois en Dieu qu'il me delivreroit de ce torment, ce qui fut faict bien estrangement, car... le routisseur s'endormit par le vouloir divin..... Mais notez que cesty routissement me guerit d'une isciaticque entierement, à laquelle j'estois subject plus de sept ans avoit, du coste auquel mon routisseur, s'endormant, me laissa brusler. »

Il est permis de supposer, toutefois, qu'il n'alla pas jusqu'à appliquer à son bienfaiteur un traitement aussi énergique, mais la révulsion sous forme de pointes de feu ne lui était certainement pas inconnue.

Après le feu, l'eau.

Ici nous allons voir que, si Rabelais a partagé avec le seigneur de Montaigne, la confiance en l'activité thérapeutique des agents physiques, des simples et de leurs dérivés naturels, le sentiment commun des deux hommes s'arrête aux sources de l'hydrologie !

Par ailleurs, nous sommes un peu gêné pour parler, en cette Faculté, et au sujet d'un médecin aussi fervent disciple de Bacchus que le fut Rabelais, de la part que celui-ci fit à l'hydrologie dans sa thérapeutique. Il est vrai qu'elle fut si restreinte que quelques lignes suffiront à nous tirer d'embarras.

Ce n'est pas à dire que Rabelais ignorât les diverses stations thermales; il nous donne, au contraire, une énuméra-

1. Leonardo Fioravanti ne devait publier qu'en 1565 dans son *De capricci medicinale* la formule de sa « précieuse liqueur, qui vaut autant que nos misérables vies », mais il l'utilisait depuis longtemps dans la péninsule, et Rabelais avait pu en entendre vanter les mérites.

tion des sources chaudes qui suffit à montrer que ses connaissances en la matière sont aussi solides que dans toute autre :

« Et en avez en France comme :

A Coderetz
A Limous
A Dast
A Balleruc
A Neric
A Bourbonnensy,
et ailleurs.

En Italie :
A Mons grot
A Appone
A Sancto Petro dy Padua
A Saincte Helene
A Casa nova
A Sancto Bartholomeo,

En la comté de Bouloigne :
A la Porrette
Et mille aultres lieux. »

Il savait certainement aussi, et mieux que personne, combien les peuples de l'antiquité, et surtout les Romains, avaient vanté l'action des thermes, et utilisé largement les ressources hydrologiques de la Gaule, en particulier de cette Narbonnaise où lui-même avait fait ses études médicales. Mais « l'illustre beuveur », qui s'est fait le chantre de Bacchus, ne peut se résoudre à leur accorder une grande confiance, ni à en apprécier directement les effets, ne les ayant certainement pas goûtées, au cours de ses déplacements, aussi religieusement que le fit Montaigne lors de son grand voyage de 1580. Il ne croit même pas devoir conseiller à ses malades l'usage régulier desdites eaux, qui tireraient leur source, à l'en croire, d'un désagrément intime de Pantagruel, dont l'urine était devenue si chaude :

« que depuis ce temps là elle n'est encores refroidie. Et en avez en France en divers lieux, selon qu'elle print son cours : et l'on appelle les bains chaulx... Et m'esbahis grandement d'un tas de fols philosophes et medecins, qui perdent temps à disputer dond vient la chaleur de ces dictes eaux, ou si c'est à cause du baurach ou du soulphre, ou de l'allun, ou du salpetre qui est dedans la minere : car ilz n'y font que ravasser, et mieulx leur vauldroit se aller frotter le cul au panicault que de perdre ainsi le temps à disputer de ce dont ilz ne sçavent l'origine. Car la resolution est aisée, et n'en fault enquester davantaige que lesdicts bains sont chaulx parce qu'ilz sont issus par une chaulde pisse du bon Pantagruel[1]. »

1. *Pantagruel*, chap. XXXIII.

En dehors de cette explication sommaire, qui le montre cependant fort averti de la teneur en éléments minéraux des diverses sources françaises et italiennes, partant, de leurs propriétés thérapeutiques, nous n'avons pu relever d'autres passages de son œuvre où il fasse appel à la vertu des eaux. Cependant, il cite à un autre endroit de son *Pantagruel* les boues de Balaruc, dont il entendit certainement vanter les bienfaits durant ses séjours à Montpellier, mais il se garde d'y insister ni même de nous en indiquer les propriétés exactes, conservant sans doute toutes ses préférences pour les « fort bons vins de Mirevaulx » de la même région. Ce sont là les deux seules allusions à la thérapeutique hydrologique que nous ayons pu noter dans ses livres.

Par contre les effets bienfaisants du vin y sont célébrés bien souvent, et l'on n'en finirait pas de citer les passages où sont exaltées ses diverses vertus, souvent d'ailleurs avec une parfaite justesse. Disons seulement qu'il n'ignore rien de son action bienfaisante sur les plaies, action sur laquelle a insisté son ancien maître Schyrron : « Vous devriez bien nous envoyer — écrit-il quelque part — de cet excellent vin que le célèbre docteur Scurron vante pour la guérison et la dessication des playes »; qu'il connaît son emploi dans la confection de la limonade vineuse, plus propre à préserver du mal de mer que la diète, ou le fait de couvrir l'estomac de papier, ou autres prescriptions des « fols medicins à ceulx qui montent sus mer ». Il n'oublie pas de mentionner non plus, à l'occasion, l'action diurétique du vin blanc, qui « soulage les rognons », encore utilisé de nos jours à ce titre dans la préparation du vin de Trousseau; et même de recommander, tout comme à notre époque de « cures uvales », l'action laxative du raisin pris à jeun.

Mais, où Rabelais frémirait et n'hésiterait pas à se séparer de nous, c'est s'il pouvait entendre préconiser, comme on le fit dernièrement, l'emploi du vin par la voie sous-cutanée ou intraveineuse, et jusqu'en lavements !

1. *Progrès Médical.* (1933, n° 32).

Point n'est besoin d'ailleurs de connaître la maladie pour boire franc, et c'est au contraire un excellent préventif contre elle, que de « humer le piot ». Notre médecin ne s'en fait pas défaut, parfois avec quelque exagération, lorsqu'il nous avoue lui-même avoir ses esprits « quelque peu brouillez de ceste purée de septembre ».

Enfin, il n'est pas jusqu'aux soins minutieux dont Panurge doit s'entourer pour réussir la délicate opération qui consiste à réunir au corps la tête d'Epistemon, qui ne bénéficient de son emploi. Le lavage soigneux du docte chef avec du vin blanc, dont il sait les propriétés antiseptiques et légèrement astringentes, est d'abord nécessaire :

« Adonc, nettoya tres bien de beau vin blanc le col, et puis la teste, et y synapisa de pouldre de diamerdis, qu'il portoit tousjours en une de ses fasques; après les oignit de je ne sçay quel oignement; et les afusta justement vene contre vene, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, afin qu'il ne fust torty colly, car telles gens il haïssoit de mort. Ce faict, luy fit à l'entour quinze ou seize points d'agueille, afin qu'elle ne tombast de rechief; puis mit à l'entour un peu d'un unguent qu'il appeloit resuscitatif.

« Soudain Epistemon commença respirer, puis ouvrir les yeulx... Et Panurge luy bailla â boire un verre d'un grand villain vin blanc, avec une roustie sucrée. En ceste façon fut Espitemon guery habilement, excepté qu'il fut enroué plus de trois semaines, et eut une toux seiche, dont il ne peult onques guerir, sinon à force de boire. »[1]

Cette plaisante anecdocte a prêté, elle aussi, nous l'avons dit plus haut, à des commentaires des plus élogieux pour Rabelais, mais peut-être un peu ridicules par leur exagération manifeste. On n'a pas hésité, en effet, à faire de Rabelais un précurseur de Carrel et de Delbet, en vantant sa prescience de la suture des veines, des nerfs et des os, et des greffes animales ! Ailleurs, au sujet de la harangue de Bacbuc à Pantagruel et à ses compagnons, c'est la science psychologique de maître François, précurseur de Liébault et de l'Ecole

1. *Pantagruel*, chap., XXX.

de Nancy, qui est invoquée; il n'est pas jusqu'au freudisme dont on n'ait voulu découvrir trace chez notre sain et gai Tourangeau !

Ce zèle outré, et quelque peu intempestif, de certains confrères rabelaisants trop empressés à découvrir toujours des qualités nouvelles chez leur grand homme, n'enlève rien, par ailleurs, à celles qu'il posséda réellement, aussi bien comme chirurgien qu'en tant que psychologue et thérapeute.

Nous nous sommes expliqués déjà sur le parti que Rabelais sut tirer de cette thérapeutique psychique qui lui était personnelle, et notamment de l'action bienfaisante du rire, pour le soulagement de ses malades; nous n'y reviendrons donc pas.

Nous avons montré également plus haut que c'est aux simples et à leurs produits naturels, tant exotiques qu'indigènes, que Rabelais semble avoir accordé la plus grande part dans le traitement des maladies. Cela n'est pas pour nous étonner, car nous avons dit le botaniste accompli qu'il était, et combien sa connaissance de la Matière Médicale était sûre. En outre, l'enseignement de la Faculté de Montpellier, qui accordait une large place à l'étude de la botanique et à la thérapeutique végétale, n'avait pu que l'encourager dans cette voie. Rabelais dut se trouver plusieurs fois en discussion, sur un tel sujet, avec Symphorien Champier, qui était échevin de Lyon lorsque lui-même exerçait ses fonctions au Grand Hôpital du Pont du Rhône. La rédaction des ordonnances qu'il confiait à maître Simon, l'apothicaire, ne devait pas aller sans soulever quelque protestation de la part de Champier, lorsque celui-ci, qui devait assister parfois à la visite voyait formuler une de ces drogues exotiques dont il proscrivait rigoureusement l'emploi ! Cependant, les vertus des plantes, si elles sont nombreuses et extrêmement variées, ne doivent pourtant pas nous faire tenir pour vraies toutes les propriétés, souvent magiques, que leur ont attribuées les Anciens. C'est ainsi que, là comme ailleurs, l'esprit critique de Rabelais ne manque pas de se donner libre cours, et il

ne se fait pas faute de railler plusieurs des affirmations de Pline, de Celse ou de Dioscoride.

Ceci ne veut pas dire que maître François lui-même n'ait pas commis parfois des erreurs à ce sujet, et il ne pouvait faire autrement que de partager bien des croyances médicales et des usages de son temps, sur les propriétés et l'emploi de certaines plantes. Un exemple assez pittoresque, et qui a prêté lui aussi à bien des commentaires et des interprétations différentes, nous en est fourni par la description de l'accouchement de Gargamelle. Dans ce chapitre, consacré à l'originale naissance de Pantagruel, et dont nous avons déjà parlé ailleurs, il est fait mention d'une *herbée* dont on ne s'explique pas très bien si elle a favorisé ou contrarié l'accouchement de l'auguste parturiente. A l'époque, en effet, on utilisait volontiers diverses fomentations pour assouplir le col de l'utérus et favoriser l'expulsion du fœtus. Cette méthode était, paraît-il, fréquemment employée à Montpellier, et le Dr Benoit[1] nous indique que Rabelais a du se souvenir « de la coutume des bonnes femmes des environs de Montpellier dont parle Laurent Joubert, et que c'est là qu'il faut chercher l'allusion si allusion il y a. »

Nous pouvons voir mentionnée cette pratique par Ambroise Paré[2] : « On ayde à l'expulsion d'iceluy par sternutations et fomëtations faictes au col de la matrice de choses aromatiques... » Rabelais ne fait donc qu'appliquer une règle d'obstétrique, générale à l'époque, en nous parlant de cette sorte de bain de siège aromatique. Le même passage nous le montre d'ailleurs particulièrement bien informé des diverses phases de l'accouchement, au cours desquelles il n'oublie pas de mentionner la pratique du toucher vaginal. Quant à sa description de l'état d'esprit de la femme de Grandgousier, qui ne manque pas de faire des reproches à son mari en un tel moment, c'est bien celle d'un praticien averti de ces choses !

1. Dr Benoit, *Rabelais accoucheur.*
2. A. Paré, Livre XXIV. *De la Génération,* chap. XVIII.

Ceci nous amène à dire quelques mots de la tératologie de l'époque, pour montrer une nouvelle fois l'esprit critique de Rabelais, vis-à-vis des croyances anciennes, et aussi de celles de ses contemporains.

Les fables les plus étranges avaient cours à ce sujet depuis Aristote et Pline notamment, et il n'apparaît pas que les médecins du xvi^e^ siècle aient eu beaucoup de doutes sur la véracité de ce que ces auteurs avaient rapporté. Il n'est que de lire le vingt-cinquième livre de Paré, consacré tout entier aux monstres, pour se convaincre de la crédulité des savants médecins de l'époque.

Les monstres qui naissent, entre autres façons plus ou moins extraordinaires, de « la gloire de Dieu ou de son ire, des meschants belistres de l'hostière, des Démons ou des Diables », nous y apparaissent sous les formes les plus étranges. A côté des monstres doubles et des anomalies congénitales, fort bien observées d'ailleurs, l'auteur nous rapporte le plus gravement du monde, entre bien d'autres aussi étranges, la naissance « d'un enfant ayant la face de Grenoüille » avec « figure » à l'appui. Plus loin, ce sont les « Pourtraits d'un Triton & d'une Serene veus sur le Nil »; ailleurs celui « d'un enfant demy-chien » auquel ne manque ni la queue en panache, ni même le pedigree :

« L'an 1493, un enfant fut conceu & engendré d'une femme & d'un chien ayant depuis le nombril les parties superieures semblables à la forme & figure de la mere, et estoit bien accomply, sans que Nature y eust rien obmis : & depuis le nombril avoit toutes les parties inferieures semblables aussi à la forme & figure de l'animal, qui estoit le pere, lequel (ainsi que Volateranus escrit) fut envoyé au Pape qui regnoit en ce temps là. Cardan livre 14. chap. 64. de la varieté des choses en fait mention. »

On pourrait multiplier d'ailleurs les exemples de ce genre, que Paré rapporte tout au long de cinq chapitres, avec la même gravité et précision, tout en s'excusant de la « deshonnesteté » qu'il y a à parler de choses aussi « mal-heureuses & abominables ».

Notre Chinonais, pour avoir adopté lui aussi sans contrôle certaines croyances de l'antiquité qui nous font sourire aujourd'hui — le sage Montaigne lui-même ne fera pas exception — est loin cependant de faire montre d'autant de crédulité. Il profite, au contraire, de la navigation fabuleuse de son héros, pour le faire aborder au pays de Satin et de Ouï dire. Il nous en dépeint alors, avec sa verve coutumière, la faune fantastique, dans des lignes qui ne sont qu'une critique manifeste des fables rapportées par les Anciens et en particulier des descriptions de Pline et d'Aristote.

Nous avons vu, au chapitre précédent, que Rabelais n'ignorait pas la pratique chirurgicale, alors que peu de médecins de son temps consentaient à faire acte de leurs mains.

Mentionnons donc seulement, pour terminer ces lignes où nous avons tenté l'esquisse générale des connaissances thérapeutiques de maître François, qu'il sut encore parfaitement distinguer la gale, confondue souvent alors avec diverses maladies[1]. Il en connaissait la localisation de choix, et savait en pratiquer l'extraction directe bien avant Renucci. « D'ond me vient ce ciron ici entre ces deux doigts? » demande Panurge, qui ne se hasarderait probablement pas à se faire « oster les cirons des mains » si on lui disait que « Guignemauld, normand medicin... subitement à Montpellier trespassa... par de biais s'estre avec un tranche-plume tiré un ciron de la main »!

Il serait intéressant enfin, de montrer Rabelais, médecin, s'intéressant à l'éducation physique des enfants et donnant des programmes d'enseignement pour la jeunesse. Mais ce serait trop nous écarter de notre sujet, et, à notre époque où l'on condamne chaque jour davantage le fameux surmenage scolaire, il nous serait vraiment trop difficile de défendre les idées de notre confrère préconisant l'étude jusque « ès lieux secrets » !

1. Les médecins arabes avaient cependant décrit l'« insecte» de la gale.

*
**

Reprenons donc maître François à son départ de Metz, qui dut avoir lieu, nous l'avons dit, dans les débuts de 1548, probablement sur l'invitation de Jean du Bellay qui se rendait de nouveau en Italie.

Dans le courant de l'été, Rabelais est à Rome, où sa présence est attestée par un versement de trente-deux écus d'or qui lui fut fait dans cette ville par un banquier italien, le 28 juin 1548. Jean du Bellay, dont l'état de santé de plus en plus précaire[1] réclame souvent ses soins — il souffre, comme son frère, des fièvres et de furieuses attaques de goutte — s'occupe de diplomatie et gère les affaires du royaume en Italie. Il donne aussi des fêtes publiques, en l'honneur de la naissance du second fils d'Henri II, et pour rehausser auprès des romains le prestige du roi de France. Maître François, en dépit de ses occupations de médecin de la maison du Cardinal, ne manque pas d'écrire la relation de cette fameuse *Sciomachie* qui eut lieu en plein cœur de la ville, sur la place Sant'Apostolo, et d'en exalter la magnificence. Pareil écrit ne sera pas inutile pour tenter de rétablir la situation politique de son protecteur, déjà diminué dans la confiance du nouveau roi par les intrigues de cour.

Le 22 septembre 1549, Jean du Bellay, auprès duquel Henri II a envoyé un adjoint avec lequel il ne peut s'entendre, rentre en France en compagnie de Rabelais; mais il doit bientôt repartir en Italie pour assister au conclave, le pape Paul III étant mort le 10 novembre. Rabelais, cette fois, est demeuré en France; il a fait imprimer à Lyon, chez Gryphe, la relation des fêtes de Rome sous le titre : « *La Sciomachie et festins faicts à Rome au Palais de monseigneur reverendissime Cardinal du Bellay, pour l'heureuse naissance de monseigneur d'Orléans. Le tout extraict d'une copie des lettres*

1. « Il me deplait [lui écrit à l'époque le cardinal de Châtillon] de ce que » j'ay entendu que l'ayr de par delà vous est sy contrayre, pour le doubte que » j'ay que à la fin la demeure ne porte dommage à votre disposition. »

escrites à monseigneur le reverendissime Cardinal de Guise, par M. François Rabelais, docteur en medicine. »

Il est en butte, vers cette époque, à de nouvelles et violentes attaques, en particulier dans le *Theotimus*, ouvrage d'un docteur de la Faculté de Paris : Gabriel de Puits-Herbault. Charles de Sainte-Marthe, dont la famille a toujours été en conflit avec celle de Rabelais, renchérit bientôt en félicitant « l'enraigé Putherbe » de dénoncer la vie soi-disant scandaleuse de Rabelais. Cependant, celui-ci, qui a trouvé un nouvel appui à la cour en la personne du cardinal de Châtillon et obtenu un privilège de Henri II, « remet la plume au vent » pour répondre à ses calomniateurs et terminer son *Quart Livre*, commencé durant le séjour à Metz et publié en partie seulement. Cette fois il va attaquer surtout la Papauté, pour soutenir la politique gallicane du nouveau roi dans l'affaire des Décrétales ; mais lorsque son livre paraîtra, dans les premiers mois de 1552, le conflit aigu entre le roi de France et le nouveau pape sera déjà apaisé. Aussi la Faculté de Théologie ne manquera-t-elle pas de condamner le livre de Rabelais, et même d'en interdire la vente « sur peine de punition corporelle ».

Entre temps, Jean du Bellay était revenu d'Italie, et son fidèle médecin l'avait suivi dans sa demeure de Saint-Maur où le contraignait à se retirer une « longue et fascheuse maladie ». Le cardinal, affecté de plus en plus par sa sciatique et les maux de reins que lui infligeaient d'aussi longs déplacements, avait résigné, peu après son retour, l'évêché de Paris, non sans faire conférer à Rabelais la cure de Meudon, en janvier 1551. En outre, pour satisfaire aux dernières volontés de son frère Guillaume, qui avait demandé que Rabelais fut « pourvu de bénéfices en l'église jusques à trois cents livres tournois par an », il avait nommé lui-même son médecin à la cure de Saint-Christophe-de-Jambet, qui dépendait de son évêché du Mans.

C'est à dater de cette époque que l'on peut considérer comme terminée la carrière médicale de Rabelais. Il vient souvent visiter son protecteur, dont la santé chancelante se rétablit peu à peu dans le « paradis de salubrité, amenité, serenité » que constitue sa retraite de Saint-Maur-des-Fossés, et les soins donnés au prélat constituent vraisemblablement ses derniers actes de médecin.

La légende veut cependant que Rabelais, devenu le fameux curé de Meudon, se soit retiré dans cette paisible banlieue pour y mener joyeuse vie, au dire de ses détracteurs; par contre ceux qui le louent ont vanté l'austérité de ses mœurs en ces dernières années, et la sagesse de sa vie partagée entre l'exercice de son ministère et les soins donnés gratuitement aux pauvres. A les en croire, Rabelais aurait même laissé la porte de sa demeure ouverte à tous les malades, sauf aux femmes et aux filles.

La réalité est autre, et, s'il est vraisemblable que Rabelais toucha les revenus de ses deux cures, qu'il devait résigner d'ailleurs moins de deux ans après sa nomination, aucun document authentique ne permet d'affirmer qu'il exerça la médecine à Meudon ni à Saint-Christophe, ni même qu'il y habita régulièrement.

Sa vie des dernières années est d'ailleurs remplie de mystère. Peut-être finit-il par succomber sous les attaques d'ennemis acharnés à sa perte; son *Quart Livre* avait été condamné par la Sorbonne malgré le nouveau privilège accordé par Henri II et la protection du cardinal de Châtillon, et le bruit de son emprisonnement courut à Lyon vers la fin de l'année 1552.

Toujours est-il que la date de sa mort demeure incertaine[1], ainsi que le lieu exact de sa sépulture, de même que l'incertitude règne sur l'année de sa naissance et la ville qui lui donna le jour.

1. On s'accorde cependant, en général, sur l'année 1553, et l'on place habituellement sa sépulture dans la nef de l'église Saint-Paul, à Paris.

Il semble que la figure de ce surhomme ait eu besoin d'un mystère à son commencement et à sa fin, pour surgir encore plus grande d'un siècle de vibrant savoir, de passions généreuses et d'enthousiasmes féconds; elle étend encore jusqu'à nous son ombre fertile et tutélaire, où s'abritent le plus grand des savoirs et la plus noble humanité.

CONCLUSIONS

Il resterait sans doute beaucoup à dire sur François Rabelais, considéré comme médecin. Il serait intéressant, en particulier, de montrer l'influence de sa formation médicale dans la composition de son œuvre littéraire, et aussi dans ce qu'on a appelé son naturalisme ; mais ces questions comporteraient de longs développements. Elles débordent, d'ailleurs, le cadre de cette étude et notre propre compétence.

On pourrait rechercher encore dans quelle mesure ses études et ses fréquentations médicales doivent être tenues responsables de la liberté, et parfois même de l'obscénité de trop nombreux passages de ses livres. Il faudrait alors montrer que cette crudité de termes ne lui est pas particulière, à une époque où le goût est encore loin d'être formé, et où la propre sœur du roi, Marguerite d'Angoulême, n'hésite pas à écrire son *Heptaméron* en même temps qu'elle se livre aux spéculations philosophiques les plus élevées. Presque tous les écrivains de son temps l'ont partagée avec lui, et tels passages de Bonaventure des Périers, d'Agrippa d'Aubigné et de bien d'autres, ne nous choquent pas moins aujourd'hui que les descriptions scatologiques de notre médecin.

Terminerons-nous enfin cette étude sans sacrifier à la mode médicale, qui veut que l'on explique les principaux actes et les circonstances d'une vie par l'état physio-pathologique de celui qui en fut l'auteur volontaire ou qui les subit ? Parlerons-nous, pour tout dire, de la morbidité de Rabelais ?

Nous ne nous en sentons point le courage en face d'un tel auteur, dont l'ouvrage tout entier reflète la saine gaîté d'un organisme robuste et merveilleusement équilibré.

Nous savons bien qu'on a voulu expliquer son génie en invoquant chez lui, tantôt le « pochard grandiose », tantôt l'homme ignorant de la femme, « sexe tant fragil, tant inconstant et imperfaict », tantôt enfin l'anxieux, prisonnier de l'idée de fugue, le dromomane.

Ces explications, si explication il y a, sont loin de nous satisfaire et la vie de François Rabelais s'explique suffisamment pour nous (en dehors des points demeurés obscurs à ce jour, faute de documents, et que l'enquête médicale ne peut prétendre éclaircir davantage), tout d'abord du fait des circonstances agitées où elle se déroula ; circonstances à la fois d'ordre intellectuel, moral, politique et religieux, qui furent celles de l'époque de la Renaissance. Sa vie s'explique ensuite par cet esprit si français, qui fut le sien propre, mélange de finesse et de prudence mais aussi d'enthousiasme et de générosité spontanée pour les idées neuves et les causes justes ; enfin par le fond de robuste gaîté et par cette « vertu de force » qui forment l'essentiel de son tempérament.

Pour tout dire et caractériser Rabelais d'un mot, que nous empruntons à l'un de nos jeunes écrivains d'aujourd'hui, on peut affirmer que chez lui, et en dépit des apparences, « le génie c'est la vigueur dans l'équilibre ».

*
**

Nous serions heureux si nos confrères qui pourront la lire, retiraient de cette modeste étude la conviction que Rabelais fut véritablement un grand médecin.

La figure de l'illustre Chinonais a été trop longtemps déformée ; on se le représente encore trop souvent uniquement sous les traits du polémiste virulent, grand bâfreur et grand buveur, et si, de fait, la tempérance ne fut pas sa

qualité essentielle, il importe cependant que les milieux médicaux sachent apprécier en lui mieux que le conteur gaulois, le chantre de Bacchus et le fustigeur des moines. Il faut qu'ils sachent les réelles qualités de médecin qu'il posséda. François Rabelais n'occupe pas, en effet, parmi nous, sauf peut-être dans le Midi languedocien, toute la place à laquelle il a droit. Ceci au point que le professeur Le Double devait déplorer, lors de l'inauguration de la statue de Rabelais à Tours, l'absence de la seule Médecine officielle, au milieu de l'affluence de Députés, de Sénateurs, de représentants de l'Armée et de la Presse, accourus à cette cérémonie. Mon livre, ajoutait-il, constitue « un hommage et une réparation ».

Depuis, cependant, nombreux sont les médecins dont la plume a été tentée par la grande figure du professeur de Montpellier, et un regard jeté sur notre index bibliographique montrera que les articles dus à des praticiens, et consacrés à Rabelais, se sont faits particulièrement nombreux depuis ces dernières années.

Mais, pour nous, Rabelais n'est pas seulement un grand médecin parce qu'il contribua à épurer les textes médicaux de l'antiquité, parce qu'il fut un des premiers à proclamer la nécessité de la dissection et à prêcher d'exemple, parce qu'il inventa un appareil de chirurgie digne de la science d'un Ambroise Paré ; non pas même seulement pour avoir occupé des postes médicaux élevés à Lyon et à Metz, et professé dans la première Faculté du royaume : Rabelais est encore grand à nos yeux pour avoir su conserver dans son cœur l'amour et la pitié vis-à-vis des humbles, et la sensibilité devant la souffrance humaine. S'il s'essaya à soulager la souffrance physique des malheureux, il n'oubliait pas qu'une âme se cache derrière le misérable corps périssable, et, qu'elle aussi, peut recevoir du soulagement d'un médecin. Voici les belles lignes qu'il écrit à ce sujet, et dont le style un peu difficile de l'époque n'arrive pas à enlever l'émouvante grandeur, sous la simplicité des termes :

« Aulcunes telles ames tant sont nobles, precieuses et heroïques, que, de leur deslogement et trespas nous est certains jours d'avant donnée signification des cieulx. Et, comme le prudent medicin, voyant par les signes pronosticz son malade entrer en decours de mort, par quelques jours d'avant advertit les femmes, enfans, parens et amis, du deces imminent du mary, pere, ou prochain, affin qu'en ce reste de temps qu'il a de vivre ilz l'admonnestent donner ordre à sa maison, exhorter et benire ses enfans, recommander la viduité de sa femme, déclairer ce qu'il saura estre necessaire à l'entretenement des pupilles, et ne soit de mort surprins sans tester et ordonner de son ame et de sa maison : semblablement les cieulx benevoles, comme joyeux de la nouvelle reception de ces beates ames, avant leur deces semblent faire feux de joye par telz cometes et apparitions meteores. Lesquelles voulent les cieux estre aux humains pour pronostic certain et veridicque prediction que, dedans peu de jours, telles venerables ames laisseront leurs corps et la terre. »

Ce passage nous révèle un Rabelais singulièrement différent de celui que l'on considère habituellement dans le père spirituel de Gargantua et de Pantagruel. Nous pourrions en citer bien d'autres, en particulier celui « touchant le trespas des Heroes », qui nous le montreraient tout aussi émouvant et profondément humain.

C'est cette humanité, qu'il sut préserver de toute atteinte aussi bien dans la mauvaise que dans la bonne fortune, qui, en multipliant l'efficacité de sa science, déjà si vaste et si sûre, fait de François Rabelais un des plus grands médecins de tous les temps.

1. Quart Livre, Chap. XXVII.

Vu,
Le Doyen,
p. le Doyen, l'Assesseur
J. GUYOT.

Vu, bon à imprimer :
Le Président,
P. MAURIAC.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 9 février 1934
Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Ouvrages et articles consultés.

Albarel (Dr P.). — « Quelques contenances de Quaresmeprenant », *Chronique Médicale*, 1920, p. 67.

— « Les termes languedociens se rapportant à la médecine dans l'œuvre de Rabelais », *C. M*[1]., 1905, p. 145-149.

— « La psychologie et le tempérament de Quaresmeprenant », *R. E. R.*[2], tome IV, 1906, p. 49.

— « Le testicule pathologique dans Rabelais », *C. M.*, 1905, p. 593-596.

— « La durée de la grossesse de Gargamelle », *C. M.*, 1910, p. 593.

— « Pourquoi Gargamelle accoucha par *l'aureille senestre* », *C. M.*, 1913, p. 259.

— « Les Aphrodisiaques dans Rabelais », *C. M.*, 1928, p. 355.

Abel. — « Rabelais à Metz » (*Mém. Acad. Metz*), Metz, 1869.

Astruc. — Traité des maladies vénériennes, Vve Cavelier et Fils, Paris, 1755.

Audry (J.). — « Rabelais et les médecins de Lyon » in *Lyon Médical*, 12 et 19 avril 1931.

« Jehan Canape » in *Lyon Médical*, 1926, II, p. 490.

— « Un ami d'Etienne Dolet : Le médecin Pierre Tolet » in *Lyon Médical*, 1927, II, p. 167-196.

Baissette (Dr Gaston). — « Paracelse », in *Hippocrate*, nº 3, juillet 1933.

Barat (J.). — « L'influence de Tiraqueau sur Rabelais », *R. E. R.*, tome III, 1905, p. 138-253.

Barbier fils (Paul) . — « Diamerdis », *R. E. R.*, Tome III, 1905, p. 311.

Barbillon (Dr). — Note sur les relations médicales de la France et de l'Italie au XVe et au XVIe siècles, in *Bulletin S. F. H. M.*, T. XXVI, 1932.

Barraud (Dr J.). — *Promenade d'un médecin à travers l'histoire : Rabelais hygiéniste et thérapeute*, de Rudeval, Paris, 1906.

1. Nous désignons par les initiales C. M. la Chronique Médicale.
2. Nous désignons par les initiales R.E.R. la Revue des Études Rabelaisiennes.

Beaurepaire (Edmond). — « Les restes de Rabelais, de Molière et de l'homme au masque de fer », *C. M.*, 1901, p. 16-95.

Benassis (Dr). — « François Rabelais », in *Revue thérapeutique des Alcaloïdes*, nº 5-6-7-8, 1931.

Benoit (Dr Marcel). — *Rabelais Accoucheur*, Thèse de Doctorat en Médecine, Montpellier, 1904.

Bertrand (A.). — *Le séjour de Rabelais à Lyon*, Storck, Lyon, 1894.

— « Le rire d'après un vieux médecin », *Nouvelle Revue*, Paris, 1888.

Bonnaffé (E.). — *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, 1905.

Boulenger (Jacques). — « La Supplicatio pro apostasia et le Bref de 1536 », *R. E. R.*, tome II, 1904, p. 110-134.

Bourrilly (V. L.). — « Rabelais et la mort de Guillaume du Bellay », *R. E. R.*, tome II, 1904, p. 51.

— « Deux points obscurs dans la vie de Rabelais », *R. E. R.*, tome IV, 1906, p. 103.

— « Le cardinal Jean du Bellay en Italie », *R. E. R.*, tome V, 1907, p. 233, 329.

— « Guillaume du Bellay, seigneur de Langey », *Société nouvelle de librairie et d'édition*, Paris, 1905.

Brémond (Dr Félix). — *Rabelais médecin*, Maloine, Paris, 1877-1888-1901-1911.

Cabanès (Dr). — « Rabelais praticien », *C. M.*, 1896, p. 227.

— *Remèdes d'autrefois*, Paris, 1905.

— « La médecine dans les vieux bouquins », *C. M.*, 1899.

— (sous la signature de Dr Bienvenu) « La carrière médicale de Rabelais », *La Médecine Internationale*, septembre 1909.

Cabanès et **Barraud** (Drs). — *Remèdes de bonnes femmes*, Maloine, Paris.

Chambard-Hénon (Dr). — « Le médecin François Rabelais », in *Lyon Médical*, 1907, tome II, p. 287-332-379.

Chronique médicale. *Revue bi-mensuelle de Médecine Historique, Littéraire et Anecdotique*. Fondateur : Dr Cabanès, Paris.

— *Les honoraires des médecins à travers les âges*, 1897.

— *L'ostéoclasie au* XVIe *siècle*, 1899.

— *Où sont les restes de Rabelais?* 1902.

— *Mercure et Syphilis*, 1902.

— *Pathogénie de la tuberculose au* XVIe *siècle*, 1903.

— *La robe de Rabelais*, 1910.

Clouzot (Henri). — « Rabelais à Fontenay-le-Comte », *R. E. R.*, tome V, 1907, p. 413.

— « Le véritable nom du seigneur de Saint-Ayl », *R. E. R.*, 1905, p. 358.

Creyx (Dr). — « Montaigne hydrologue, thérapeute, médecin ». Conférence donnée à la Faculté des Lettres de Bordeaux, pour les fêtes du IVe centenaire.

Daremberg. — *Histoire des sciences médicales*, 1870.

Daudet (Léon). — *Flambeaux : François Rabelais*, Grasset, Paris, 1929.
— *Les Horreurs de la Guerre*, Grasset, Paris, 1928.
Delaunay (Dr Paul). — *La cétologie de Rabelais*, Nogent-le-Rotrou, 1929.
— « L'Evolution médicale du XVIe au XXe siècle : La Renaissance », in *Bulletin S. F. H. M.*, tome XXII, 1928.
— *L'Aventureuse existence de Pierre Belon du Mans*, Champion, Paris, 1926.
Delmas (Pr Paul).— *Un centre d'Enseignement Médical sous l'Ancien Régime : La Faculté de Médecine de Montpellier*, Librairie de la Curiosité et des Beaux Arts. Paris, s. d.
— *Les séjours de Rabelais à Montpellier*, 1922.
— « Les condisciples de Rabelais. La scolarité médicale de Montpellier au XVIe siècle » *C. M.*, 1913, p. 129 et 161.
— « Une soutenance de thèse médicale à Montpellier », *C. M.*, 1920, p. 360.
Dorveaux (Dr Paul). — « Notes pour le Commentaire » *R. E. R.*, tome III, 1905, p. 176, Tome V, 1907, p. 84, Tome VI, 1908, p. 212, Tome VII, 1909, p. 84, 101, etc.
— « Supplique au Parlement par la Faculté de Médecine de Paris, au sujet des Almanachs et Pronostications. », *R. E. R.*, tome IV, 1906.
— « Rabelais cité par le médecin Jean le Bon », *R. E. R.*, Tome IV, 1906, p. 75.
Drivon (Dr Jules). — « Les anciens hôpitaux de Lyon. L'Hôtel-Dieu au temps de Rabelais », in *Lyon Médical*, octobre 1904.
Du Bled (Victor). — *La Société française du XVIe siècle au XXe siècle*. VIe Série. *Les médecins avant et après* 1789, Perrin et Cie, Paris, 1908.
Dubouchet. — *François Rabelais à Montpellier*, Camille Coulet, Montpellier, 1887.
Estienne (Charles). — *De dissectione partium corporis humani... Parisiis*. S. de Colines, 1545. In-folio, Bibliothèque Nationale. Département des Imprimés. Vélins 512.
Figard (L.). — *Un médecin philosophe au XVIe siècle. Etude sur la psychologie de Jean Fernel*. Alcan, Paris, 1903.
Folet (Dr H.). — « Rabelais et les saints préposés aux maladies », *R. E. R.*, tome IV, 1906, p. 199.
— « Un essai d'asepsie au XVIe siècle », *C. M.*, 1899.
Fosseyeux (Marcel). — « Les traductions francaises de traités d'hygiène italiens au XVIe siècle », in *Bulletin S. F. H. M.*, tome XXV, 1931.
Fourneaux (Dr de). — « Rabelais et la greffe des organes », *C. M.*, 1909.
Garrigues (Albert). — *Les quinze secrets de la botanique de Rabelais*, Vannes, 1924.

— « La mythologie et l'histoire dans la flore rabelaisienne », *La Médecine Internationale* (nos 10-11-12, 1928, nos 1-2-3-4-5-6, 1929.)

Gebhardt (Emile). — *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, 1877.

Germain (A.). — « La Renaissance à Montpellier », *Mém. de la Soc. archéol. de Montpellier*, 1871.

— *Les anciennes écoles de Montpellier*, Montpellier, 1881.

Gordon (R.). — *François Rabelais à la Faculté de Médecine de Montpellier*, 1876.

Helme (F.). — « Voyage de Montaigne aux eaux minérales », *Revue moderne de médecine et de chirurgie*, Paris, 1904.

Heulhard (Arthur). — *Rabelais Chirurgien*, A. Lemerre, Paris, 1885.

— *Rabelais. Ses voyages en Italie, son exil à Metz*. Librairie de l'Art, Paris, 1891.

Jeanselme (Pr). — *Traité de la Syphilis*, tome I : Histoire de la Syphilis, G. Doin, Paris, 1931.

Jeanselme (Pr), **Lanselle** (Dr) et **Solente** (Mlle). — « Un manuscrit médical du XVIe siècle contenant principalement des œuvres de Guillaume Rondelet », in *Bulletin S. F. H. M.*, tome XX, 1926.

Joubert (Laurent). — *Traité du ris, contenant son essance, ses causes et merveilheux effais...* Paris. N. Chesneau, 1579. In-8°, Bibliothèque Nationale. Département des Imprimés 8°. Tb. 40.I.

Kaufmann (Dr G.). — « Rabelais précurseur de Carrel », *C. M.*, 1922, p. 46.

Kleinclausz (A.). — *Lyon, des origines jusqu'à nos jours*, Masson, 1925.

La Police de l'Aulmosne de Lyon. — Lyon, S. Gryphe, 1539, in-4°, Bibliothèque Nationale. Département des Imprimés R. 8271.

Leclerc (Dr Henri). — *Précis de Phytothérapie. Essai de thérapeutique par les plantes françaises*, Masson, Paris, 1922.

— *En marge du Codex* (Notes d'Histoire Thérapeutique), Masson, Paris, 1904.

Le Double (Pr). — « Rabelais a-t-il été inhumé dans le cimetière ou dans la nef de l'église Saint-Paul, à Paris ? » *C. M.*, 1901, p. 125.

— « Les restes de Rabelais », *C. M.*, 1901, p. 233.

— « Le chapitre du nez », *C. M.* 1901, p. 793.

— « Les portraits de Rabelais », *C. M.*, 1904, p. 229.

— « Les termes médicaux d'origine languedocienne, dans Rabelais », *C. M.*, 1905, p. 283, 285.

— « Quelques contenances de Quaresmeprenant », *R. E. R.*, tome IV, 1906, p. 250.

— « Rabelais initiateur et précurseur de la méthode expérimentale », (*Gaz. méd. du Centre*, Tours, 1907, XII).

« Pourquoi Rabelais a-t-il fait accoucher Gargamelle par l'oreille gauche ? », *C. M.*, 1913, p. 417.

Lefranc (Abel).— « Les dates du séjour de Rabelais à Metz, » *R. E. R.*, tome III, 1905, p. 1.
— « L'identification de Raminagrobis », *R. E. R.*, tome IX, 1911, p. 144.
— « Rabelais médecin du grand hôpital de Lyon », *R. E. R.*, tome IX, 1911, p. 148.
— « Pantagruel et Gargantua d'après les plus récentes recherches » in *Hippocrate*, n° 1, mars 1933.
Lint (Dr J.-G. de). — « Barthélemy Cabrol, chirurgien du XVIe siècle », in *Bulletin S. F. H. M.*, tome XXI, 1927.
— « Le chirurgien Jérôme Fabrice Ab Aquapendente (1537-1619) », in *Bulletin S. F. H. M.*, tome XXI, 1927.
Louys (Pierre). — « Spondilles, Espondilles et Ospopondrilles », *R. E. R.*, tome VII, 1909, p. 117.
Malgaigne (J. F.). — *Recherches historiques et pratiques sur les appareils employés dans le traitement des fractures en général, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*, Paris, 1841.
Marty-Laveaux. — *Œuvres complètes de Rabelais*, 1869-1903, 6 volumes.
Ménétrier (Pr). — « Anecdotes et pratiques médicales du XVIe siècle », Compte rendu du Congrès International de la médecine, Paris, 1901.
Mollet (Dr). — *Rabelais Clinicien*, Thèse de Doctorat en Médecine, Paris, 1904.
Morlet (Dr). — « Le freudisme dans Rabelais », C. M., 1925, p. 243.
Mornand (Pierre). — « Quelques livres célèbres au temps de Rabelais », in *Hippocrate*, n° 1, mars 1933.
Mundino de' Luzzi. — *Anatomia*. Gebennis, 1519, In-4°, Bibliothèque Nationale. Département des Imprimés, Rés. Ta9 2*bis*.
Noël du Fail. — *Œuvres Facétieuses* (Ed. J. Assézat), Paul Daffis, Paris, 1874.
Notes pour le Commentaire des textes de médecine et de botanique, in *R. E. R.*, 1903 à 1912.
Paré (Ambroise). — *Œuvres*, Paris, 1582.
Péry (Dr G.). — *Histoire de la Faculté de Médecine de Bordeaux*, Doin, Paris, 1888.
Planchon (J.-E.). — « Rondelet et ses disciples, ou la Botanique à Montpellier au XVIe siècle », in *Montpellier Médical*, 1866.
Plattard (Jean). — « Les publications savantes de Rabelais », *R. E. R.*, tome II, 1904, p. 67.
— I. « Philiatros » II. « Licentiatus pro Doctore an habeatur? » *R. E. R.* tome IV, 1906, p. 270 et 396.
— « Compte rendu de : F. R. by Arthur Tilley », *R. E. R.*, tome V, 1907, p. 430.
— *L'œuvre de Rabelais* (Sources, Invention et Composition), Champion, Paris, 1910.

— « Guillaume Budé et les origines de l'humanisme français », *Les Belles-Lettres*, Paris, 1923.
— « L'adolescence de Rabelais en Poitou », *Les Belles-Lettres*, Paris, 1923.
— « *La renaissance des lettres en France de Louis XII à Henri IV* », Armand Colin, Paris, 1925.
— « Etat présent des études rabelaisiennes », *Les Belles-Lettres*, Paris, 1er avril 1927.
— *Vie de François Rabelais*, Van Oest, Paris, 1928.
— *François Rabelais*, Boivin et Cie, Paris, 1932.

Rabelais (François). — *Œuvres complètes.*

Réaume. — *Rabelais et Montaigne pédagogues*, Paris, 1886.

Renault (Dr). — *La syphilis au* XVIe *siècle*, Thèse de Doctorat en Médecine, Paris, 1868.

Revue des Etudes Rabelaisiennes. — Dix tomes, 1903 à 1912, Honoré Champion, Paris.

Revue du XVIe *siècle*. Années 1913 et suivantes, Honoré Champion, Paris.

Romier (Lucien). — « Notes critiques et documents sur le dernier voyage de Rabelais en Italie », *R. E. R.*, tome X, 1912, p. 43, 142.

Rondelet (Dr). — « Les premiers musées anatomiques », *La Médecine Internationale*, septembre 1909.

Roy (Eugène). — *L'hygiène de Gargantua*; *un régime de santé pour les petits enfants au* XVIe *siècle*, Paris, 1913.

Sainéan (Lazare). — *L'histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais*, Paris, 1921.
— « L'histoire naturelle dans l'œuvre de Rabelais », *Revue du* XVIe *siècle*, 1915, p. 187 à 277.

Santi (Dr de). — « Rabelais à Toulouse », *Revue du* XVIe *siècle*, 1915, p. 41, 62.
— « Le cours de Rabelais à la Faculté de Montpellier », *R. E. R.* tome, III, 1905, p. 309.
— « Rabelais et J. C. Scaliger », *R. E. R.*, tome III, 1905, p. 12 et *R. E. R.*, tome IV, 1906, p. 29.

Stapfer (Paul). — *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*, Armand Colin, Paris, 1889.

Sturel (R.). — « Rabelais et Hippocrate », *R. E. R.*, tome VI, 1908, p. 49.

Testament de Guillaume du Bellay. — Turin, 13 novembre 1542. Copie contemporaine: Bibliothèque Nationale. Département des Manuscrits, Fr. 4332, fo 73.

Turner (Dr). — « Les études médicales de Rabelais », in *Progrès Médical*, 22 mars 1882.

Valous (V. de). — *Rabelais à Lyon* (1532-34), Lyon, 1881.

Vingtrinier. — *Revue du Lyonnais*, 1886, p. 414.

Wickersheimer (Dr E.). — *La Médecine et les Médecins en France à l'époque de la Renaissance*, Thèse de Doctorat en Médecine, Paris, 1905.

— « Médecine astrologique et almanachs populaires », in *Bulletin S. F. H. M.*, tome X, 1911.

Zeller (Gaston). — « Le Séjour de Rabelais à Metz », *Revue du* XVIe siècle, 1927, p. 141.

Zilgien (Dr H.). — « Une séance de suggestion décrite par Rabelais », *C. M.*, 1907, p. 624.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 11

Chapitre premier. — Les années de moinage, d'études et de pérégrination 13
La Vocation Médicale de Rabelais.

Chapitre II. — Les premières études médicales à Montpellier ... 28
Le baccalauréat.
La critique des textes.

Chapitre III. — Exercice de la médecine à Lyon 44
Le Grand Hôpital du Pont du Rhône.

Chapitre IV. — Rabelais médecin de Jean et Guillaume du Bellay 57
Les Séjours en Italie.
La passion de la Botanique.

Chapitre V. — La licence. Le doctorat. Le professorat 86
L'Enseignement de l'Anatomie.
Les Connaissances chirurgicales.

Chapitre VI. — Rabelais « médecin stipendié » de la ville de Metz 114
La Thérapeutique de Maître François.
Les dernières années.

Conclusions 139

Index bibliographique 143

Bordeaux. — Imp. J. Bière, 18, rue du Peugue. — 1934.